

https://t.me/livres_2020

Littérature et voyages

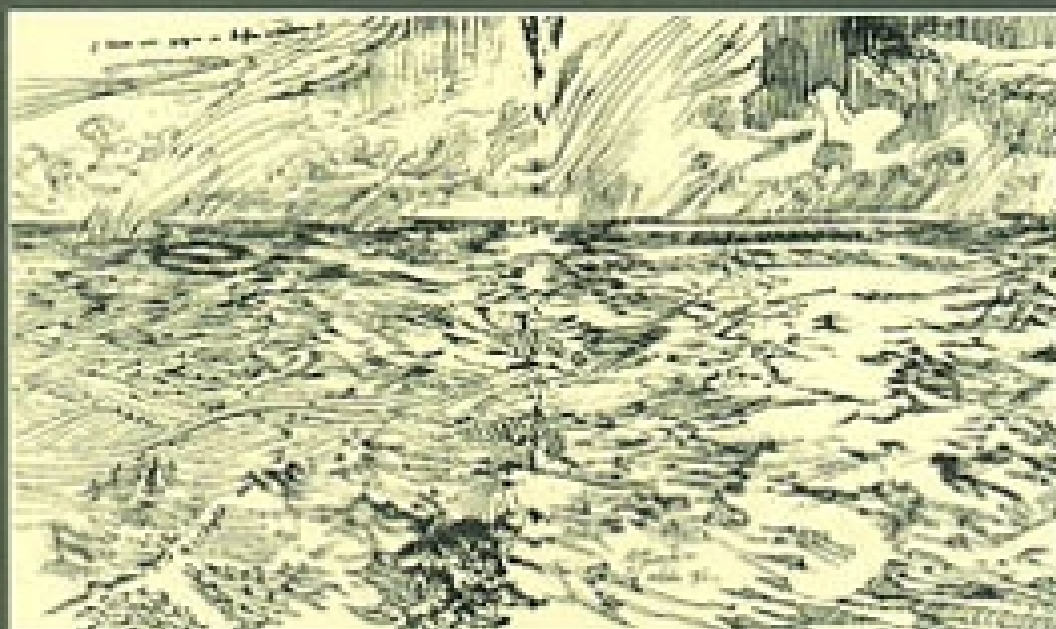
Victor Serge

Le Tropic et le Nord

L'hôpital de Léningrad et autres nouvelles



La Découverte / Poche



Victor Serge

Le Tropique et le Nord

**L'hôpital de Léninegrad et autres
nouvelles**

Édition numérique réalisée en août 2012
à partir de l'édition papier parue à La Découverte, 2003.

La nouvelle *Le Séisme (San-Juan Parangaricutiro)* a été publiée par les Éditions François Maspero en 1972. *L'hôpital de Léninegrad (Histoire vraie)* a été publiée par *Preuves* en 1953. *Mer Blanche* a été publiée par *Les Feuilles bleues* en 1932. *L'Impasse Saint-Barnabé* a été publiée par *Esprit* en 1931.

Le titre *Le Tropique et le Nord* et le plan du livre sont de Victor Serge.

Victor Serge

« Je conçois l'écrit comme un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme un moyen de communion, comme un témoignage sur la vaste vie qui fuit à travers nous et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous [...]. Écrire devient une recherche de polypersonnalité, une façon de vivre divers destins, de pénétrer autrui, de communier avec lui. L'écrivain prend conscience du monde qu'il fait vivre, il en est la conscience et il échappe ainsi aux limites ordinaires du moi, ce qui est à la fois enivrant et enrichissant de lucidité. »

Le révolutionnaire

Victor Serge (1890-1947), de son vrai nom Kibaltchich, est né à Bruxelles de parents russes antitsaristes exilés. Dès son adolescence mal nourrie, il milite dans les rangs des anarchistes belges, français et espagnols. En 1919, après six ans de prisons françaises, il débarque à Petrograd en pleine guerre civile et s'engage au côté des bolcheviks. Son travail au Komintern le met en contact avec Zinoviev, Lénine et les chefs de la Tcheka, auprès desquels il intervient pour sauver des anarchistes persécutés.

Dérouté par la sauvage répression des insurgés de Kronstadt (mars 1921), Serge part en Allemagne dans l'espoir d'y réveiller la révolution mondiale. Bientôt, il passe à l'opposition, s'engage avec Trotsky, se voit exclu du Parti, arrêté, enfin déporté en Asie centrale. Une dizaine de livres publiés à Paris (dont trois romans) lui valent une campagne en faveur de sa libération. En 1936, Staline l'expulse vers la Belgique où Serge reprend la lutte, dénonçant les procès montés à Moscou contre les vieux bolcheviks, collaborant avec Trotsky, défendant le POUM espagnol. Après la défaite de 1940, il se réfugie à Marseille, puis au Mexique où il mène une vie précaire, persécuté par les staliniens.

L'écrivain

La renommée de Serge le militant exemplaire, dont on cite souvent les *Mémoires d'un révolutionnaire* (Laffont, coll. « Bouquins », 2001) a longtemps occulté son talent de créateur littéraire, comme si ces deux activités étaient contradictoires. Romancier soviétique de langue française, Serge s'inscrit consciemment « dans la lignée des écrivains russes » (Tolstoï, Dostoïevski, Korolenko, Gorki). Pendant les années 1920, Serge participe avec Blok, Biely, Iessenine, Maïakovski, Mandelstam et Pilnak à la renaissance littéraire soviétique, mais il voit bientôt ses collègues réduits au silence par le suicide, la censure, l'arrestation – ce qui lui arriva en 1933. Libéré après trois ans de goulag suite à l'intervention de Romain Rolland auprès de Staline, Serge est désormais le seul, dans toute sa génération d'écrivains soviétiques, à pouvoir témoigner librement sur la vie en Russie. Mais la France intellectuelle du Front populaire préfère les complaisances stalino-patriotiques aux âpretés véridiques de l'authentique écrivain révolutionnaire, et Serge mourut dans l'obscurité, laissant des chef-d'œuvre, *L'Affaire Toulaèv*, *Les Années sans Pardon* et les *Mémoires* écrits « pour le seul tiroir ».

Richard Greeman

LE SÉISME

Mon expérience des séismes commence par des rêves et se lie à des rêves. L'observatoire de Mexico enregistre plus de 2 000 *temblores* par an. Le mot espagnol a du charme. Nous vivons sur une terre isthmique, volcanique, tropicale, entre le feu souterrain et le feu solaire, au Cinquième Âge de la mythologie aztèque, l'Âge des Tremblements de Terre qui doit, selon les prédictions précolombiennes, finir par un cataclysme sismique... Des 2 000 *temblores*, la plupart passent inaperçus de l'homme éveillé que le coût de la vie et les nouvelles des journaux suffisent à tenir en haleine, en haleine d'inquiétude. Mais dans le sommeil, nous retrouvons peut-être un contact plus immédiat, moins aveuglé, avec l'événement cosmique. Dans l'état de mi-rêve mi-sommeil qui précède l'extinction complète de la réalité extérieure et nous fait pénétrer dans le domaine du rêve, j'ai maintes fois perçu distinctement la vibration de la terre mexicaine. Ce fut quelquefois avec une grande appréhension calme et lointaine en moi, méditative et presque indifférente ; quelquefois avec une paresse fataliste semblable à celle que j'éprouvai, par une nuit de juin 1940, dans un village des bords de la Loire. Nous dormions, recrues de fatigue, la fenêtre de la maison démolie béait sur la nuit, nous dormions à même le carrelage et tout à coup un singulier chant de moustiques pointa dans le ciel, se rapprocha, devint grondement de moteurs... Nous nous réveillâmes tous les quatre et celui qui s'exclama : « Ah, merde ! Non, je ne bouge plus ! » exprima notre décision commune de ne pas risquer, par crainte de l'anéantissement, un surcroît de fatigue musculaire. C'était alors la fatigue d'une rude journée de fuite qui l'emportait en nous, à tel point que Laurette^[1] vécut son plus beau bombardement sans se réveiller. Il y

a aussi, dans l'âme de l'homme grisonnant, la fatigue d'une époque entière de labeurs et de désastres, de labeurs à travers le désastre. Il sourit au *temblor* infinitésimal, ferme bien les yeux, s'endort. S'il émettait à ce moment une opinion, il dirait, je pense : « J'ai l'habitude des cataclysmes humains, moi. Foutez-moi la paix, vous autres, cataclysmes géologiques qui ne vous décidez pas à éclater pour de bon, qui êtes là-dessous, insinuants comme un mensonge de plus ! »

Je m'endors et l'âme, le cerveau, libérés de moi, reprennent en moi leur liberté désordonnée... Je fis intensément ce rêve. J'étais avec Jean D. dans une grande chambre aux tonalités d'acajou et de velours grenat. Donatienne et une enfant venaient de passer au cabinet de toilette ou dans la chambre voisine. La terre entière chancela soudainement avec lenteur, le building, une sorte de gratte-ciel, oscilla amplement, longuement, de plus en plus amplement... J'éprouvai une immense curiosité, la peur ne naissant que dessous. Je regardai par la croisée qui était haute, étroite. Un vaste paysage de ville s'y déroulait, magnifique et sévère : une courbe de la Seine, vue de très haut, rendue laiteuse par le clair de lune, les petits ponts familiers se découpant en fines silhouettes noires sur l'eau métallique. À droite, au premier plan, je voyais la Tour du Chien du Kremlin, massive, couleur de brique patinée, baignée de pénombre ; plus bas, plus près, le toit carré d'un haut building en ciment, aux fenêtres éclairées, qui chancelait. Je ne voyais pas le chancellement de la ville, notre édifice me paraissait osciller pour son propre compte. J'allai vers une autre croisée, je ne me souviens pas de ce que j'y vis. Je pensai qu'il fallait descendre, j'appelai précipitamment Jean D. et Donatienne, irrité de ce qu'ils tardassent. L'idée me vint qu'il serait inutile de descendre, que nous n'aurions pas le temps... Du palier, je revins dans la grande chambre. L'édifice commençait à s'incliner d'un seul bloc, ainsi que chavire un bateau, il tombait avec douceur sans déranger son ordre intérieur,

l'ordre fou du quotidien. Je dis à Jean D. qui était calme : « Nous allons être écrasés », j'espérais encore, je compris qu'il n'y avait rien à espérer, je repris : « Nous allons être tués, si ce n'est pas un mauvais rêve, l'échappée dans la névrose ! » Je mis les deux mains sur mon visage et je me réveillai, – c'est-à-dire que le rêve continua mais que je crus m'être réveillé.

Ici se place un hiatus, puis je me retrouve seul dans la nuit, la rue, suivant une sorte d'avenida Juarez (j'ai la sensation que c'est l'avenida Juarez, mais plus large avec une trouble ambiance parisienne). Je suis préoccupé du sort de Laurette et de Jeannine[2], je veux rentrer, je me dis que la maison de la calle Hermosillo est assez solide pour avoir résisté au séisme, et je me réponds que c'est absurde. J'entre dans un petit bureau de tabac de coin de rue, je demande des cigarettes Virginia et pendant que le tenancier les cherche, le séisme recommence. Le commerçant me sert et moi, embarrassé par un paquet, je rassemble avec difficulté 35 centavos et un papier déchiré que je ne veux pas perdre. Je pense en même temps qu'il est idiot de s'occuper de centimes et d'un papier quand la terre tremble... Je sors, le sol est encore parcouru d'une houle, des gamins se poursuivent sur l'asphalte, ils vont me bousculer, je me fâche. C'est une asphalte mouillée, il a plu, il y a des enseignes lumineuses, je lève la tête vers les fenêtres d'un petit hôtel, elles sont tendues de rideaux crème, doucement éclairées, c'est quelque part aux environs des Champs-Élysées...

Je sortais en réalité d'un concert symphonique. Un puissant concerto de Grieg et une suite de *L'Oiseau de jeu* de Stravinski m'avaient entraîné au fond d'une informe mais intense rêverie presque sans idées et sans images. Le jour, j'avais travaillé à des pages de roman évoquant un camp de concentration, sans réussir à fixer la physionomie d'un officier. J'étais plutôt déprimé, triste à cause de tout ce qui se passe, ce monde de

tueries. Les mots « l'échappée dans la névrose » se rapportent à la théorie de Freud sur la religion, à laquelle j'ai souvent repensé depuis quelque temps, mais l'intervention de la psychanalyse dans le rêve même est curieuse. Paris, Moscou et Mexico ne forment pour moi qu'un site intérieur tout à fait naturel. – Trois semaines auparavant, la terre avait tremblé deux fois fortement, entre trois et quatre heures de l'après-midi. La maison oscillait comme un tank en marche sur un terrain légèrement accidenté. J'avais vu les volets s'agiter comme par un temps de grand vent, puis les bibliothèques osciller, puis l'ampoule électrique se balancer follement. Nous descendîmes dans la rue par un escalier de pierre qui tanguait. Sous les arbres, des enfants s'agenouillaient, tout à fait tranquilles ; les arbres, les fils télégraphiques, la ligne des toits s'inclinaient et se relevaient doucement dans la belle lumière. Vingt minutes plus tard, je m'étais remis à écrire quand la table se déroba devant moi, la chambre entière était prise d'un roulis doux ; c'est comme si l'on avait soi-même un grand vertige, qu'est-ce qui me prend ? Aucune crainte, mais un sentiment sous-jacent d'angoisse physique, après lequel, la nuit, on se sent déprimé par une attente nerveuse ; celle-ci implique peut-être un commencement d'hallucination. L'état de mi-éveil, d'attente inquiète, est en quelque sorte un état créateur.

L'éruption volcanique du 21 février 1943 s'annonça pour moi par un rêve précis, curieux par l'intensité du souvenir qu'il me laissa et par le besoin que j'éprouvai d'en parler... Quand on a rêvé pendant les sommeils d'un demi-siècle, à travers les guerres, les révolutions, les prisons, les fuites et les crimes, on sait refouler tranquillement les constellations mystérieuses qui, dans l'inconscience nocturne, se lèvent en vous. Il faut que celles qui ne se laissent pas docilement renvoyer aux limbes secrètes dont elles sortent aient une signification ou tout au moins une force particulière. – J'étais donc

dans un parc, Vincennes, Ostrova ou Chapultepec, au bord d'une avenue où venait de passer un défilé (je ne vois plus le défilé, mais je garde une impression de vêtements blancs). Temps chaud, ensoleillé. J'admirais, de l'autre côté de la chaussée, un bel arbre tordu, aux branches puissantes, sur fond de feuillage banal. Au-delà, une bâtisse en construction, grise, plus haute que large, aux grandes baies pleines de monde, les gens pareils à des fourmis au spectacle. Tout à coup, j'eus un vertige accompagné de légère nausée, je cherchai un appui, je vis le bel arbre flotter en un mouvement ondoyant, l'édifice gris se cassa lentement en deux et la moitié supérieure commença de s'effondrer ; les gens-fourmis, à l'intérieur, s'agitaient follement... Je pensai aux êtres chers.

Le lendemain, la bonne indienne, Esperanza, me dit que se trouvant au jardin, elle avait éprouvé un *temblor* vers six heures de l'après-midi. Arbres et pelouses se balançaient... Travaillant chez moi, je ne m'en étais pas rendu compte. Mais passant par l'avenida Insurgentes, je vis une maison toute neuve fendue dans sa partie arrière comme d'un grand coup de cognée assené sur un édifice en carton ; des pompiers se démenaient dans les décombres, une ambulance de la Croix-Verte attendait au soleil. La maison s'était en partie écroulée à l'aube, après une secousse sismique. Elle était exactement de la couleur de cendre de celle de mon rêve, les étages coupés béaient ainsi que dans celle du rêve. Et je voyais naturellement un lit en fer resté en place dans une chambre jaune du troisième étage. Une jeune réfugiée catalane et ses deux enfants venaient d'être tués là, sacrifiés à la propriété immobilière dépourvue de scrupules. (Gardons-nous de confondre les causes sociales avec les causes cosmiques...) Une demi-heure après, dans un tram, nous parlions, Fritz Fraenckel et moi, des rêves et des temblores. Sa belle tête creusée, ravinée, dépouillée de vigueur charnelle, au front démesuré en demi-cercle régulier entouré de touffes de

cheveux gris, aux yeux usés pleins de lumière bleue, poursuivait la perpétuelle recherche sur l'homme caché, avec une telle intensité indulgente, scrupuleuse et bienveillante, que ce penseur, du fait de son seul contact, paraissait augmenter la connaissance d'eux-mêmes de ses interlocuteurs. Je lui racontai le rêve, la coïncidence ; tout cela n'offrait aucun mystère pour le vieux psychanalyste, mais il entendait toujours scruter au-delà, remonter plus loin, peut-être jusqu'à la mentalité prénatale ! Je lui dis des choses dont je m'apercevais ingénument pour la première fois. Que dans mes écrits j'avais plusieurs fois employé, bien avant de connaître le Mexique, le mot *séisme* pour caractériser des événements ; que j'avais dans mon dernier roman (inédit) un personnage qui était un savant sismologue ; qu'à ce roman des tragédies russes, je donnais ce titre provisoire : *La terre commençait à trembler...* titre du reste mauvais. Il me répondit que, selon les hypothèses remarquables de Férenczi, l'être humain doit vraisemblablement sa formation psychologique même, la naissance de son intelligence, à d'immenses catastrophes planétaires... Nous achetâmes les journaux du soir. Ils annonçaient qu'un petit volcan venait de surgir au milieu de champs paisibles à San-Juan Parangaricutiro, dans l'État de Michoacán.

Dans la nuit du 22 au 23 février, la nuit suivante, nous nous réveillâmes en proie à un étrange étonnement. Les lits flottaient comme des canots sur un lac agité. La solide maison en pierre et ciment-armé tanguait pesamment, lentement, par longues secousses successives. Les houles de la nuit la soulevaient, l'inclinaient, lui laissaient reprendre l'équilibre momentané d'une pause, de cette pause imperceptible que le balancier doit faire en reprenant sa course. Laurette se réveilla en disant : « Jeannine, Jeannine », mais sans peur, avec une inquiétude détachée. Je n'éprouvais pas de peur mais une pointe de nausée, pensée de la peur, pensée du danger (la maison va-t-elle

résister si ça continue ?). L'oscillation du monde continuait, les stores striés d'une lueur nocturne avaient le mouvement des fils télégraphiques que l'on observe d'un train en marche. Une toile de Victor Brauner pendue au mur. *La Fleur merveilleuse* au cœur de cristal, obéissait à un balancement magique. Cela dura six minutes et plus, la présence du cataclysme devint une évidence toute simple. Les locataires bougeaient aux étages, il y avait dans l'escalier un encombrement de panique pendant un bombardement imprévu. L'électricité ne fonctionnait plus et justement, comme il convient, nous n'avions pas d'allumettes sous la main. « Mais c'est fini », dit enfin Laurette, car je ne m'en étais pas aperçu. Il me semblait que cela ne pouvait pas, ne devait pas finir... Pourquoi la terre reprendrait-elle sa stabilité mensongère ? Jeannine, assise dans l'obscurité, les yeux de ses neuf ans agrandis par l'interrogation, parla d'une voix gaie : *Ah, temblor !* Dans la rue, les gens en pyjamas étaient aussi gais. Il y eut, paraît-il, une seconde secousse moins forte que, rendormis, nous ne perçûmes pas. – Cela suscite une panique animale si profondément différente des paniques humaines que la conscience demeure en repos. Un énorme sentiment d'impuissance s'installe au fond de l'être. On sent la terre flotter sur des eaux abysmales qui sont du feu, on le *sent*, on ne le pense qu'après. On a la vague idée d'un brisement de montagnes inexorablement simple.

*

Passé chez Fritz Fraenckel, le matin. Il me dit qu'hier soir, avec Alice et Otto Rühle, ils parlaient des *temblores*... C'était donc « dans l'air » ? – « Mais oui, mon ami, toutes les catastrophes imaginables et quelques autres sont dans l'air maintenant, voyons ! » – Ça, c'est l'évidence même. Il me raconte la panique amusante des deux bassets, Max et Schnaps qui parcouraient la maison, affolés, avec de pitoyables jappements d'angoisse. Puis :

– Vous savez, j’ai une cliente intéressante, une charmante jeune femme incapable de faire du mal à une mouche et qui souffre de l’obsession de tuer (je crois la connaître de vue : petite blonde aux traits coupants, aux yeux bleus, teint chlorotique, grande bouche et jolies boucles ; mi-garçonne élégante, une petite Parisienne ou Viennoise bien sympathique). Elle vient de me conter qu’elle attendait un tremblement de terre, si sûre de son intuition qu’elle avait préparé ses vêtements et son sac pour tout avoir sous la main comme on fait quand on sait que la Gestapo va venir. Qu’elle n’eût pas de crainte, mais que lorsqu’elle entendit corner les pompiers et les sirènes d’ambulances hurler, elle éprouva un soulagement...

– Nous avons besoin, dis-je, de ces petites expériences cosmiques pour compléter nos expériences sociales...

Et je m’aperçois que je ne fais pas un à-propos, mais que je le pense en réalité très sérieusement. Tout se tient, il manque peut-être encore au Temps de la Destruction et du Massacre que les roches se fendent, que les montagnes s’abîment et que surgissent de l’Océan des Andes nouvelles. Je le sens comme les artisans du Moyen-Âge qui, dans leur chaos ordonné, se nourrissant de l’Apocalypse, attendaient l’An Mil.

*

Notre amie Alice Gerstel-Rühle a une forte éducation scientifique. Elle vient de publier en espagnol un essai remarquablement concis sur Freud et Adler. Elle est marxiste avec souplesse intellectuelle ; à Prague puis à Mexico, elle s’est efforcée d’appliquer à la pédagogie la psychologie adlérienne. Rien de superstitieux en cet esprit délié, complexe, nuancé, mais clair, qui sans cesse s’observe lui-même sans indulgence et qui déjà se prépare calmement au suicide. Nous nous quittons un soir, à la porte d’un jardin de cactus. Alice avait un visage aigu, une expression fréquente de sourire dans

l'inquiétude. « Il y aura cette nuit un tremblement de terre, dit-elle. Je les sens venir, c'est un malaise nerveux, superficiel quoique net... » Il ne se passa rien au Mexique, mais les journaux annoncèrent que, dans le midi de la Colombie, une petite ville avait été détruite cette nuit-là par un violent séisme.

Un journal publie que l'ingénieur Emilio F. Nolte Bustamante avait annoncé plusieurs jours à l'avance le séisme qui vient de se produire. Ses calculs se fondent sur des données astronomiques. Le reporter mentionne les « coordonnées de la terre, du soleil et de la lune » et conclut en écoutant M. Bustamante que « les mouvements telluriques sont prévisibles... » Les prédictions du genre vont se suivre sans toutefois se vérifier. Je n'en infère rien sur une théorie qui peut avoir sa justesse ; de la connaissance, même exactement interprétée, il y a toujours, vers la prévision, un saut hasardeux. – Le séisme principal du 21-22 février a duré de 3 h 21 à 3 h 27 du matin, en atteignant le 7^e degré de l'échelle de Mercalle, c'est-à-dire une violence telle que les appareils enregistreurs en furent mis hors d'usage. On en situe l'épicentre dans une région du Pacifique au sud-ouest du Mexique. Deux enfants sont nées dans une maternité pendant que la terre tremblait, elles s'appellent Juana Ortega de Rosa et Manuela Ibarra. Auront-elles de l'instabilité du monde une intuition particulière ? La panique fut grande dans les hôpitaux, chez les paralytiques et les malades fraîchement opérés... Il y a quelques victimes dans les quartiers pauvres, où de vieilles habitations délabrées se sont en partie effondrées. On dit que la plupart des villes n'eussent pas résisté à pareils chocs, mais que Mexico est construite au-dessus d'une nappe d'eau souterraine qui amortit les secousses... On dit que, selon des géologues compétents, certaines régions de la côte mexicaine du Pacifique sont menacées d'une catastrophe géologique. C'est un propos de gens instruits, qui croient savoir que la compétence géologique existe.

Beaucoup plus nombreux, les gens qui n'ont jamais entendu le mot *géologie* disent que le séisme fut un châtement : quelques jours auparavant, en effet, un curé avait été tué dans le faubourg du marché de La Merced... Si le volcan a crevé la terre de San-Juan de Parangaricutiro, c'est qu'à cet endroit précis on avait commis un sacrilège en arrachant une croix... La disproportion entre ce crime, ce sacrilège et ce châtement (ou cet avertissement : Ne touchez ni aux curés ni aux croix !) est troublante. Les commerçants de La Merced et les Indios des villages ignorent heureusement ce qui se passe dans le monde.

Noté ces visions de *temblores*. Séisme pendant une *corrida de toros* (course de taureaux). Le spectateur était aux places à bon marché sur les gradins les plus élevés. De là-haut, il vit osciller le cirque entier comme un cratère plein d'hommes ; dans l'arène, le taureau aveuglé de fureur titubait, le Tueur vêtu en insecte étincelant brandissait tout de travers sa cape rouge et sa petite épée désaxée... Au loin, le cirque des montagnes se mouvait doucement. Le spectateur craignit de tomber quelque part entre la bête et le tueur, d'une hauteur de cinq étages... – Des ouvriers construisaient un gratte-ciel. On les vit se cramponner aux poutres métalliques d'un quinzième étage qui tremblaient comme une absurde mâturation... – Et ceci, qui est un souvenir personnel. Je remontais une rue de village au bord de la mer quand je fus pris d'un bizarre vertige et me retournai vers le bas de la rue, vers la mer bleue dont l'horizon montait, montait, comme si la terre basculait, comme si l'horizon de mer allait basculer sur la terre... Ce fut lent, simple et terrifiant.

*

San-Juan Parangaricutiro est un *pueblo*, un village indien très prospère, situé dans des plaines montueuses, à quelque 330 kilomètres à vol d'oiseau de Mexico-City, à 200 kilomètres du Pacifique. Un berger du village laissait

brouter ses moutons dans la splendide solitude verte et ensoleillée aux horizons de sommets. Des grondements souterrains et des mouvements de houle parcourant les champs de maïs avaient intrigué la population. Mais en pareil cas, on dit : *Temblor !*, on fait le signe de la croix et l'on continue les occupations courantes. De vieilles femmes vont à l'église, pensant que les péchés d'Isidro ou de Sanchez peuvent n'être pas étrangers à cette mauvaise humeur du ciel et de la terre et qu'une prière insistante, adressée à la Vierge brune de la Guadeloupe ou à la Vierge de Zapopan qui sauve du feu, peut venir à point. La Reine des Cieux comprendra qu'il n'y a pas grand-chose à faire avec l'ivrogne Sanchez, brave homme tout de même, avec le batailleur Isidro, et que la voix balbutiante de Maria ou de Rosa est pleine de repentir sincère pour les péchés des autres. Généralement, la Vierge entend les prières et tout s'arrange, et les péchés continuent. Cette fois, le berger vit une mince fumée monter du sol. Il s'approcha ; c'était une fumée brûlante, insistante, grandissante. La crevasse s'élargissait parmi les pierres roussies, la terre sous les pieds nus frémissait « comme si elle respirait ». Il y eut tout de suite plusieurs fumées droites et des flammèches dans l'herbe. Le petit Indio courut jusqu'au village, à quatre kilomètres, où personne ne le voulut croire. Quelques gamins désœuvrés, de vieux Indios réfléchis, l'accompagnèrent pourtant au retour, car enfin, un champ a son prix et c'étaient de beaux champs... Une heure après, un groupe de sages aux bruns visages silencieux ombragés par les grands chapeaux de paille à fond conique, commodément accroupis sur la terre chaude, verte et mouvante, sous un soleil de feu dur, contemplait la naissance du volcan. Ce n'était encore qu'un monticule gris d'un mètre à peine de hauteur, faiblement grondant, couronné de vapeurs et de fumées lourdes, animé de flammèches indécises, débordant par saccades d'une mousse incandescente de matière en fusion... En quelques heures, ce devint une éminence redoutable de

vingt mètres de haut, de cent mètres de diamètre, dégageant une intolérable chaleur, dégorgeant en tous sens des flots de laves noirâtres. La nuit tombée, on vit que cette lave était flamboyante, qu'elle jaillissait continûment, et le sommet de l'éminence se couronna de feu bouillonnant. Un lourd martèlement d'explosions intérieures agitait sans cesse la terre, jusqu'au village et bien au-delà. Des tourmentes de sable brûlant s'abattaient sur les rues de San-Juan de Parangaricutiro, des étincelles mettaient le feu aux toits de chaume ou de vieux bois ; la panique fut soudaine, on apprit un mot nouveau, le mot *volcan*, peut-être étymologiquement rattaché au verbe castillan *volcar*, renverser, chavirer. La terre était chavirée. Au matin, un pylône de lourde fumée domina le paysage, juste au bout de la grande rue. La fumée stagnait, courbant en plein ciel un énorme panache et cela faisait un point d'interrogation sur le destin des hommes. L'exode de la population commença, les ânes et les mulets emportèrent en longues files, par les chemins de la montagne, écrasés de soleil torride, les femmes, les enfants, les hardes, l'humble richesse, et des hommes taciturnes, courbés sous leurs fardeaux, marchaient à côté des bêtes chargées. Les villes d'Uruapan et de Guadalajara envoyaient des camions. Les bureaux du gouvernement promettaient de nouvelles terres aux sinistrés. Heureusement au Mexique, ce n'est pas la terre qui fait défaut !

Il y a toujours, dans les catastrophes, ceux qui veulent fuir et ceux qui veulent rester. J'ignore quel est le plus grand courage, si toutefois un pareil choix crée une inégalité du courage. J'ignore quelle est la raison la plus sage. Si c'est de fuir en s'arrachant aux foyers familiaux, aux sites de l'enfance et de l'avenir, aux souvenirs, à la terre créée par les mains des aïeux, pour affronter une nouvelle aventure de vivre, recommencer à neuf, dans l'inconnu ; ou si c'est de rester, quel que soit le danger, de rester tenacement. Je suis enclin à penser que le choix se prononce aux profondeurs de l'inconscient, en vertu

des causes encore mystérieuses qui divisent les hommes même énergiques en caractères aventureux et caractères conservateurs. La majorité de la population s'en alla, et avec elle un vieillard de cent huit ans, trop pauvre naturellement pour avoir un âne, trop seul, on s'en doute bien, pour qu'on lui offrît une place sur une mule, trop indépendant pour se caser tout bêtement dans un camion, qui partit donc à pied, son baluchon sur l'épaule. La photo lui révèle, au-dessous du sombrero, un visage ferme et fin... Un bon tiers des habitants décida de rester sous les pluies de cendre, malgré les incendies, malgré les canonnades souterraines, malgré la croissance du volcan, plus élevé d'aube en aube, plus féroce étincelant de nuit en nuit. Le curé refusa de quitter son église, une belle église, et de laisser emporter un Christ miraculeux... Au bout de quelques jours, le volcan de Paracutin dressait son cratère à plusieurs centaines de mètres de hauteur et son panache cachait la moitié du firmament nocturne.

Les gens tenaces, solides dans la détresse, calmes devant le feu central, ne se doutaient pas qu'ils faisaient une bonne affaire. Il y a de bonnes affaires éblouissantes à ramasser dans tous les désastres ! À la différence des maraudeurs et mercantis des champs de bataille, les cultivateurs indios de San-Juan Parangaricutiro firent leurs bonnes affaires en toute innocence et les firent pour cela moins bien que tels négociants des villes voisines. Le tourisme intervenait. Des marchands de bière et de conserves installèrent leurs baraques au pied du volcan, dans la zone abritée par les courants atmosphériques qui dérivait les pluies de cendre et de bolides. Il y eut à San-Juan même, autour des *cervecerias* (débits de bière), le soir, à la lueur brutale des lampes à arc, dans la grande lueur rouge de l'embrasement volcanique, de petits orchestres de cordes grinçantes et des couples dansants : touristes américains, dames et messieurs des villes, de ceux qui dépensent en une nuit dans les bars de Mexico l'équivalent d'un salaire d'Indio pour l'année, et

aussi modestes señoritas et señoritos amateurs de *fiestas*... Danser sur un volcan procure une sensation intéressante, évidemment. Les bons Européens, seuls, en sont blasés, j'imagine, peut-être à tort. L'exode cependant continuait, car la victoire du feu et des laves continuait ; les demeures et les enclos couverts d'une épaisse couche de cendre grise qui étouffait la belle végétation, entraient en abandon. Les Indios fournissaient des guides aux excursionnistes, louaient des mules, louaient d'humbles chambres dénudées où sans doute quelques hommes, quelques femmes de l'avenir furent conçus après les danses sur le volcan... Sévères et indifférents, les Indios, leurs grands yeux d'éternelle tristesse n'exprimant qu'une impassibilité résignée, ils regardaient, à l'écart du cercle de lumière, les couples tourner sur la cendre, les messieurs boire la bière et la *tequila*, cette dure eau-de-vie de cactus, les Américains manipuler leurs appareils photographiques... Et s'ils pensaient à quelque chose, les Indios, ce ne pouvait être qu'à la mort des champs et du village, à l'avenir incertain, aux piastres d'aubaine gagnées dans la grande misère...

*

J'ai fait deux fois le pèlerinage du volcan. Un matin, le lac de Patzcuaro s'étale en miroir adouci du ciel. C'est le site le plus apaisé, le moins rocailleux du Mexique. On s'y pourrait croire dans un pays méditerranéen, tant la clarté est dépourvue de brûlure, la montagne d'âpreté, la plante de danger, l'eau plane de menace. Le lac est assez vaste pour donner une impression d'ampleur lumineuse, l'altitude assez haute pour tempérer le tropique, le climat assez imprégné de fraîcheur pour que l'on se sente délivré du sentiment, constant dans les selves ou sur les côtes, d'une nature foisonnante de vitalité élémentaire mais ennemie de l'homme et tout d'abord destructrice de son cerveau. Je connais la souffrance engourdie de vivre sous le feu du zénith dans la moiteur de feuilles géantes...

Le doux pays de Patzcuaro, dont le nom signifie en langue tarasque « Lieu de Délices », s'il a ses moments de brûlure, entre midi et quatre heures, ressemble par son climat à une Provence... J'imagine la Provence inconnaissable d'il y a trois mille ans, vraisemblablement peuplée d'une noble race cuivrée, silencieuse, active avec lenteur, artiste comme celle d'ici. La race, à vrai dire plus foncée que cuivrée, de type mongoloïde, me fait aussi songer aux Kasaks des steppes de l'Asie centrale qui ont le même silence assuré, la même douceur du parler bas, la même grâce des silhouettes fût-ce en haillons. Aux bords du lac nacré, les Tarasques sont surtout pêcheurs, un peu cultivateurs. Ils vivent du lac qu'ils sillonnent en longues pirogues plates creusées dans un seul tronc d'arbre. Les touristes les admirent, ils ignorent les touristes, ils ignorent les généraux révolutionnaires, ils ignorent la médecine, le mobilier, les journaux, ils ignorent la Deuxième Guerre mondiale ! Ils vivent dans leurs maisonnettes, qui sont souvent plus qu'à demi des huttes, dans leurs jardins des îles, sur leurs pirogues comme il y a six cents ans, quand ils avaient un royaume, des temples en forme de pyramides, une sculpture pleine d'humour réaliste, des souverains qui s'appelaient Vapéani, Pauacumé, Tariacuri, Tzitzipandacuaré, Zuanga... Ils sont tranquilles dans leurs îles, en marge des villas imposantes, sauf dans la petite île trop enchantée de Janitzio, au sommet de laquelle le Président Don Lazaro Cardenas a fait ériger un monument colossal au libérateur (naturellement fusillé, autrefois) Morelos. L'œuvre du statuaire Ruiz ressemble de loin à un phare singulier, de moins loin à une main coupée posée sur la roche et qui lèverait un index inquiétant, de plus près je ne sais s'il faut la trouver élémentairement laide ou réussie comme un caprice de roches excessivement rigides évoquant une forme héroïque. Tant de visiteurs viennent là pour contempler la splendeur du lac et du cirque de montagnes que les Tarasques ont ouvert des buvettes de coca-cola, des

petits restaurants ; et qu'une marmaille, s'échappant de dessous les filets de pêche tendus au soleil, sortant d'intérieurs où règne sur la poterie, les cordes, les poivres et les fruits une pénombre de Rembrandt, vient vous chanter pour *un quinto*, un sou, une strophe de cantilène en langue indéchiffrable...

Les cendres du volcan couvraient ici les choses d'une fine poussière minérale, mais elles ne troublaient pas la transparence parfaite de l'air. Au loin, au-dessus des collines bleues, s'évasait une lourde colonne de nuages denses, plus compacts et plus gris que les vrais nuages, stagnante à la base, de plus en plus large en montant jusqu'à s'empanacher et se répandre sur cinquante kilomètres d'atmosphère en de minces tramées de vapeurs chargées de cendre... Je n'oublierai jamais la prodigieuse nuit stellaire sur le lac, qui sembla plus scintillante, plus cosmiquement vivante que les plus intenses nuits des cieux dont j'ai souvenir, celles de la steppe de l'Oural transformée par les neiges en banquise, celles de La Martinique où je voyais à la fois l'étoile Polaire et la Croix-du-Sud, tandis que des deux côtés d'une langue de terre, justement appelée La Pointe-du-Bout, où nous étions internés dans une ancienne léproserie, les vagues affaiblies chantaient bas en caressant le sable. Telle profusion d'étoiles que je ne peux plus en situer une seule et qu'il serait ridicule d'y mettre un nom. Les premières grandeurs disparaissaient dans cette marée astrale, la vie trouvait dans le regard une justification complète. Le lac était d'encre noire, misérable image ! le lac était de néant matériel, mais de seconde en seconde il ressurgissait du néant, peuplé d'îles, entouré de hauteurs, car des éclairs s'allumaient sur l'horizon avec une telle régularité que nous crûmes un moment à la présence d'un phare inconnu. Ce n'était que le souffle des orages électriques suspendus quelque part au-dessus du volcan.

Au-delà de Patzcuaro, l'on entre dans une contrée privilégiée, une sorte d'immense jardin semi-tropical, abondamment arrosé pendant la saison des pluies... Bénédiction pour les yeux, pour l'esprit après la sécheresse calcinante du haut plateau et de ses pentes hérissées de cactus. Il y a une station de chemin de fer, entre Jujucato et Parangaricutiro, qui s'appelle Tarascon. Uruapan, en tarasque « Abondance-de-Fleurs », est une petite ville espagnole aux grands arbres, surpeuplée, que des incendies viennent de ravager, qui vient de vivre une prémonition de catastrophe tandis que des cendres brûlantes y pleuvaient sur de vieux toits desséchés... Le vent a tourné, on s'est remis de la peur, la vie somnolente et fébrile continue, mais la ville aux tons clairs, aux jardins purs, aux rues roses et crème semble passée à la suie. Le parc de la Cupatizio, « Les Eaux-chantantes », cent sources et plus, a ses feuillages, ses fleurs sous la cendre, les caféiers sont noirs ; cela fait un paysage aux teintes sinistres, mais les eaux bondissent et chantent, les eaux invulnérables.

... L'auto s'engage dans un chemin en sous-bois aux profondes ornières. Nous faisons du 10 kilomètres à l'heure. Le feuillage est banal, mais il y a du tragique obscur dans l'air. Passage d'un lamentable village aux cases délabrées, noircies, abandonnées. De petits porcs noirs jouent dans les flaques noires, cendres, cendres. Une buvette insensée au bord du chemin affiche encore les cuisses et le sourire d'une girl hollywoodienne, barbouillée de noir, qui recommande des breuvages américains. Misère et solitude. La terre, les cultures de maïs, les arbres, les moindres plantes revêtent une tonalité grise-noirâtre, annonciatrice de mort. Les cendres ont commencé la destruction de la route en y répandant leurs mouvement de dunes. Nous faisons du cinq à l'heure en risquant aux tournants le casse-cou. Traversée d'un bois sinistre au jour tombant. Des arbres ont brûlé, un grand feu est passé sur eux, l'ensevelissement sous les cendres étouffe les racines,

accable ce qui reste de feuilles, la fraîcheur crépusculaire est d'une grotte. Dans cette demi-mort de la terre et de l'arbre, au bord du chemin noir où les pneus et les pas enfoncent, une tombe ridiculement effrayante. Une planche verticale subsiste de la croix ; à côté, une sorte d'épouvantail, penché en arrière, improvisé avec des branchages et les vêtements en loques de l'assassiné, prend des airs de fantôme titubant sous la haute futaie morte. Tombe parfaite.

Le volcan apparaît tout à coup au loin, étonnamment proche en apparence, en bordure d'une clairière. Il est animé comme la mer. La massive colonne de fumée grisâtre monte et s'élargit vers le ciel, colossale. On voit les masses opaques de gaz, de poussières, de vapeurs, de fumées se mouvoir pesamment sur elles-mêmes, se tordre, se nouer ; elles ont des formes d'entrailles gonflées, en travail, elles ne se disloquent pas, mais montent, montent et rythmiquement s'embrasent d'un feu de fournaise béante. Nous écoutons le souffle régulier des explosions.

L'arrivée à San-Juan de Parangaricutiro offre un spectacle « apocalyptique », selon le mot de Paule, un mot simplement juste. Pleine nuit, l'auto débouche sur une vaste place nue. La nuit est triplement dense, à cause du sol noir et de l'immense queue de comète noire qui s'infléchit au zénith, prête à s'abattre semble-t-il sur la contrée condamnée pour la submerger irrémissiblement. L'attente de la submersion sous les fumées asphyxiantes et les cendres brûlantes s'insinue dans les nerfs. Pourquoi pas ? L'intelligence accablée se remémore le « C'était écrit » des Musulmans, excellente explication puisqu'elle n'explique rien sinon l'inutilité totale du combat et le consentement. La dernière vigueur de l'homme vaincu est dans le consentement. En disant « J'accepte », il affirme encore une sérénité supérieure à sa défaite.

La place du village paraît illimitée ; par tout un côté, elle se confond avec des étendues de dévastation, c'est-à-dire de ténèbres. Le clocher baroque de l'église est un cri de pierre noire, qui monte dans les ténèbres. Les régions étoilées du ciel sont phosphorescentes et sur ce fond la massive croix de pierre du parvis est un autre cri vaincu, retombé en silence. À un coin de rues, l'électricité flamboie, formant un îlot de lumière dure, comme au fond d'une caverne, mais la caverne serait tout un fragment du monde. Là se meuvent, autour de petites cuisines indiennes établies en plein air, des formes humaines intensément noires, les épaules rondes sous les sarapés et les grands chapeaux blancs. Du centre de la place parvient une rumeur de foule, un piétinement de chevaux, un grondement de moteur, tout cela bas, étouffé, à même la cendre. Des têtes de petits chevaux tristes aux yeux inexpressifs nous environnent, et des têtes de mules rougeâtres sitôt qu'une lueur les effleure, aux yeux opaques ; et des têtes d'Indios, et des mains de momies vivantes qui nous offrent brutalement des bouts de corde, « Prenez ma bête, Señor, Señora ». Nous sommes submergés dans une cohue stagnante de croupes, de profils chevalins, de harnachements, de masques charnels précolombiens... Des haleines alcooliques en émanent. Un ivrogne indio, à la bouche béante, aux prunelles troubles, harcèle une voyageuse, il lui pointe une corde vers le menton et répète d'un ton suppliant que ce ne sera qu'un peso, une piastre pour l'ascension du volcan sur sa mule. Des cavaliers dont on ne voit dans l'obscurité que les dents flottent au-dessus du conglomerat de bêtes et d'hommes dont nous faisons partie. J'aperçois soudainement, au bout d'une rue aux maisons basses complètement enténébrées, l'éclatant incendie rouge. Les nuages embrasés jaillissent du cratère, s'éteignent, rejaillissent avec un rythme d'exhalation et d'inhalation.

... Mes amis sont partis en caravane. J'erre un long moment seul, en trébuchant dans la ténèbre, telle que

jamais encore je ne la connus. De rares passants portent un tison allumé à la main, c'est une vieille femme, une enfant ; la sorcière et l'ange noir... L'incendie lointain m'hypnotise, et surtout son rythme. On dit *je, moi*, et voici que l'on se sent instable, multiple, épars dans une solitude absolue, effleuré par les choses, les êtres... Il est surprenant de ne pas se voir, de ne sentir de soi que la maladresse des pieds tâtonnants ; je ne suis que la présence à peine éveillée de cette nuit, de ce feu originel... Dans un repli de mon cerveau, un travail s'ébauche tout seul, et moi qui presque jamais ne pense en vers russes, j'écris mentalement ou plutôt ces vers s'écrivent seuls en moi, sur une réminiscence de mon camarade d'autrefois, le fusillé Nicolas Stépanovitch Goumilev^[3] : « Notre vieux léopard et les oiseaux de feu – Se réconcilièrent sur ces terres... – Pourquoi donc, mon frère, penses-tu à toi-même ? – *In vino veritas* ? Mais non, la vérité est dans le feu. »

... Sebastian López, seize ans, gars du village, beau garçon de sang mêlé, Espagnol et Tarasque ou Nahuatl, me conduit, en balançant une lampe de mineur, par l'étrange chemin du néant matériel vers le cratère. La lampe découpe à nos pieds un fragile cercle de lumière impuissante sur du noir absolu. Nous gravissons, nous escaladons des dunes, en y enfonçant parfois jusqu'au genou. Sebastian López est un petit gars sérieux, au parler réfléchi, à la voix nuancée. Il devine que je ne suis pas américain, il s'intéresse à la guerre. « Quels pays se battent contre quels autres, Señor, me demande-t-il, et lesquels vaincront ? » Il semble ignorer que le Mexique est en guerre, lui aussi, mais pourquoi, contre qui, avec quels alliés ? C'est trop de pays dans la bagarre, les gens de San-Juan de Parangaricutiro ne songent pas à s'y retrouver. Sebastian López murmure : « *Y porqué, Señor, tanta guerra ?* » (Et pourquoi, Monsieur, une si grande guerre ?) – « Est-ce que le Mexique vaincra ? » Je lui assure de bonne foi que le Mexique vaincra... Je ne me sens pas très intelligent. Nous avançons par hauts et

bas, je discerne que nous traversons un bois mort, complètement anéanti, à flanc de colline. Des soupirs cosmiques et des déflagrations se rapprochent, c'est comme si nous marchions vers une bataille. Enfin se révèle dans la broussaille des arbres fantômes la courbe nettement dessinée du cratère bordé de flambées pourpres qui soulèvent des nuages noirs. Nuit totale.

Sur une hauteur en face du cratère, le campement, quelques baraques en planches où l'on débite de la bière, un café de prison d'Europe, des aliments préparés sur les réchauds à charbon de bois. Touristes, chevaux, l'ensemble est à la fois réel et irréel. Au centre des ténèbres et de tout, l'éblouissante éruption. La montagne dégorge un feu d'artifice démesuré, monotone, insensé, redoutablement puissant.

Vous connaissez ces chromos de Noël sur lesquels, au fond d'une nuit de neige, brille une petite fenêtre rectangulaire... C'est un peu cela, seulement la neige est de charbon opaque : à six cents mètres devant, juste au pied du volcan, dérisoirement proche du brasier, il y a une fenêtre brillante. J'y vais seul. Cette étoile disparaît comme je m'enfonce dans le ravin, je n'ai plus qu'à marcher par la dune vers le tonnerre rythmique et les flammes jaillissantes qui envahissent le ciel. L'air est chaud, vibrant. La fenêtre reparait. C'est la baraque du Docteur Atl. Dans la vitre, je vois le groupe des amis et un petit vieillard très vif, à courte barbe grise, qui rit et gesticule. Il ressemble au Blanqui des dernières années, la face plus étroite toutefois. Nous avons un moment de joie éclatante à nous retrouver et à nous rencontrer, comme si c'était au bout du monde, dans l'une des dernières baraques subsistant après un déluge de laves.

Le Docteur Atl est espagnol. À son beau nom castillan, Gerardo Murillo, il préfère un nom d'élection emprunté au nahua : Atl, l'Eau. L'Eau s'infiltré, ronge, déborde, l'Eau est active, inconsistante, obstinée, passagère ; lui aussi. Soixante-huit ans, les traits menus et fins, la barbe

blanche en collier, une expression d'éveil, de volonté, de bonne humeur sous laquelle perce quelque chose d'acharné, d'égaré peut-être, une raison impérieuse dominant tout le reste – tout ce qu'il y a à dominer, dites ! – ou un solide brin de folie lucide. Il a les ongles racornis, durs et noirs, les mains viriles et déliées. Il est faunesque. Son vieux complet tire-bouchonnant en tous sens montre au derrière la toile de la doublure. Son intérieur n'a qu'une richesse, la forte lampe à pétrole ; il dort sur une natte indienne, un *petate*, sans se dévêtir, ne se lave qu'à l'occasion, se nourrit de mangeailles sommaires préparées au campamento, boit le déplorable café qu'une Indita de huit ans lui apporte et qu'il nous offre avec allégresse, et qui restera un des meilleurs cafés que j'aie bu de ma vie. La baraque est aussi encombrée de matériel de peinture et de dessin qu'un atelier de Montparnasse. Grande toile commencée, sur un chevalet. Les études du volcan que le Docteur Atl nous montre, faites au fusain et au crayon, sont extrêmement consciencieuses, dépouillées de tout impressionnisme, et elles donnent pour cela une sensation de contact direct. Atl entend faire œuvre documentaire, pour l'étude ; ensuite, peindre en dix grandes toiles les différents aspects du volcan...

Je n'ai pas marché vers cette fenêtre dans la solitude sans une certaine appréhension. Je connais du Dr Atl des livres d'un antisémitisme délirant, à la manière de Louis-Ferdinand Céline, que l'on vend encore dans des librairies fascisantes de Mexico. Mais une jeune Française, qui est là, m'avait dit : « C'est un admirable vieil homme, il faut lui pardonner ça. » Pardonner ça ! Le Christ ne pardonnerait pas ça ! Pourtant, le « car ils ne savent ce qu'ils font » est valable en bien des cas. Je découvre un vieil homme auquel il s'applique. Atl fut une des figures les plus remarquables de la révolution mexicaine, un des organisateurs de la Maison du Peuple et du mouvement syndical et des bataillons rouges qui assurèrent en 1915 la victoire de don Venustiano

Carranza, c'est-à-dire du constitutionnalisme révolutionnaire sur une soldatesque à tout faire. Politique aventureux ensuite, géologue, archéologue, directeur de fouilles, il découvrit sous les laves du Pédregal la pyramide de Cucuilco, la plus antique du nouveau monde, créa des musées, dilapida des crédits, dédaigna de faire fortune, se lia aux réactionnaires, admira les fascismes, tout cela avec passion, confusion, force, légèreté, intelligence désordonnée. À soixante-quatre ans, dégoûté de bien des choses et sans doute las de lui-même, il se construisit une bicoque à 3 000 mètres d'altitude, au bord des neiges du Popocatépetl et s'y retira avec des toiles et des couleurs... La vie ne fut jamais pour lui qu'une aventure, au sens le plus grand comme le plus banal du mot ; et le long de cette vie, il ne cessa jamais de faire d'excellente peinture. Il va me dire, tandis que nous cheminons sur des talus noirs en contemplant les centaines de fumerolles sulfureuses qui jaillissent des crevasses de la lave et couvrent le site d'une arborescence blanche :

– Ce qu'il y a de pire, c'est l'ordre. Une fois que l'on s'est laissé aller à faire de l'ordre chez soi, on est foutu. C'est le désordre qui m'a sauvé. Rien n'est si beau que le désordre...

Sauvé de quoi ? Du pouvoir, de l'argent, de l'orgueil, de l'enlissement ?...

Son français est d'un Parisien. « J'ai fait mes études à l'École des Hautes Études et à la Sorbonne... Mais ma véritable philosophie, je l'ai faite boulevard de La Villette et boulevard de La Chapelle... »

– Moi aussi, dis-je, je dois quelque chose à ces écoles-là...

Et je vois qu'il est, dans le paysage du Paracutin, pareil à un authentique clochard de Paname.

Moi : Je connais votre nom depuis les temps héroïques de la Casa del Pueblo. Vous étiez un vrai

révolutionnaire...

Lui : Oui. C'est loin. Quand on pense au passé, on ne sait vraiment pas s'il faut en rire ou en pleurer...

– Il faut continuer.

– D'erreur en erreur, continuer, bien sûr. Je continue en étudiant les volcans. Celui-ci est mon fils...

– Désormais moins de risques d'erreur...

Je connais de ses paysages des hauteurs, peints d'une main dure, nets et désertiques, où jamais l'on ne voit un être vivant, rien que l'austère montagne aux lignes d'énergie terrestre. Nous en parlons. « L'homme est trop petit », dit-il en riant. Il y a en ce vieillard une joie de vivre incessante. Sa rêverie même doit être une contemplation passionnée. Devant une aube tropicale, un couchant ensanglanté, j'imagine qu'il rit, seul et n'ayant besoin de personne.

Il a bien fallu qu'il haïsse des hommes inconnus, du moins dans l'abstrait livresque, car il n'est que bienveillance et ne veut pas s'apercevoir (à la vérité, il s'en moque) que cette nuit, parmi ses hôtes, il y a un jeune Juif. Il a fallu qu'il croie haïr, avec dérèglement et délire, en pensant démasquer d'universels complots, et ce n'est sans doute pas sa faute si d'autres le fourvoyèrent dans cet infantilisme abominable qui aboutit à l'assassinat d'un peuple. D'autres, méthodiques, bons techniciens de la destruction de l'humain. Il est si près lui-même, par le caractère, la vitalité, le physique même, des grands Juifs ! Sans doute le délire appartient-il aussi aux erreurs du passé. Je ne le lui demande pas. Ici, cela n'importe plus.

*

Onze heures de la nuit. Nous nous accroupissons tous dehors, sur une natte, en face de l'éruption. Nous en sommes si proches que nous nous sentons infimes sous le cône tronqué, assez régulier, de matière obscure jaillie

des profondeurs... Le volcan est plus large que haut, sa base se confond vers la droite avec des crêtes de roches figées en plein mouvement, qui sont des basaltes et des laves. Le bord du cratère, au sommet, trace une ligne tendue en corde d'arc, bien nette, tout à coup illuminée puis éteinte. De courtes vagues de feu, charriant des scories incandescentes, déferlent par-dessus ce rebord et l'on voit des traînées rouges se répandre sur les pentes noires. Il fait froid. La montagne chante, gronde, murmure, se tait, aspire de l'air, exhale le feu souterrain. En vérité, c'est une respiration de la terre. Le volcan a quatre cents mètres de haut, ses flambées pourpres s'élèvent au double de sa taille, retombent en pluies de pierrailles en fusion, de météores, de cendres ardentes, sous la sombre queue de comète immensément déployée. On suit la montée des météores et leur chute pendant que le volcan, reprenant de l'haleine, ternit, noircit, feint de succomber. En marge de la queue de comète, les étoiles sont vertes, le firmament pur ; des météores épars planent un moment parmi les constellations. À cette heure, la Voie Lactée tombe sur le volcan, de sorte que l'éruption semble avoir deux prolongements dans l'infini : le prolongement obscur et menaçant de ses nuées et celui, aérien, glacial, doucement lumineux de la galaxie. Nous entendons les descentes chuintantes des laves. Dans les creux des collines, des coulées rouges halètent, ternissent, se raniment. C'est un spectacle des origines du monde.

Le Dr Atl dit qu'il a une chance, une chance inouïe. Depuis dix ans, il étudiait les volcans éteints, il attendait qu'une grande source de feu se réveillât. Ses vœux ont été complets. Il répète : « J'aime celui-ci comme mon fils ! »

La foudre éclate souvent dans l'éventail démesuré du feu, mais au lieu de tomber en zigzags capricieux, elle trace sur un fond pourpre de subites croix effilées, des x de blancheur instantanée.

– Réchauffés par l'alcool de cactus nous avons dormi, alignés les uns contre les autres, sur le plancher de la baraque, au son des canonnades (comme tant d'Européens à ces heures...). De fulgurantes lueurs écarlates transperçaient les planches mal jointes en face de moi. J'entrevois jusqu'aux éclairs blancs des décharges électriques. Le glissement des laves continuait un bruit d'écumes sur la grève, les bolides tombant de quinze cents mètres de haut martelaient durement le sol. Je me réveillai plusieurs fois avec une sensation nette et simple de cataclysme, il me semblait que les pluies de roches ardentes nous cherchassent... Nous n'avions pas cette importance !

– Vers six heures du matin, découverte d'un paysage unique. Il n'est qu'en tons de cendres vaguement jaunissantes, teintées de soufre. Pâleur du ciel, lourdeur des fumées, grâce des vapeurs, anéantissement total du monde végétal, à perte de vue, et tandis que monte la lumière, la terre devient plus obscure, ses étendues paraissent mortellement désertiques. Les flambées expirantes du cratère sont roses ou d'un grenat de sang coagulé. La blancheur des nuées jaillissantes les étouffe. À droite, une falaise de roches rousses aux tons de chair tuméfiée. C'est la crête de basalte née du Paracutin. Le tertre où nous sommes descend en pentes arrondies vers la base du volcan et là, dans le ravin, les roches bouleversées ouvrent des lèvres de pierre d'où s'échappent par centaines les vapeurs droites des fumerolles. Autour de nous, les hauteurs vallonnées n'ont que la couleur de la cendre, les bois grêles sont morts, de frêles squelettes d'arbres sont jaunâtres, pas un signe de vie... Si pourtant : sur un arbre calciné, deux ou trois minuscules pousses vertes.

Deux Indiennes cheminent à petits pas à travers la solitude. Une vieille femme, une jeune femme. Elles viennent contempler « la Merveille », me disent-elles avec tristesse.

Les silhouettes de cavaliers se profilent sur les crêtes noires.

– La lumière mexicaine ne devient aveuglante et torride que passé dix heures du matin. La descente vers les plaines infinies et le village de San-Juan, par les dunes volcaniques, les bois tués, les cultures et les pâturages anéantis, par une contrée lunaire, inerte et grise qui semble, tant elle est vaste, la seule réalité, la descente devient un retour à la clarté des hauts-plateaux, à la douceur de vivre... Le soleil matinal dore les champs en détresse. Des tiges et des feuilles émergent de la cendre. Aux abords du *pueblo*, des magueys tenaces percent encore, tragiquement, de leurs larges et puissantes feuilles d'un mètre de long, terminées par des aiguilles implacables, des couches de poussière minérale... Les rues sont mortes... San-Juan Parangaricutiro, fondé entre 1540 et 1545, peu de temps après la conquête espagnole, achève une existence de quatre siècles. Des cultivateurs tarasques fuyant devant les conquistadors de Beltran Nuno de Guzman, se réfugièrent sur cette colline. Ils ne furent évangélisés que cent ans plus tard, bien que leur église, symbole de soumission avant de devenir un symbole de foi, ait peut-être été construite une première fois vers 1580. La statistique indique pour le village plus de 1 500 habitants ; la municipalité en a plus de 4 000, dispersés sur 302 kilomètres carrés... À l'échelle des campagnes de l'Amérique latine, cette population était riche.

– L'église le prouve, bâtie en bonne pierre, de style Renaissance, dominant un très grand parvis et l'humble troupeau des habitations qui, elles, n'ont jamais plus qu'un rez-de-chaussée. Les plus cossues, agrémentées d'un bon toit surplombant sensiblement la chaussée, les plus modestes couvertes de vieilles planches et de chaume mordus par le feu. Les trois nefs étonnamment spacieuses et hautes, baignées de clarté blanche, sont

presque nues. Il est neuf heures du matin. Un Indio finit de balayer les cendres du dallage, un groupe de fidèles s'avance, agenouillé, vers le chœur. Ce sont surtout des femmes, des vieillards, des enfants ; les mères tiennent l'enfant dans leurs bras. Ils avancent sur les genoux en murmurant. En face du chœur, ils se redressent sur leurs pieds nus, minces formes brunes, tendues, habillées de cotonnades blanches et de châles sombres. Les nuques sont droites, les formes ont une fierté de statuettes et elles continuent un murmure de litanies en esquissant sur place une danse sautillante, grave et légère. La nef s'emplit d'un rythme furtif, on croirait un ruissellement d'eau sur une dalle. Le groupe des fidèles recule ainsi, tourné vers le chœur, espacé, murmurant et dansant lentement, chaque silhouette tendue faisant un demi-pas cadencé en avant, un petit pas entier en arrière, à reculons. Sans doute est-ce une très ancienne danse magique assimilée à la prière chrétienne. L'expression en est intense, c'est un départ à regret, coupé de retours multiples et d'implorations incantatoires... Ce sont des gens bronzés, maigres – quelques-uns – jusqu'au décharnement, aux yeux enfoncés, au regard concentré. Ils passent en dansant devant nous sans nous accorder un regard. Que soit exaucée leur prière !

*

Nous sommes revenus un an plus tard dans le beau pays de Michoacán, en février. C'est longtemps après la saison des pluies. On voyage indéfiniment par des steppes brûlées, des montagnes brûlées, le long de ravins brûlés. Un bétail maigre broute désespérément la dernière herbe jaunie. La terre aride, abandonnée au soleil en prend la couleur et l'on s'aperçoit que la couleur terrestre du soleil peut être atrocement triste. La victoire du désert est lumineuse. Les masures indiennes en adobe ont aussi cette couleur inanimée de feu céleste devenu argile morte. Autour d'elles croissent les puissants maguëys, ces bouquets de larges épées végétales, de

cimeterres recourbés, pointus, aux pointes effilées, aux épines méchantes, somptueusement décoratifs et tragiques. La plante cherche l'humidité profonde du sol, elle aspire celle de l'air calcinant, comme les cactées. Elle donne une impression de dépouillement armé, d'énergie solitaire, de rigueur souple et dure. Sa sève, à peine fermentée, donne des alcools assassins. Plus on la contemple et mieux on discerne la noble violence qui monte en elle, défiant l'aridité, la brûlure, la destruction.

Aux stations, les mendiants du Moyen-Âge montrent l'homme desséché comme la plante. Ce sont des visages cuivrés, presque noirs, ravinés, âprement virils. Je reconnais en eux les frères des mendiants de Russie, et des Flamands peints par Breughel. La plupart sont toutefois bien portants. Le soleil calcine la terre, l'homme, la misère, la volonté de vivre... Quand le paysage change sous la bénédiction des eaux et qu'une simple vallée apparaît, les yeux en éprouvent un soulagement inexprimable. Je sens combien la vie végétale nous est proche et nécessaire.

Patzcuaro, vieille petite ville hispano-indienne, espagnole par ses pierres, tarasque par son peuple, est délaissée. Opulente par la fierté de ses grands arbres au sombre feuillage, plantés il y a des siècles sur les places. C'est jour de marché, de bigarrure, de pauvreté. Des villages voisins, les Tarasques montent par les routes, vers la ville, portant leurs humbles marchandises. Ce n'est souvent que quelques longs poissons transparents, d'une nuance de corne claire. Les femmes portent l'enfant accroché sur le dos dans un châle bleu. L'enfant, éveillé, aux graves yeux noirs, qui ne pleure, semble-t-il, jamais. Il y en a des centaines parmi les éventaires, tous silencieux ; quelques-uns souffrent sans nul doute, mais ils savent d'instinct l'inutilité de la plainte, le bienfait d'une résignation vigilante, qui guette sa chance. La place est verdoyante, poignardée de soleil, elle a des aspects de selve et des profils de cité provinciale de

quelque Castille usée, tenace à vivre. Les commerces à même la terre la bariolent splendidement. On vend des viandes, du mouton, je crois, séché au soleil (comme on fait aussi en Asie centrale), en épaisses feuilles aplaties qui n'ont pas mauvaise mine. Les fruits, les poivrons, les filets de pêche, la vannerie font d'éblouissantes symphonies de couleurs que traversent les mendiants, des vieux, des infirmes, sous leurs grands chapeaux sales et leurs sarapés poussiéreux. Rodin aimerait leurs pieds nus, fourchus, onglés en racines de chair durcie. Nulle indignité en eux, mais une détresse irrémédiable, passive, agressive par sa seule présence comme un *Ecce Homo* ! banal, répété à voix basse, sans réponse possible...

Grand, calme, ce peuple est celui du silence et du murmure. D'un côté de la plaza, une belle maison fermée, peinte en rose-rouge, avec des rideaux bourgeois, des balcons en ferronnerie. Derrière une vitre du premier étage, un monsieur cossu, vêtu à l'européenne, fume en considérant le grouillement d'en bas. Il règne. L'Ayuntamiento, la Maison de Ville, du XVII^e siècle, est morne. Trois fenêtres grillagées ; là, des hommes en sombreros et chemises blanches, devisent en considérant aussi le mouvement tentateur d'en bas. Ce sont les enfermés de la prison la moins sévère du monde. Certains purgent de longues peines et ce peut être pour avoir ravi leur fiancée au lieu de la demander aux parents et de conclure commercialement l'affaire en discutant la dot et en simulant un rapt, pour l'honneur et l'usage ; afin que l'union commence par une évasion, une conquête. Les rues latérales, bordées de maisons basses aux couleurs gaies, aux larges auvents, sont parcourues par des attelages que je connais : l'arba des Géorgiens du Caucase, deux bœufs aux cornes très évasées traînant un véhicule établi sur deux hautes roues. Un paysan les conduit, pareil à ses frères d'Ossétie ou de Mingrélie, qu'il ignore, coiffé du même chapeau large, tenant le même épieu fortement ferré. Dans une charmante rue

paisiblement lumineuse montant vers une église baroque aux tons de terre cuite, la mendiante folle, accroupie sur un seuil, se lève à notre approche, vient nous tendre une main rose et brune, écaillée de crasse durcie, affreuse à voir ; son visage est immobile comme un masque, assombri d'yeux bruns sans lueur, qui voient et comprennent un peu... Trois cabarets côte à côte proclament de leurs enseignes déteintes une haute poésie : *El Sol de Oro*, *El Eden*, *Ternura* ! Le Soleil d'Or, l'Eden, Tendresse ! Venez boire dans la pénombre l'eau-de-feu, mais défiez-vous des couteaux à l'enseigne du rêve frustré... Au coin de la rue, un autocar peint en lilas, meurtri par mille chocs, la carrosserie enfoncée ou déchirée par plaques, s'appelle *El Bolchevique* et il nous paraît porter très bien son nom... « L'un des derniers Bolchéviks, dit ma compagne. Il a l'air d'être à bout, mais il court encore les routes du Mexique... »

Au centre de la place, sous les ombrages, la statue de Gertrudis Bocanegra, forte femme en bronze au corps tendu... Gertrudis Bocanegra fut suppliciée ici, pour avoir lutté pour l'indépendance. Juan Ogorman l'a peinte dans sa fresque de la bibliothèque, en blanc, le sein ouvert saignant comme une fontaine de sang. Le supplice d'abord, la statue, l'éloge des historiens ensuite, c'est une vieille aventure humiliante pour l'esprit humain. La spacieuse bibliothèque est une église désaffectée. Peu de livres, peu de lecteurs, beaucoup d'enfants qu'un vieil instituteur conseille... La fresque étale au fond de l'ancien chœur sa forte imagerie. Cette œuvre, comme celles de Diego Rivera et d'Orozco, renoue avec la tradition des *Codices* précolombiens qui racontaient les annales en images. À d'autres de dire – je l'ai entendu dire – que cette imagerie « n'est pas de l'art » parce qu'elle n'exprime ni métaphysique ni psychanalyse pour revues luxueuses et galeries d'expositions. Elle chante en bleu vif, en rouge pur, en feu, pour les enfants et les grands enfants, une terrible histoire légendaire, avec de simples symboles qui émeuvent facilement, elle est

élémentaire et vive, elle parle à des gens simples, elle me parle à moi qui ne suis plus si simple, et elle vous parlerait aussi, Madame, Monsieur ! si vous n'étiez si loin de la rude vie réelle qui n'est ni littérature ni belles éditions. L'artiste, Juan Ogorman, me disait : « Je suis heureux d'avoir peint à Patzcuaro parce que l'art doit pénétrer dans les pueblos. Les Indiens en ont plus besoin que la grande ville d'affaires... » La ville est saturée de grand art, d'art mort, d'art faux, d'art vulgaire, d'art vendu, revendu, asphyxié... Je trouve bon que le peintre révolutionnaire, au lieu d'orner des appartements riches ou de nourrir des musées, redevienne l'artisan travaillant dans une bourgade du Michoacán pour que les gens de la montagne et du lac s'émeuvent un moment devant des symboles intelligibles de leur passé... Que cet art, accomplissant sa juste fin de langage passionné pour des foules, n'épuise aucun des problèmes de l'art, j'en conviens. Ne faut-il pas autant de formes de l'art qu'il y a de variétés humaines et qu'il y a de problèmes humains à projeter dans des œuvres ? Non loin d'ici même, dans un village du lac, j'ai visité un artiste européen formé par les recherches les plus cérébrales de la peinture moderne, dont la volonté créatrice est non d'exprimer le monde contemplé mais d'en tirer la substance d'un monde émotionnel et pensé se suffisant à lui-même sur la toile. Plus que par le dédain des rengaines, du déjà fait, du déjà vu, du déjà tué et plus aussi que par l'ambition de parler pour un peuple silencieux, ce créateur est mû par un besoin de création pure, distincte de tout ce qui fut réalisé jusqu'ici, mais vivante à l'égal des plus vivantes... Il est bon qu'il travaille dans sa solitude intelligente. Le mystère apparent des planes, des lignes, des points, de couleurs égales, baignées d'un jour de sérénité, le mystère apparent des compositions d'Onslow-Ford nous parle un langage différent de celui de la peinture naturaliste que j'appellerai l'orgueilleuse servante des yeux simples. Différemment enrichissant, obéissant à l'impératif de nécessités complémentaires. J'ai

longtemps, trop longtemps habité des cellules de prisons pour que les revues d'art puissent me tromper sur les besoins de nos yeux, l'étonnante magie de la couleur, la dense valeur du réel, l'insondable signification du pensé. Un portrait fidèle, un nu, un arbre, la projection d'un rêve, l'expression d'un délire choisi, la sobre construction d'un fragment de monde voulu appartiennent également à l'art vrai, car l'encellulé, je le sais, y retrouverait le monde. Je pense à l'art comme à la forêt vierge où les plantes s'entre-détruisent et montent ensemble comme si une réconciliation suprême les soulevait : les plantes infiniment différentes.

Laissons les danseurs grotesques du carrefour mettre en déroute ces réflexions incidentes... Journée de carnaval, les ruelles claires dégringolent vers la campagne verte. Voici que surgit un groupe de musiciens et de masques. Ils jouent pour eux-mêmes, pour quelques voisins ; c'est moins une représentation qu'un rite, le plaisir n'y est pas de voir mais d'agir. Le groupe simule une bouffonne corrida. Un grand diable disparaît sous un taureau blanc, en carton, qu'il porte sur ses épaules et qui charge de ses petites cornes de bouc de ridicules toreros. Plusieurs de ceux-ci sont habillés en femmes : les longues jupes rouges, à traits noirs, plissées, du pays. Que la femme se joue de la bête dangereuse, c'est là le fond de leur humour. Un gars admirablement musclé, ainsi accoutré et coiffé d'un grand chapeau de paille ensoleillé exécute une danse du sabre. Son machette frappe le pavé. Le groupe de la corrida et du sabre de brousse va de porte en porte porter l'hommage de sa verve et de son sérieux, avec une belle endurance car il fait torride. Nous ne comptons pas pour lui, puisque nous ne savons pas la signification de ces choses.

Au centre de Patzcuaro, un autre groupe de danseurs, saisissant, celui-là, par l'extraordinaire mascarade de truands espagnols. Plusieurs personnages en guenilles (feutres à larges bords relevés et découpés comme des

chapeaux de corsaires), affublés, l'un d'un masque à barbe noire et nez de Cyrano, un autre d'un masque de démon tel que les primitifs les découpent dans du bois. Le premier porte un pantalon de fourrure déchirée, le démon un pardessus couleur de bure. Ceux qui se sont habillés en femmes ont mis, par contre, des masques roses et blancs de petites bonnes bretonnes aux sourcils stupéfaits, aux sourires complaisants et béats. Ils jouent leur corrida avec frénésie, en agitant des fouets et des sabres, c'est un bal de forbans et d'innocentes idiotes. La musique grince, le taureau en carton se dandine et fonce vers des jupes... Leur trépidation sur place est plutôt sinistre, il en émane une sensation de crime gratuit, de viol sans soulagement ni fin... Les danseurs sont tellement défigurés que nous éprouvons une détente à voir l'un d'entre eux ôter son masque de fille blanche qu'il portait sous un canotier en paille jaune, pour s'éponger un front olivâtre. Ils se démèneront ainsi pendant des heures aux coins des rues, sans bruit, sans cris, sans rires, sans joie au sens du moins que nous donnons à ce mot ; pas la moindre gaîté dans leur élan monotone ; de la force rythmée, de la vision, une sorte de transe modérée. Joie, gaîté, je ne sais pas si ces mots peuvent s'appliquer à l'Indio. Il est toujours dominé par une énergie passive, taciturne ou sage, violente comme celle de la plante du désert. Il aime le chant, la musique aux tons de litanie, de cantilène, ou d'incantation, la danse rituelle. Personne ne rit et nous n'avons pas envie de rire.

Nous n'oublions jamais, devant ces Indios, qu'ils n'ont pris contact avec la civilisation européenne qu'il y a cinq siècles et que ce fut par la destruction de leur propre monde barbare. Peut-être la gaîté, la joie de vivre sous les formes allègres que nous lui avons connues, nécessitent-elles une culture plus longue de quelques millénaires, avec des siècles de bien-être et de sécurité relative, de richesse et de libre aventure victorieuse ? Les paysans français décrits par La Bruyère comme un triste

bétail humain ne riaient sans doute pas beaucoup, eux aussi. Les rescapés des camps d'extermination retrouveront-ils l'allégresse de vivre ?

*

Le lac de Patzcuaro offre un vaste paysage de nacre, de perle, de soie grise tissée de ciel, argentée, moirée. L'impuissance des mots. Je suis souvent gêné, en écrivant, par l'écart irrémédiable entre la sensation, la vision et les mots conventionnels dont on dispose ; au fond, la description n'est qu'un petit jeu de comparaisons et de rapprochements plus ou moins habiles. Le lac est « comme un miroir légèrement mouvant », c'est « exact », mais pourquoi dois-je le rapporter à un miroir, cet objet d'intérieur et d'utilité auquel, en vérité, il ne ressemble en rien ? Le truc des stylistes et de certains surréalistes consiste à rechercher le rapprochement inattendu : « Les aigrettes de voix jaillissent du buisson ardent de tes lèvres » (Benjamin Péret), c'est excellent parce que c'est peut-être spontané ; mais je doute que l'on puisse produire beaucoup d'images spontanées (ou élaborées, le faux spontané de bonne qualité) sans une concentration de l'esprit sur cette production, concentration qui doit nuire à la pensée, à l'observation, au contact avec le réel-vécu. Plutôt que d'inventer des images insolites ou inédites, je préfère considérer les choses avec simplicité, tenter de les dépeindre au moyen de mots ordinaires et suivre mes problèmes, assez obsédant pour se passer de parure verbale. Est-il un moyen terme accessible au grand talent, au génie peut-être ? À part deux ou trois livres qui sont d'extraordinaires réussites, *Bella*, *Suzanne et le Pacifique*, Jean Giraudoux ne s'est-il pas égaré dans son jaillissement de paillettes étincelantes, lui qui introduisait dans le poème tendu de sa prose un si constant souci d'intelligence, et une si ferme élégance de pensée ? (Tolstoï eût dédaigné ces jeux de l'esprit...). Pensé à Giraudoux, sur ce lac lumineusement approprié

à la tristesse, parce qu'il vient de mourir à Paris, dans l'étouffement et l'amertume, en s'acharnant à travailler quand même. La soixantaine. Je l'avais trouvé si jeune, grand, avec un beau visage fin et fort, un regard aigu et discret. Savait-il qu'il incarnait ce qu'il y avait de plus diamanté dans la littérature européenne d'avant le désastre ? *Diamanté* n'est pas ici un adjectif peut-être original, mais un mot que je souhaite juste : le diamant est dur, irréductible, étincelant, de pure qualité cristalline, capable de refléter d'innombrables aspects du monde, il ne lui manque que le trouble obscurcissant de la vie. Ce trouble, précisément, qu'il mesurait d'une âme profonde, Giraudoux le convertissait en diamant.

Notre barque, conduite par un jeune rameur indio aux yeux bridés, au nez droit, qui ne se lave que très rarement, beau garçon tout de même, parcourt le lac aux reflets de ciel. Sur les collines du fond, l'énorme touffe de nuages du volcan éclate, immobile et se prolonge en chevelure de vapeurs. Nous abordons une île rocailleuse et verte. Filets de pêcheurs, huttes, brousse chaude, un sentier grimpe vers la hauteur entre des blocs éboulés d'antique lave, de petits champs de maïs, des buissons de cactus. Pourquoi éprouvons-nous cette joie à monter ? Pour que les horizons s'amplifient ? Elle est trop désintéressée pour contenir le moindre élément de volonté. C'est plutôt un plaisir d'évasion, de communauté avec les espaces terrestres (car toute contemplation implique une identification avec les choses contemplées). Nous sommes heureux de voir les côtes du lac émerger sous le ciel illimité. Lézards et serpents, glissant dans l'herbe sèche, font un petit bruit de frôlement métallique. Au sommet de l'île, une maison blanche, carrée. Site privilégié ! Une volée d'enfants bruns s'en échappe, que nous amusons visiblement. Ces petits Tarasques sont sains, très bronzés, rieurs, la moitié d'entre eux, garçons et filles, sont vraiment beaux. Grandes visages osseux et pourtant pleins, fronts bombés, yeux bruns veloutés, regards directs, dentures blanches,

ils diffèrent peu des races méditerranéennes. Trois classes d'une huitaine d'enfants chacune dans la même pièce fraîche ouverte sur l'espace. L'institutrice, une Indienne septuagénaire, avenante et digne, explique qu'elle enseigne le castillan et l'arithmétique ; le tarasque, ils le savent déjà (et le tarasque n'a pas d'alphabet). Les écritures des gosses sont bonnes ; elle fait merveille, cette vieille femme, dans son hameau de pêcheurs. Quel trésor de capacités inconnues possèdent les enfants indios de ces terres ? Et l'on n'a pas encore trouvé le peu d'argent qu'il faudrait pour en réunir quelques centaines dans une bonne école supérieure qui les révélerait à eux-mêmes. Les boîtes de nuit de Mexico gaspillent chaque mois plus de dollars qu'il n'en faudrait à cette entreprise.

*

Une région du ciel perd la lumière, devient pesante et plombée, comme si de lourdes pluies y régnaient, mais les nuages sont étrangement violacés. Nous entrons, pour y voyager plusieurs heures, dans un fantastique pays de désolation grise, crémeuse, un pays de pâleur répandue sur la terre, un pays spectral. Les cendres semblables à une neige incolore et pourtant sombre, vaguement roussâtre, couvrent les plaines, les bois, les cultures, les vallonnements, les chemins, à perte de vue. Terre tuée, végétation morte. Des arbres écroulés, des arbres abattus, pas un oiseau, pas un insecte, c'est livide, ce pourrait être une toundra sibérienne, mais cadavérique. « Un champ de bataille, disons-nous, où les rafales d'explosifs n'auraient plus rien laissé de vivant, submergé par la poussière minérale. » C'a été en effet une bataille entre le feu souterrain et la terre vivante, la terre vaincue dont nous comprenons tout à coup la fragilité sacrée. La terre, cette substance grise et brune, aussi fragile que la substance cérébrale, sans cesse en recommencement de vie, en assoupissement de vie, comme la substance cérébrale. Je me souviens du

géologue qui m'expliquait que la terre féconde est une création des organismes vivants ; que chacun de ses grains a participé d'innombrables fois à l'existence organique... Ici, c'est fini pour longtemps, la poussière de lave a tout anéanti. Je me souviens de la terrifiante vision du désert où fut Saint-Pierre de la Martinique. Le cargo passait lentement au large de l'île paradisiaque aux rivages bordés de cocotiers, aux pentes d'émeraude qui étaient des champs de canne, aux selves dorées grimpant vers les pitons coniques ; et nous vîmes tout à coup un singulier désert de pierraille rougeâtre, d'une tonalité de sang coagulé, parfois délavée, s'étendre du haut de la montagne vers la mer, en coulée lisse, absolument nue, absolument stérile... Là se trouvait encore à l'aube du 8 mai 1902 une cité prospère, de pêche, de commerce et de doux plaisir de vivre ; et le soir de ce même jour, la cité n'existait plus, les villas à colonnes blanches de la hauteur n'existaient plus, les champs n'existaient plus, un homme, un seul survivait de 26 000. Était-ce le seul juste ? La voûte d'une cave de prison le protégea miraculeusement. J'ai vu des squelettes pétrifiés ramassés en marge de l'incendie cosmique : ils gardaient le mouvement de course et d'effroi du dernier instant. J'ai vu des fragments de bouteille transformés par l'incandescence du monde en de folles fleurs de verre. En plus de quarante ans, pas un buisson n'a repoussé sur la lave figée...

Nous voyageons des heures par le pays mort en découvrant la relativité profonde de la mort. Les feuilles mortes retournent à la vie végétale. L'herbe, l'arbre en fleur poussent sur la tombe ; dans la tombe même, les décompositions font fermenter de nouveaux germes de vie. La mort des êtres n'est matériellement qu'un retour à l'anonymat de l'être. Ainsi les gouttelettes brillantes des embruns retournent à la mer. Mais où le feu élémentaire passe et triomphe, plus rien ne recommence, la substance sacrée redevient pareille aux roches antérieures à l'être, le mystère de la vie replonge au

néant. Laves de Saint-Pierre, neiges minérales de Parangaricutiro, voici l'image de la fin totale. Il pleut du sable et des cendres chaudes, nous avançons dans un brouillard blafard. Enfin s'élève la massive colonne de fumées, mouvant ses torsades viscérales.

San-Juan meurt. Belle résistance des derniers hommes ! Les demeures s'écroulent, les nopals hérissés succombent, un poids de cendre fait plier les toits qui tiennent encore, pour un peu de temps. Il n'y a plus de jardins, mais des terrains vagues comme je n'en ai vus nulle part au monde, surfaces unies, pures et mortes. De rares enfants en sarapés, taciturnes et sales, car l'eau n'existe guère. Grisaille, encrassement de tout. Les visages, les yeux, les regards mêmes sont pénétrés de cendre noire. L'église pourrait avoir été mutilée par un bombardement. Sur la place, la Croix de pierre se lamente en silence. Au bout d'une rue abstraite, l'énorme éruption monte sombrement, envahissant le ciel.

Nous partons à pied pour gravir les dernières pentes vers le cratère. Les courants atmosphériques orientent le monstrueux panache des laves aériennes vers la contrée d'où nous venons. Ailleurs, quelque part, une coulée de laves descend et monte irrésistiblement vers les ruines du village. Nous marchons sous la pluie minérale et cette pluie se transforme en averse. Le coucher du soleil n'a qu'une clarté oblique et livide, nuancée pourtant comme celle des glaciers pendant l'hiver boréal. Les plaines dévastées sont sans limites. Il ne subsiste des bois que des moignons d'arbres. Marche pénible, nous luttons à chaque pas contre un perfide commencement d'enlissement. L'averse minérale crépite sur mon chapeau, la cendre étend une taie sur mes lunettes, la cendre nous irrite les yeux, craque entre nos dents, nous la sentons, sèche, se coller à nos corps, sous les vêtements... Sensation d'un ensevelissement inexorable. Et quel silence de destruction ! Si nous nous arrêtons un moment pour regarder d'ici en nous-mêmes nous

comprendrions peut-être le mot *néant*. Ne nous arrêtons pas. Nous n'avons pas cette soif de comprendre. Notre cheminement est un combat d'insectes contre un univers. Nous avons hâte d'arriver. Où ? Au cœur du néant ?

Nous n'irons pas plus loin que le *campamento*. Ses baraques sont écrasées de ténèbres, battues de rafales d'averse chaude, mais d'infimes lampes y clignotent. Le cratère est proche, il apparaît et disparaît, selon que le brasier arde ou se replie sur sa propre nuit. Des fumées jaunes rampent sur la gauche, des lueurs d'incandescence surgissent dans l'éruption obscure et massive, elles luttent contre une asphyxie par les fumées, pâlisent, s'éteignent. Ce ne sont plus des flammes, mais des rougeoiements étouffés. Le volcan halète, sa respiration prolonge un grondement de canonnade souterraine. Un couple enlacé s'est avancé de quelques mètres, la tourmente sèche l'environne, les derniers amants de la terre nous apparaissent ainsi sur un fond de braise étouffée, dans l'unité de la terre, du ciel et du feu enténébrés.

Les Indios, adossés aux comptoirs primitifs des baraques, ont des silhouettes déformées, desséchées, écrasées, de personnages de James Ensor. Les mulets se profilent pareils à des hippocampes en détresse. Une poignée d'étoiles chétives perce dans la déchirure du ciel épais. Dernières étoiles offertes à de derniers regards ! Ce n'est pas une vision de puissance cosmique, de commencement du monde, comme celle que j'eus ici la première fois. C'est une vision d'étouffement monstrueux, de fin du monde. Le Paracutin est, me dit-on, entré en agonie, bien que certains jours son énergie éclate encore en embrasements magnifiques. En agonie ? Que savons-nous ? J'aime ce mot qui souligne devant la mort de la terre notre unité avec la planète.

Mexique, 1943-1944.

L'HÔPITAL DE LÉNINGRAD

J'habitais, en 1932, Léninegrad et je découvrais la psychiatrie pratique parce qu'une maladie mentale venait de se déclarer chez un être qui m'est très cher. C'étaient déjà des temps noirs, de disette dans les villes, de famine dans les campagnes, de terreur, d'obscurs assassinats, de persécution contre les techniciens, les croyants, les paysans, les opposants du régime. J'appartenais à cette dernière catégorie de persécutés. Cela veut dire que, la nuit, du fond même du sommeil, mon ouïe épiait parmi les bruits de l'escalier la montée de pas de l'arrestation prochaine... Un médecin ami m'invita à visiter le plus ancien hôpital psychiatrique de la ville, l'hôpital de Saint-Jean le Faiseur de Miracles, *Bolnitsa Ivana Tchoudotvortsa*, un établissement de seconde zone, surpeuplé, délabré, auréolé d'une sombre réputation. « Je voudrais surtout, me dit le médecin, vous faire connaître un cas curieux, amusant même, et très – comment dirais-je ? – actuel... »

Ce vieux médecin avait lui-même les apparences d'un demi-fou inquiétant, bien qu'il fût un homme d'une grande bonté, toujours dominé par une intelligence singulière, à la fois limitée et profonde. Je lui garde, en mon souvenir, une estime infinie. Il aimait sa vie ascétique, de plus en plus vouée aux privations, cloîtrée dans un petit enfer ignoré du monde. Il était grand, osseux, chauve, borgne. Des dents cassées ébréchaient son sourire. Sa redingote universitaire d'autrefois ne gardait plus que des plis et une couleur usée d'indigence. Ses cravates s'effilochaient. Ayant passé toute sa vie à l'hôpital, il n'en était que le sous-directeur, et c'était bien de sa faute puisqu'il s'était refusé, par scrupule de conscience, à donner son adhésion au parti gouvernant. « Ça, disait-on autour de lui, c'est loufoque. Pourquoi ? Il

serait le directeur, il toucherait la ration alimentaire des savants de la première catégorie... » Je n'avais rien à répondre à ces propos critiques...

Je franchis une haute grille, non sans m'identifier à la guérite du contrôle. Des arbres décharnés, la terre noire suintant le froid sous un ciel éteint de Baltique en automne. Une façade plate, peinte en jaune, souillée par les fumées, trouée de fenêtres grillagées ; je pénétrai dans un édifice de silence pétrifié. (L'hôpital ne portait plus, cela va de soi, le nom du saint thaumaturge ; mais son nouveau nom, personne ne le connaissait, je l'ai oublié ; la mémoire du saint triomphait sans miracle, dans l'abandon.)

Le médecin me reçut dans son bureau chauffé par un calorifère : agréable. Il regarda sa montre avec embarras :

– Excusez-moi, Victor Lvovitch, il faudra que vous patientiez un moment. C'est l'heure où *Ils* arrivent, je dois les recevoir.

Ils ? Le pronom légèrement accentué – comme s'il eût été question de fantômes – m'intrigua. L'œil unique du médecin, un œil bombé, chargé de lueurs dissimulées, suscitait en moi un vague malaise.

– Voyez-vous, Victor Lvovitch, notre établissement est rattaché au Guépéou... C'est-à-dire que le Guépéou nous envoie ses clients quand il n'en peut rien faire d'autre... J'en ai beaucoup.

– Ah, très bien, dis-je stupidement.

Un moment après, *Ils* arrivaient, à l'heure précise. L'exactitude subsistait donc en ce bas monde, au moins en ces sortes d'arrivées. Je les regardai venir, à travers les doubles carreaux embués de la fenêtre, sans me dissimuler ; mes lorgnons, pensais-je, me faisaient ressembler suffisamment à un psychiatre... Une camionnette s'arrêta dans le jardin. Deux soldats

imberbes, en longs manteaux gris, descendirent du siège et vinrent se placer des deux côtés du portillon de l'arrière. Ils dégainèrent soudainement leurs sabres de cavalerie qui me parurent très grands, larges, luisants, comme s'ils concentraient sur leurs lames le peu de lumière d'un jour misérable. Et je fis mentalement un jeu de mots d'aliéné : coupe-choux, coupe-fous... Un sous-officier apparut, ouvrit le portillon de la camionnette, se pencha vers l'intérieur. « Allons ! criait-il, vivement, citoyens ! » (Coupe-fous, coupe-citoyens...) et les citoyens, les citoyennes surgirent de leur boîte obscure, en sautillant maladroitement, car elle était haute sur roues, la boîte. La lumière du dehors éblouissait visiblement les citoyens, les citoyennes. Les sabres immobiles semblaient leur rendre dérisoirement honneur. Des infirmiers en blanc les empoignaient lestement et les conduisaient vers l'entrée de l'hôpital, à quatre pas. Je comptai plus d'une demi-douzaine d'arrivants, des gens ordinaires, tels qu'on en voit, presque sans les voir, dans les autobus. Tout se faisait vite, en silence, sans étonnement ni protestation. La cargaison de détenus de la police politique était ce jour-là formée de fous calmes ou de névrosés raisonnables simplement désaxés par l'effroi. Les infirmiers ne les soutenaient que par précaution ; peut-être, sans ce recours, fussent-ils mollement tombés sur la terre noire et l'on se serait aperçu que ce n'étaient en réalité que des poupées en chiffons, aux visages de cire, empruntées au magasin d'accessoires du metteur en scène Meyerhold. (Ce grand artiste ne disparut que quelques années plus tard...) Les sabres lumineux rentrèrent dans leurs fourreaux, la camionnette s'évanouit sous les arbres décharnés. Le médecin borgne revint. Il étendit ses mains rougeâtres au-dessus du calorifère.

– Voilà, dit-il. Tous bien tranquilles aujourd'hui. Ce n'est pas toujours ainsi... Je n'ai rien à vous offrir, Victor Lvovitch, pas une goutte de vodka... Un verre de thé tout à l'heure. Notre ravitaillement est lamentable.

– Je m'en doute bien, Docteur.

Il avait envie de parler, car il vivait dans le silence, prudemment replié sur lui-même, au milieu du murmure incohérent.

– Ces clients du Guépéou, dit-il, sont parfois très embarrassants du point de vue professionnel... Vous allez voir à l'étage une petite femme, une *chinkarka*, vous savez ce qu'elles font : trafic clandestin d'alcool...

– Je sais...

Je connaissais ces louches petits marchés stagnants – sans marchandises apparentes – qui se rassemblaient derrière des églises. Attroupements d'hommes taciturnes, de femmes suspectes, tous couleur de misère, tous se mouvant avec lenteur, le regard sournois. En passant près de vous, l'un, l'une, filtrait entre ses dents : « Thé », « sucre », « montre cyma », « emprunts de l'État »... La *chinkarka* ne murmurait rien puisqu'on entrevoyait dans le creux de sa main un petit verre. La bouteille cachée sous son manteau, elle débitait la vodka au détail, une gorgée, une demi-gorgée, lampez vite, citoyen ! Ça rallume le courage de vivre de ceux qui ne peuvent pas même se payer le quart de litre... Bienfaisante *chinkarka* !

« ... Une blonde insignifiante, continuait le médecin. Dix-huit ans, paysanne de Kostroma... Flagrant délit. Envoyée pour trois ans aux coupes de bois des forêts de la Sibérie centre-nord. Il paraît qu'on s'y trouve parfois assez bien. La réhabilitation par le travail. Trop dur pour elle. Cette gosse s'évade, revient à Léninegrad, Dieu sait comment, recommence à débiter ses petits verres. Elle ne sait rien faire d'autre, il n'y faut pas un capital de plus de deux roubles ; elle répugne à se prostituer, un certain nombre de nos paysannes sont ainsi, elles éprouvent envers la prostitution une inhibition innée... Reprise en flagrant délit, récidiviste. Cette fois, cinq ans aux coupes de bois, dans une région plus froide, naturellement. En

prison, elle est de bonne humeur, elle ne croit qu'à l'immédiat, elle ne peut pas se figurer l'avenir. Infantile. Le départ annoncé, au dernier moment, elle pique une crise nerveuse, devient intransportable ! On me l'envoie... Ici, elle se calme peu à peu, devient gentille, se reprend à vivre. Je signe son exeat, et tout recommence, on me la renvoie, ficelée. Maintenant elle est raisonnable. Sa psychose se réduit à l'horreur de la forêt... Je devrais signer de nouveau son exeat. Que faire, Victor Lvovitch ? Signer, pas signer ?

– Mais, Docteur, adresser un rapport au Guépéou. Ils devraient comprendre...

– Non, c'est vous qui devez me comprendre, mon ami. Je leur ai adressé assez de rapports, croyez-moi. Je suis mal vu. Je ne suis pas du parti. Je n'ai pas à commenter leurs décisions mais à remplir des formulaires...

Il cligna de son œil unique :

– Et vous savez, moi aussi je crains un peu la forêt... À mon âge !

Cette petite plaisanterie nous égaya tous les deux. Je vis la blonde *chinkarka*, coupable de trafic illicite d'alcool. Elle lavait le plancher d'un corridor. Elle sourit au médecin qui la tutoya affectueusement, puis me dit :

– ... Rien à faire. Si une inspection passait, j'aurais des ennuis. Je vais signer son exeat. Je suis bien tranquille pour elle, on me la ramènera bientôt.

Les couloirs assombris de vieille crasse étaient pleins de rumeurs qui rampaient dans le froid humide au ras du parquet. Nous visitâmes plusieurs salles. Je vis ce que l'on voit dans ces sortes d'établissements. Je ne retiens qu'un incident. Une dizaine de femmes habillées de capotes grises, les unes prostrées, les autres excitées, dans une chambrée nue, nous accueillirent, quelques-unes sans nous voir, plusieurs en faisant des gestes obscènes, plusieurs en entourant le médecin pour lui

parler toutes à la fois sur un ton précipité. Je flottai un court moment dans une solitude fantastique. L'étrange sensation que l'on éprouve quelquefois sous le poids à peine discernable d'un regard me fit me retourner. Je fus en présence d'une jolie fille brune, sérieuse, presque élégamment vêtue de ses hardes, le foulard en toile écrue bien noué autour du cou. Elle me considéra avec une extrême attention et, tout bas :

- Qui êtes-vous ?
- ... membre du syndicat des écrivains...
- Du parti ?
- Non.

Tout cela vite, très bas, elle parlant d'un ton décidé, ses beaux yeux bruns dans les miens. Charmante, lucide, inquiète. Je songeai à un oiseau que l'on tient dans la main et dont on perçoit les battements démesurés du cœur. Elle découpa hâtivement ses phrases, chaque seconde comptait :

– Je me fie à vous. Ni folle ni hystérique, vous voyez. J'ai trop pleuré. Ouvrière à la cordonnerie Skorokod, sept arrestations l'autre nuit. Pour l'amour de Dieu ou de qui vous aimez, informez mes parents. Retenez mon nom, mon adresse... C'est tout.

- Je vous promets de les informer.

Je retins le nom, l'adresse. J'entrevis des lèvres tremblantes. Je touchai du bout des doigts des épaules agitées aussi d'un infime tremblement. « Tâchez d'être calme. Je vous souhaite... » Que pouvais-je lui souhaiter ?

Nous traversâmes encore, le médecin et moi, des salles hideuses. J'eus honte de me promener là, inutile et impuissant. J'étais content de retenir un nom, une adresse, la vague sensation d'un regard brun...

– Eh bien, docteur, dis-je, et votre cas intéressant, amusant même, m’avez-vous dit ?

– Tout de suite, Victor Lvovitch. Quartier individuel. L’étage supérieur.

Nous montâmes. Le médecin ouvrit la porte d’une spacieuse cellule qui me parut inondée de lumière. Un homme vieillissant, en capote grise, assis sur l’appui de la fenêtre, les genoux pointus, lisait. Il tourna tranquillement la tête vers nous. « Bonjour, Docteur. Bonjour, citoyen. » La voix bien timbrée, le ton neutre. Le médecin nous présenta l’un à l’autre : « Victor Lvovitch K., écrivain... Nestor Pétrovitch Iouriev, ami des lettres. Vous aurez certainement plaisir à faire connaissance... Je vous laisse pour un moment... »

Iouriev : un visage pâle, asymétrique, allongé par une barbiche grêle, presque blanche. Au fond des orbites, un regard gris, plutôt bienveillant, calme. Le front étroit, marqué de rides horizontales. « Un chimérique », pensai-je. De la finesse. Je ne sais quoi de trop aigu dans les traits. Je lui prête ici le nom de Iouriev parce que Iouri est une forme slave de Georges et que, selon la *Légende dorée*, saint Georges terrassa le dragon de Silène dont le courroux ne s’apaisait que quand on lui donnait des enfants à dévorer.

Iouriev me dit qu’il se sentait bien ici, « comme un moine dans sa cellule », et que, du reste, en prison, il s’était senti tout aussi bien, « naturellement. » – On ne vous a pas maltraité ? » – « Oh ! non. Ils ont même été aimables après la première nuit... » Iouriev me demanda :

– Vous écrivez ? Qu’écrivez-vous ?

– Des essais...

– Pardonnez-moi, dit-il doucement. Ne soyez pas vexé de ce que je vous dis. Les essais ne servent à rien, il faut créer...

– J’écris aussi des romans...

– Pardonnez-moi encore. Il y a tant de mensonges et de futilités dans les romans...

– J’espère qu’il n’y en a guère dans les miens...

– Je l’espère aussi, dit Iouriev en souriant.

Je le sentais sincère et désarmé. Je me sentis tout à coup désarmé, moi aussi. « Vous avez une belle fenêtre », dis-je, le croyant presque. « N’est-ce pas ? » reprit-il avec satisfaction. Nous contemplâmes à travers les doubles vitres poussiéreuses le morne jardin aux arbres en détresse, la terre noire, la ligne de piques dressées de la grille, un morceau de rue sans mouvement, des toits bas, de vastes nuages fumeux.

– Chez moi, dit Iouriev, j’ai beaucoup de contact avec l’espace.

Nous étions décidément en sympathie. Il me fallait donc venir ici, dans la ville hostile, pour éprouver ce précieux sentiment – réciproque – en présence d’un inconnu (« cas très curieux... »). Iouriev dit :

– J’aime les écrivains qui osent réellement écrire... J’ai eu l’honneur d’en connaître plusieurs : Rozanov, Guerschensohn, Sologoub, Blok, Biély...

(Une élite de la veille.)

– Dommage, continuait-il, qu’il y ait tant de petits farceurs dans la littérature...

– Dommage ! dis-je allègrement. Que lisez-vous ?

– Dostoïevsky. Le meilleur et le pire, inséparables. Il cherche réellement la vérité et il a peur de la trouver, et il la trouve souvent malgré lui, et il en est alors épouvanté... Un pauvre grand homme. N’est-ce pas vrai ?

« Si, si », disais-je sans artifice. Nous parlâmes un moment sur ce ton. Iouriev, me semblait-il, disait des choses étonnamment justes, méditées, révélant une

capacité d'analyse exceptionnelle. Qui était-il ? Je ne réussissais pas à le classer. Pourquoi ici ? Sans doute arrivé entre les sabres nus... Contre-révolutionnaire ? Coupable de mysticisme ? Il s'occupait de moi avec plus de pénétration. Son regard scrutateur se rapprocha de moi et il m'interrogea :

– Avez-vous peur ?

– Mais oui. Parfois... Comme tout le monde...

Iouriev fit de la tête un léger signe de dénégation.

– Non, pas comme tout le monde. Si vous avez peur, pardonnez-moi de vous le dire, vous êtes un malade et qui cultive son mal. La peur est une névrose contagieuse mais guérissable. La grande névrose des masses. J'en ai souffert, j'en suis guéri. Vous pouvez en guérir aussi, si vous voulez. C'est une question de...

Il se détacha de l'entretien. Il regarda dans le vide, loin de moi, vers le parquet, au-delà de tout. Je demandai confidentiellement, car il m'eût été impossible d'élever la voix :

– C'est une question de... de quoi ? Dites-le moi.

– ... de libération en profondeur... C'est terriblement difficile à faire comprendre, voilà le malheur.

C'est comme si l'on s'arrachait soi-même un organe superflu, un organe ténébreux. C'est infiniment plus facile à faire qu'à dire... Il suffit de vouloir...

Les petits yeux gris cherchaient à me communiquer leur vigueur secrète.

– Tâchez de me comprendre au-delà des mots... Vouloir en pleine nuit, vous saisissez ?

– Peut-être, dis-je. Je crois que...

Je fus heureux que le médecin borgne revînt me chercher à ce moment. Je pris congé de Iouriev sur une

longue poignée de main. Il m'assura qu'il n'avait besoin de rien.

... Et le médecin borgne, dans son étroit cabinet, réchauffa ses grandes mains rougeâtres à la tiédeur du calorifère. Les branches nues des arbres plaquaient dans la fenêtre leurs gestes figés comme des cris sans voix. Une fille de service nous apporta deux verres de thé maladif et quatre grains de sucre pas plus gros que des têtes d'allumettes. Le profil du médecin ne m'offrait que son orbite morte : une vieille cicatrice barrée d'une ligne de couture bleuâtre.

– Je n'ai à vous offrir que du thé de carottes, dit le médecin. Je n'en aurai pas d'autre jusqu'à la fin du mois. Buvez-le bien chaud.

– Mais il gèle donc, là-haut, votre cas intéressant ?

– Non. Il est résistant. Nous chauffons un peu. Vous savez que l'endurance physique de nos malades est parfois surprenante.

– Oui est-ce ?

– Un *k.r.*, contre-révolutionnaire, affaire grave, inculpé en vertu de plusieurs paragraphes de l'article 58 du code criminel. Vous ne me demandez pas mon diagnostic, je l'espère ? Depuis une trentaine d'années, Iouriev vendait des journaux quelque part au coin de la perspective Litéini et de la rue Basséinaya ou Pantéléimomonovskaya, dans le quartier traditionnel des gens de lettres. Il en a connu quelques-uns en leur servant les gazettes à crédit. Il possède des livres rares, dedicacés, la seule chose à quoi il tient sur la terre. Ses livres sont sous scellés, ça le tourmente un peu. « Craignez-vous donc de les perdre ? » lui ai-je demandé insidieusement. Le mot *craindre* le fit tiquer. Il réfléchit avant de me répondre que ce serait pour lui un vrai deuil et que le regret participe de l'amour... « Mais l'anticipation du regret n'est-elle pas une crainte ? » insistai-je. « Non, dit-il, plutôt une inquiétude. Voudriez-

vous que l'être pensant vécût sans inquiétude ? Qu'est-ce donc que la pensée si ce n'est une inquiétude courageuse ? » Il est subtil, vous voyez.

» Des écrivains lui envoient du pain et du saucisson, de sorte qu'il est bien nourri. Iouriev les estime en les plaignant parce qu'ils vivent dans la peur, dit-il. Son malheur à lui – je parle en termes objectifs – est de s'être délivré de la peur. »

Je continuais à ne voir du médecin borgne que la cicatrice de l'œil perdu, sous l'énorme front rose-blême. Il me sembla que je n'existais guère pour lui et qu'il n'était pour moi, à cet instant, qu'une voix abstraite, sans regard.

– Un auteur allemand écrivit autrefois l'histoire de l'homme qui avait perdu son ombre^[4]... Notre ombre, en ce siècle, nous ne la perdons pas même dans les ténèbres. Elle nous pénètre et rayonne autour de nous. C'est la peur. Iouriev, humble citoyen de notre époque, en fut longtemps ravagé comme vous et moi. Les travailleurs, expose-t-il, ont peur de mourir de faim s'ils ne volent pas, peur de voler, peur du parti, peur du plan, peur d'eux-mêmes. Les coupables ont peur d'avouer leur faute, les innocents peur de leur innocence et de ne rien avouer. Les intellectuels ont peur de comprendre et peur de ne pas comprendre, peur de paraître comprendre ou de ne pas paraître comprendre. Les idéologues ont peur des idées, les croyants peur de se reconnaître croyants et peur de trahir leur foi. Le peuple a peur du pouvoir et le pouvoir a peur du peuple. Au faîte de l'État, les hommes du Bureau Politique ont peur les uns des autres, peur d'agir, peur de ne pas agir, peur de la crise économique, peur des conséquences de leurs propres actes, peur des masses, peur de la guerre. Le Chef a peur de son entourage, son entourage a peur de lui. Il ne boit pas un verre d'eau sans redouter le poison, il se méfie de ses gardes les plus fidèles. Iouriev, dont je vous résume le système, estime que les plus puissants sont les plus

malades, mais non les plus à plaindre. Il trembla pendant des nuits sans nombre, bien que rien ne le menaçât. Il conclut que les périls existent, mais qu'on les affronte plus sagement avec sérénité ; que la peur nous remplit l'âme de spectres, nous avilit, nous obscurcit. « Mais l'instinct de conservation ? » lui disais-je. Il répliqua : « L'instinct de conservation veut la joie de vivre ! » Un matin, il eut la révélation. Il se réveilla délivré. Nulle crainte, de rien, de rien ! La seule clarté de se sentir nettoyé. Il se sentit en fête. Et tout alla mieux pour lui, à cause de la nouvelle assurance avec laquelle il abordait ses petits problèmes. On lui refusait les cartes de pain parce qu'il essaya, il y a une quinzaine d'années, d'ouvrir une minuscule librairie. Ex-capitaliste, par conséquent... Il fut si hardiment persuasif devant un comité que tout s'arrangea sur l'heure. Il pouvait être heureux, mais avait-il le droit de garder pour lui le secret du salut ? Iouriev aime les hommes. Il employa plusieurs journées à calligraphier de sa main quarante *Appels au Peuple*. Pourquoi tremblez-vous, citoyens ? Pourquoi les membres de notre Grand Parti du Communisme triomphant tremblent-ils ? Pourquoi le gouvernement découvre-t-il des complots qui n'existent pas ? Pourquoi craignez-vous d'élever la voix contre le mensonge et l'iniquité ? Assez ! Le cauchemar finira demain, vous n'avez qu'à vouloir. Regardez-vous les uns les autres loyalement, sans crainte ni ressentiment, et l'abomination s'écroulera... Iouriev signa les quarante appels et ce ne fut pas par orgueil. Il y mit son adresse... Il passa une nuit à les afficher dans les rues centrales, sous les yeux des miliciens et des passants attardés. On le prenait pour un afficheur ordinaire qui travaillait un peu tard afin d'être plus tranquille. Et il rentra se coucher.

« À neuf heures du matin, un type en uniforme et un type en civil frappaient à sa porte... Sa valise était prête. Il savait bien que le gouvernement ne lui rendrait pas justice tout de suite : l'effort psychologique exigé par son *Appel* exige du temps. Plusieurs enquêteurs du

Département Politique de l'État l'interrogèrent tour à tour en l'exhortant, en le menaçant, en cherchant à le séduire. Quels sont vos complices ? Quelles adresses de consulats connaissez-vous ? Qui vous a payé ? Que pensez-vous du capitalisme ? « Ce sont des fous ! » dit-il tristement. Un militaire à bout de patience le traita de chien contre-révolutionnaire « à fusiller ce soir même ! ». Iouriev hochait la tête sans se départir de sa ferme bienveillance. « Dominez mieux vos nerfs, citoyen chef ! Je préconise la dernière révolution, la seule vraie. Laissez-moi vous expliquer... » Il leur démontrait inlassablement que la peur leur faisait perdre le sens commun, qu'ils pouvaient guérir, eux aussi, comme lui ; que c'était la seule voie du salut... Si raisonnablement persuasif que des uniformes déconcertés virent en lui un simulateur extraordinaire... Simulateur de quoi ? Iouriev ne bronchait pas devant les revolvers braqués sur lui. « Jamais, leur disait-il, vous n'oublierez ce que je vous ai appris... Je vous sauve malgré vous... » De hauts fonctionnaires très préoccupés assistaient à ces interrogatoires inutiles... Ils finirent pas m'envoyer Iouriev... Qu'en pensez-vous ? »

MER BLANCHE

Il n'y avait pas d'horizon. Il n'y avait rien. La route creusée dans la neige traversait des plaines plates. Allongés dans les traîneaux, les voyageurs ne voyaient que de mornes talus blancs sur lesquels pesait un ciel également blanc et gris. La blancheur, quand elle était lumineuse, usait les yeux qui se fermaient d'eux-mêmes devant ce vide intense et glacial prêt à devenir absurdement brûlant. Quand elle était mate et grise, ou encore nuancée d'un jaune sale, cette blancheur sans fin désespérait. Les voyageurs demandaient alors au voiturier : « Combien d'heures encore ? – Trente jusqu'au cap, quarante-cinq jusqu'au village. » On eût craché sa vie. Les pieds gelaient. Le docteur Tchoude remuait dans ses peaux de loup, tirait des profondeurs d'une petite valise qu'il posait sous sa tête, une bouteille et buvait à même le goulot, dans la chaleur même de sa couche. Trois gorgées d'eau-de-vie lui arrachaient un grognement satisfait. Ses yeux de détraqué, d'une teinte uniforme de faïence bleu-gris craquée au feu, remontaient, avec son nez informe, dans les plis des fourrures, cherchaient Kirk étendu à côté, et, plus que ses lèvres, suggéraient :

– Vodotchka ?

Ce qui veut exactement dire : « Cette bonne petite eau-de-vie » à peu près du ton dont on dirait « cette douce petite amie ».

– Seulement, eût ajouté le docteur, la vodka vaut beaucoup mieux.

Kirk regardait sans voir, puisqu'il n'y avait rien à voir. Les talus blancs succédaient aux talus blancs. Une fois, le traîneau se haussa à un coude inexplicable du chemin, il y eut une secousse. Kirk aperçut à droite une plaine

incolore sur laquelle se posait, au fond, un ciel absolument terne ; à gauche, paysage identique. La mer pourtant, morte sous la glace et la neige. Rien devant : on pouvait croire s'ouvrir la route, sans effort, d'une poussée dans la neige molle ; et derrière le traîneau, la route devait se refermer d'une poussée molle de neiges irrésistibles comme les sables. Kirk s'accrocha à l'idée des sables, mais son esprit sans force n'aperçut, avec un triste relief immobile, qu'une dune d'Asie centrale, plantée de buissons desséchés. Il regarda de nouveau le dos voûté du voiturier, la croupe fumante du cheval. Il connaissait les moindres plis de la peau de mouton retournée, tendue sur cette échine humaine, les moindres touffes de poils sur la croupe de la bonne bête maigre, d'un pauvre jaune roux, intelligente et résistante, plus résistante encore que l'homme, ce qui est fort, vraiment...

Boire ? L'œil fou du docteur Tchoude, sur le point de se refermer dans une chaude somnolence, alluma chez Kirk, tout au fond de lui, un tout petit brandon de colère ; mais c'est doucement qu'il répondit :

– Non, merci, d'un vieux mot russe qui signifie : « Dieu vous garde. »

Cent dix, cent quinze heures déjà de voyage. Des bois se sont montrés sur la route à droite. Noirs et couverts de neige. On a passé une rivière dure comme pierre, le traîneau a failli se retourner, ce vieux Tchoude a reçu toute une pelletée de neige sur la figure ; très ivre, ça ne l'a pas entièrement réveillé. Il a seulement juré, comme tout le monde, en bafouillant de terribles mots d'outrage à la femme devenus inoffensifs. Qu'est-ce qu'il y a eu encore ? On a perdu la route, marquée de loin en loin par des branches de sapin. Il neigeait, le dos du voiturier ne se voyait plus, le traîneau avançant doucement paraissant flotter sur place, suspendu au milieu d'une masse dense de flocons tournoyants qui aveuglaient, pénétraient dans les moindres replis des vêtements,

recouvraient tout, devenaient lourds. Dessous, il est vrai, naissait une chaleur perfide qui donnait envie de dormir. S'endormir, mourir. Et puis après ? Le docteur Tchoude murmura : « Je m'en fous », et cacha sa tête. Tout à coup, le balancement du traîneau cessa, la face couverte de poils et de neige de Trofime troua la tourmente de plus en plus grise et Trofime dit :

– Mauvaise affaire. Perdu la route.

Kirk et Trofime, dressés, écoutèrent machinalement, espérant un bruit de clochettes. Peu d'espoir, les clochettes se font rares, on n'en trouve plus. Les coopératives ne se soucient pas d'en vendre, peut-être qu'on n'en fabrique plus. « Faudrait poser au Conseil Supérieur de l'Économie, la question de la fabrication des clochettes », ricana Kirk en lui-même. Il aperçut une grande table verte couverte de papiers, le camarade Machin, un parvenu de la dernière discussion du parti, présidant, et il se vit lui-même en face, développant, citations à l'appui, – inventant même pour ces crétins, une phrase de Lénine, – la nécessité de fabriquer d'urgence cinq millions de grosses clochettes pour les traîneaux, cinq millions, non, – poser la question à l'échelle de l'Union entière, dix millions, quinze millions, rattraper l'Amérique, vingt millions ! et la production de l'année en trois mois... Les membres du Conseil dodelineraient de la tête en cadence au bruit doux de millions de clochettes invisibles. À ce moment, un silence épouvantable tomba sur Kirk, de tout son poids de neiges.

– Mauvais, fit Trofime. Faut arriver avant la nuit.

Et il disparut dans la tourmente, à deux mètres, près du cheval qu'il dut flatter de la main. Kirk l'entendit lui parler comme cet homme ne savait certes pas parler aux hommes, d'une voix pleine de douceur : « Allons, mon brave, brave, cherchons la route, mon ami, mon ami... » Et la bête, sans doute, regardait l'homme avec une

compréhension infinie, dressait les oreilles, flairait l'air... Trofime revint, disant :

– Trouvera, trouvera pas, trouvera, c'est comme Dieu le veut.

– Crois-tu en Dieu ? demanda Kirk.

– Nous sommes tous dans la main de Dieu, répondit-il, mais, bien sûr, je n'y crois pas.

Kirk, s'étant enveloppé dans son long manteau de renne, étendit ses pieds dans la paille, sous Trofime accroupi. Le cheval hésita un moment, parut vouloir tirer en des sens contraires, partir ; le tournoiement de la neige s'ouvrit, le traîneau se remit à osciller insensiblement... Cela dura longtemps et peut-être peu de temps, car c'était une sorte de rêve projeté en dehors de toute durée précise. Trofime, qui paraissait dormir, bondit tout à coup en criant : « La route ! » et plongea dans la neige. La tache à peine perceptible d'une branche de sapin émergeait quelque part, signifiant le salut. Trofime reprit les rênes.

La tourmente n'était plus qu'un rêve dans un rêve, « a dream of a dream », pensa Kirk, avant que se produisît un autre événement. Un traîneau venait en sens contraire, les deux voituriers s'abordèrent. Lequel renverserait sa charge dans la neige du talus et y ferait entrer son cheval, pour laisser passer l'autre ? Kirk comprit en voyant revenir Trofime, que c'était à eux de passer. Deux formes indistinctes, couvertes de fourrures grises, les regardaient passer : une femme, un homme vaguement reconnaissables de plus près, la femme petite. Leurs visages ratatinés, d'un jaune brun luisant, dardaient entre les rides de petits regards noirs.

– D'où venez-vous ? leur demanda Trofime, et sa voix résonna, chantante, avec de longues inflexions basses.

– De Mgla, dit l'homme, la voix aigrette.

De simples dessins blancs, cercles divisés de rayons et croix ornaient le col de sa fourrure.

Mgla : Ténèbres. Ténèbres blanches. Grises l'hiver. Confins de la vie, 24 maisons, 129 habitants, 21 kilomètres du village le plus proche... Tchoude, redressé dans le traîneau, regardait les Samoyèdes, l'œil vitreux.

– Mgla, Mgla, répétait-il. Ténèbres. Nous en venons tous ! murmura-t-il.

*

À la nuit tombante, une maison noire domina soudainement le chemin, de ses fenêtres aveugles, bouchées de planches. Bâtie de gros troncs flottés au printemps le long des rivières. Une faible lueur rousse tomba de la porte entrouverte.

– Autrefois, disait Tchoude, il y avait ici une sorte d'auberge, tenue par un vieux de la secte des castrats, déporté sous l'ancien régime en raison des progrès de la secte dans la région de Pskov. Il avait le « grand cachet », tout enlevé, tout. C'était terrible à voir. Il se croyait saint. C'était un vieux malin, dur à la peine, sobre, herculéen, qui connaissait chaque touffe de mousse dans le pays. Il prêtait aux Samoyèdes de l'argent, de la poudre, des vivres. Il louait des chevaux. On l'a encore une fois déporté ailleurs, cette fois comme riche...

Un pauvre feu de bois brûlait dans le grand poêle de la salle délabrée. Le gardien de l'abri, couché sur le poêle, montra dans la pénombre sa tête barbue et proféra :

– C'était un saint homme, oui.

Puis on l'entendit remuer, tousser, respirer fortement avant de s'endormir.

Une petite lampe éclairait faiblement la pièce. La table d'angle y demeurait solide à défier des naufrages, crasseuse comme le plancher. Trofime, pour avoir plus chaud, alla dormir avec le cheval, derrière la cloison. La

nuit tomba si complète que, du seuil, on n'apercevait même aucune blancheur de neige. Mais un hurlement lointain, continu, l'anima, vibration des ténèbres, bruit du vent sur la toundra, murmure de forêts, inconnu.

Kirk ouvrit l'une de ses dernières boîtes de conserves, viande et gruau. Tchoude mangea son pain noir trempé d'huile de foie de morue. « Goûtez de mon caviar ! », disait-il obligeamment. Le pain était sec, il fallait l'humecter. Tchoude y enlevait au couteau des moisissures vertes qu'il rongea un peu aux bords avant de les jeter sous la table. Ses mains brunes étaient fripées et lustrées comme les pattes de certains oiseaux. Rassasié, il tira un crayon et nota des chiffres sur son calepin. Kirk, les jambes croisées, au chaud dans ses grandes peaux de renne, fumait l'une après l'autre ces sales petites cigarettes Tracteur, faites de houblon, de paille, d'on ne sait quoi. (Il n'en aurait plus dans quatre jours.) La bouillotte de thé chantonnait sur le feu.

– Lisez, dit Tchoude.

D'un ongle violacé, il lui désignait dans son carnet un chiffre :

– Rhumatismes, 34, lut Kirk. Ou 94, je ne vois pas bien.

Le docteur Tchoude avait un grand front ridé, des joues creuses plantées de poils gris, une moustache hérissée, le nez en deux arêtes noueuses. Il regardait par en-dessous de ses yeux liquides qui paraissaient toujours au bord de l'égarement.

– Non, dit-il triomphalement, et son sourire dénuda des dents inégales, verdâtres au bas, mais bien plantées. Non, ni 34 ni 94, – 74. Essayez donc de déchiffrer autrui !

« Et puis, vous savez, ces statistiques que je fais, je m'en moque. Ça n'a aucune importance. 34, 94 ou 74 rhumatismes à Mézène, qu'est-ce que ça peut bien faire à

qui, je vous le demande ? Oui est-ce qui lira mon rapport ? Si on l'imprime par hasard, je suis sûr que les typos brouilleront les chiffres ; si un conférencier les cite, il les brouillera à son tour, du reste, avec quelques chances de retomber dans la vérité, ça m'est arrivé. Les chiffres, les statistiques, les gens, ça ne compte que par masses, à la longue. Entre un 3 et un 7, différence nulle. Trente ou cinquante kilomètres de plaines, douze ou quinze heures de traîneau, quelle différence ? Vous ou moi, vivants ou morts, je vous le demande un peu, qu'est-ce que ça fait, à qui ? Écoutez, si nous disparaissions à l'instant, Trofime, l'être qui ronfle là, pfuitt, emportés par un coup de vent, jusqu'au pôle et au-delà, sans laisser de traces, qui est-ce qui s'en apercevrait, dites-le moi, s'il vous plaît ? »

Il faisait des gestes bizarres qui n'étaient qu'à lui, tranchant l'air des deux mains tendues pour affirmer, écartant la lumière même de la lampe pour élargir l'affirmation.

– C'est vrai, dit Kirk, amusé, si tout cela disparaissait tout à coup, pfuitt ! ça serait drôle...

Et il eut l'envie puérile d'ouvrir la porte sur la nuit, le hurlement de la nuit, le froid terrible, comme pour tenter le gouffre.

– Eau-de-vie ? offrit le docteur. Je fais ce que je dois faire. Pourquoi ? Pourquoi la mère-poule couve-t-elle ses œufs ? Qu'est-ce qu'elle en sait ? Pourquoi voyageons-nous ici ? Parce que la Direction Centrale des Coopératives de la Région du Nord vous envoie ? Est-ce qu'elle ne ferait pas mieux d'envoyer une caisse d'allumettes de plus ? Parce que le Commissariat de la Santé Publique veut avoir une tournée de médecin à la Côte d'Hiver à inscrire dans ses statistiques ? Mais je suis sûr que les typos mettront zéro et feront bien ! Toute la contrée est malade, rhumatismes et maladies intestinales. Il faudrait abolir le froid, l'humidité, la faim. J'arrive avec ma petite caisse de médicaments à peu près

vide. Je bois mon huile pour ne pas crever moi-même. Je bois mon alcool pour ne pas devenir fou. Et vous ? À quoi servez-vous ?

À travers les gros troncs d'arbres du mur, Kirk sentait pénétrer le froid. Saleté, ces cigarettes. Quelque chose en lui se redressa, un vieux ressort tenace, pas facile à user. Il regarda durement devant lui, cherchant une réfutation au désespoir de cette nuit. L'alcool flambait doucement, bonne braise, un peu au-dessous de son cœur.

– Écoutez, dit-il, camarade Tchoude, vous êtes usé, c'est votre affaire, je comprends ça. Moi, je suis content de ma vie. Je sais ce que je fais ici. Je sais ce que vous faites, et que le diable vous emporte, si vous n'êtes pas satisfait ! On en trouvera un autre, c'est vrai. Nous sommes impuissants l'un et l'autre, c'est vrai aussi. Nous sommes des vers écrasés sous une pierre. La pierre est lourde, les vers remuent tout de même : êtes-vous sûr qu'ils ne feront pas, finalement, basculer la pierre ? Une fois, surtout, j'ai été comme jamais content de ma vie. À ne point vouloir l'échanger. Donnez-moi à boire. Il en reste !

» C'était en 20, en Ukraine. J'étais resté dans une petite ville à l'arrière des Blancs, pour tenter de remettre sur pied l'organisation du parti. Quelqu'un me dénonça. Je fus pris dans la rue, mené au contre-espionnage, proprement assommé, je passe sur les détails, ils sont ennuyeux. Un colonel assez sympathique dit enfin : « Fusillez-le ! » Je pensai : « Bon, voilà mon tour arrivé... ». J'avais quelquefois dit la même chose et chaque fois, en me demandant tout au fond : « À quand mon tour ? » Il faut être logique. Deux soldats m'emmènent. Ils avaient aussi de bonnes têtes. Je les vois : longues moustaches cosaques, képi sur la nuque, le genre, vous savez ! Et de bonne humeur : « Eh bien, frère, me demandent-ils, où préfères-tu qu'on te fusille ? Dans la cour ou là-bas près du petit bois ? » – « Près du petit bois, dis-je, j'aurais le temps d'en griller une », car

on ne fumait pas de la paille comme aujourd'hui. Nous nous mettons en marche, moi devant, eux derrière, selon l'usage. Nous suivons la grande rue. Je regardais les maisons crépies à la chaux, les grandes fleurs jaunes des tournesols, les arbres, les filles cambrées qui revenaient du puits avec leurs deux seaux d'eau, comme si je ne les avais jamais vues. Un merveilleux soleil éblouissait les choses. D'abord je pensai à fuir : risquer le coup, courir ? La chance était vraiment minime avec deux fusils derrière moi. Alors, je pensai que tout était fini, que cette grande lumière je la voyais pour la dernière fois, et j'eus envie de pleurer, de crier, de me rouler sur le sol, de me débattre, et commençai à trembler, à trembler. Vous savez, c'est une étrange sensation quand vos jambes se mettent à trembler, puis votre menton : et vous entendez claquer vos dents. Je marchais pourtant, résistant, espérant qu'ils ne me verraient pas trembler et que peut-être, aux bords du petit bois, en longeant la carrière, je pourrais tenter ma chance. Nous approchions. Et c'est là que je rencontrai un homme qui s'arrêta pour me plaindre. Pas vieux, sans âge, insignifiant : une petite veste, une cravate, la chemise assez propre, court sur jambes, bedonnant, la face pleine, la bouche entrouverte, les dents cariées : de grosses narines avec des poils clairs dedans. Il me regardait, il avait peur, et je ne voyais pas ses yeux, je ne voyais que son regard, sa peur. Il tremblait plus que moi. Je compris que c'était le dernier des hommes au monde, le plus petit, le plus lâche, le plus inutile ; qu'il avait une toute petite vie à sa taille, une existence de punaise dans un bois de lit – et qu'il me plaignait ! Cela me parut fantastique, je faillis éclater de rire, et tout à coup, je me sentis si bien, content d'être là et d'être ce que je suis, à deux cents pas du petit bois. Je repensai en quelques secondes ma vie entière, qui a des pages noires et des pages qui me dégoûtent et je fus content, malgré tout. Nous continuions nos chemins, le dernier des hommes et moi, mais je ne tremblais plus. Et je pensai tout à coup : la grande révolution passe, elle

m'emporte, et le dernier des hommes reste ! – Et c'est ainsi, camarade Tchoude, que le désir de vivre me revint, comme il doit revenir : enragé. – Il est resté. »

– Le reste, acheva Kirk, son élan tombé, n'est pas intéressant.

II

Les villages de cette blanche contrée se ressemblent tous. Un pli dans la plaine ; deux rangées de maisons de bois, espacées par crainte du feu. De loin noires ; de près grises, de la couleur du vieux bois et de la terre pauvre du nord. Au printemps et à l'automne, la grande rue détrempée n'est que bournier. Les charrettes y cahotent longuement, les enfants y pataugent, le bleu d'un ciel splendidement éclairci où flottent des flocons blancs se mire dans les flaques. L'hiver, on est prisonnier du froid ; le printemps et l'automne, de la boue. L'été, liberté des eaux, de la mer, des hommes, étreintes du soir sous les étoiles, souffles doux de la terre entière, oubli du gel. Maintenant règne l'oubli de l'été. Pourquoi ces maisons désolées dans la blancheur, perdues ici, pourquoi pas là ? On a fait des lieues et des lieues, quatre jours de voyage à travers des infinis. On continuerait indéfiniment, bercé par le faible roulis du traîneau. Ce village inutile se montre enfin. Contrariété de l'esprit, inutile contentement du corps : on va pouvoir dormir au chaud, manger, boire du thé.

– Il ne doit pas y avoir du thé, dit Tchoude, répondant à haute voix à la pensée de Kirk. – Déjà l'an dernier on ne buvait le plus souvent que de l'eau bouillie.

Les maisons d'ici sont assez grandes et bien plantées. Devant celles qui portent des écriteaux rouges stationnent des attelages, rennes et chevaux. Les formes lourdes des gens et celles plus gracieuses des bêtes se détachent intensément silhouettées sur la neige à peine souillée par les charrues.

– Allons chez Bezroukikh.

Bezroukikh, en dépit de son nom qui veut dire Le Fils du Manchot, a des bras encore puissants et des mains

acharnées, couturées de cicatrices, aux doigts déformés par le rhumatisme. Sa barbe est de paille poivrée, son nez épaté : ses petites prunelles grises toujours actives au fond des orbites creuses jettent de travers un éclair défiant à Kirk, vêtu de cuir fauve sous le renne. « Tu n'aimes pas les autorités, citoyen, ça se voit », pense Kirk impassible, mais Bezroukikh lui sourit poliment. On perçoit dans sa maison la vieille vie ordonnée plus forte que le temps, plus forte que l'homme, plus forte que tout. Le désert blanc s'arrête, vaincu au seuil de cette maison. Deux jeunes filles baissent le front devant les étrangers, et elles ont de beaux fronts bombés.

– De front en front, qui sait comment mûrit au cours des âges l'intelligence la plus haute ? Kirk est repris par l'optimisme. Des idées lui viennent. Il fait chaud. Il y a du thé, par chance, oui, on a pu le payer, en dépit de la mauvaise pêche, – on en fera pour les hôtes. « Soyez les bienvenus ! », dit gravement Bezroukikh. « Vous dormirez dans la Belle Chambre », la gomitzza, réservée à ceux qui honorent une demeure et aux nouveaux mariés.

La maison n'a qu'une entrée donnant sur un vestibule propre : d'un côté l'étable, la grange, le hangar où l'on range l'outillage, les harnais, les traîneaux, les réserves ; de l'autre, l'habitation. Ainsi, la mère n'a pas à sortir pour aller traire les vaches. Une même chaleur baigne les hommes et les bêtes. On entre dans la demeure par une porte basse : courbe-toi. La pièce est vaste, faite pour toute la vie : travailler, manger, causer, dormir. Un grand poêle, avec un four où l'on peut cuire le pain. Un grand lit : couvertures bigarrées, édredons, coussins blancs empilés les uns sur les autres, un tout petit tout en haut. Ici dorment le père et la mère. Les vieillards s'allongent sur le poêle, sous le plafond, dans une tiédeur étouffante, au milieu du remuement des blattes qu'on entend bien, la nuit, en prêtant l'oreille : ces milliers de petites pattes remuantes et de longues ailes atrophiées donnent au silence un doux frissonnement métallique. On dirait

aussi, parfois, un bruit de soie. Des planches courent sous le plafond, chargées de choses. Table dans l'angle, entourée de bancs, selon l'antique usage, icône. Non, Bezroukikh est incroyant. Ce que l'on prend au premier coup d'œil pour une icône, c'est, suspendue à peu près au même endroit, découpée et collée sur fond de papier rouge, la tête à lunettes et barbiche de l'Ancien de la République, ce vieux finaud de Kalinine, premier président du Comité Exécutif Central de l'Union fédérative, membre du Bureau Politique, pas un saint du tout, mais un gouvernant authentique, un de ceux qui fixent l'impôt. – Peu de lumière, mais beaucoup plus que dans la caverne des ancêtres. Le rouet chante, un enfant rachitique, aux petites jambes arquées, nues, joue sur le plancher terreux avec des galets éternels.

– La mère doit être tuberculeuse, dit le docteur Tchoude.

Il rentre du Soviet en se frottant les mains. « Je vais détruire une légende. On dit tout ce village syphilitique. Ce n'est pas vrai, à peine 4 pour cent et des secondaires ; ça a dû être vrai ! pourtant, les légendes sont presque toujours de vieilles vérités. Admirez la vie : elle a vaincu le mal toute seule. Quelques générations sont mortes, voilà tout. » Kirk revient de la Coopérative, le front tiré du trait horizontal qui marque chez lui la mauvaise humeur. Des prix insensés, des marchandises ineptes. De la poudre de riz Tégé, tas de crétins, un stock de conserves avariées que personne n'achète ; il faudrait être complètement idiot pour les prendre : elles sont portées sur l'inventaire, voyez-vous, depuis quatre ans, et l'on en augmente régulièrement le prix conformément aux circulaires ! Le pétrole, rationné. Manque de savon, pas même moyen de délivrer les rations : 2 livres par famille pour la saison de pêche ; manque de thé (125 grammes de même pour la saison), les plus malins seuls en ont reçu ; manque de sucre, la seule chose qu'il y ait en abondance relative partout ailleurs ! Figurez-vous

qu'ils ont laissé pourrir les misérables rations de viande que les pêcheurs ne pouvaient prendre faute d'argent (et parce que, du reste, d'autres imbéciles ne leur réglaient pas les salaires...) – Pourquoi ne la donniez-vous pas à crédit ? que je demande. – C'est défendu, il y a une circulaire du Centre, et tous les pêcheurs sont déjà endettés, ils n'en sortiront plus. – Pourquoi ne la saliez-vous pas ? – On n'a ni sel, ni tonneaux ; il en manque pour le poisson. – Alors, la viande devait pourrir, espèce d'idiot, saboteur, bureaucrate de malheur ? – Le pauvre type fait un geste évasif des mains et répond avec découragement : « Oui, elle devait pourrir, voyez les circulaires... » Il a toutes les circulaires sur son pupitre, dans le plus beau désordre. – Y a-t-il des clous ? Non. Des filets ? Non. Des cordes ? Non. Des tissus ? Non. Comme partout : non et non. Mon prédécesseur, dit le pauvre type, est en prison parce qu'il faisait crédit : ça s'est terminé par un déficit de 3 000 roubles. – Personne ne fabrique plus de filets : avec quoi les fabriquer ? Et que fera-t-on l'an prochain sans filets, nom de Dieu ?

Kirk enlève à bout de bras l'enfant à demi-nu qui ne sait s'il doit rire ou pleurer et qui crie : Diadia ! Diadia ! (Oncle ! Oncle !) Des rennes passent lentement devant la fenêtre en remuant leurs bois bizarrement décoratifs.

Tchoude, tout guilleret, répond :

– On s'en passera, cher camarade. Comme on se passe de médicaments. On se passe de tout, mon ami.

Bezroukikh hoche la tête, désapprobateur.

– On meurt sans médecin et sans pope, et même à meilleur compte ; on ne pêche pas sans filets.

C'est l'heure du souper, les jeunes filles se hâtent. Elles ont laissé leurs rouets et s'habillent en haut ; on les entend courir d'un bout de la chambre à l'autre. La grand-mère est rentrée, assise près du poêle, un mouchoir brun noué sous le menton, elle tricote des bas. Aux nouveaux venus, elle a seulement demandé si l'on

trouve de la laine dans la capitale et à quel prix. La réponse lui a fait pousser un long soupir, mais elle ne se signe plus depuis qu'un portrait de gouverneur a remplacé l'image de saint Cyrille. (Les chefs mêmes de la révolution sont pour elle des gouverneurs.) Marfa, de trente ans plus jeune, lui ressemble déjà par la courbe des épaules inclinées sur le four, le mouchoir noué autour du visage, l'usure terrible des mains. Il y a déjà quinze ans que Marfa n'a plus dansé aux veillées ; à peine était-elle mariée que la guerre est venue, Bezroukikh est parti, pour ne revenir qu'au bout de quatre ans : « J'ai cru que c'était un autre qui voulait me mentir, quand il m'a dit : C'est moi... – Toi, mon homme, toi ? Il revenait vieux, cassé, toussant, il m'a dit tout de suite : Je suis empoisonné. Les gaz, tu comprends ? Et j'ai eu peur de sa bouche, mais quand il a repris ses outils, j'ai reconnu son geste et j'ai pleuré : C'est bien toi. – Je reconnais mes harpons, disait-il, en souriant déjà à la mer. Puis, on a tué l'officier de police sur la route. Des soldats revenaient disant : C'est la Révolution, petite mère, on va vivre un coup, ils ont assez bu de notre sang ! Et Bezroukikh est reparti pour deux ans, car il ne voulait pas servir chez les Anglais. Il a vécu un an dans la forêt comme un loup. Les hommes étaient devenus des loups. Et quand il est revenu, il a crié : Enlève l'icone, petite mère, il n'y a que l'homme sur la terre et les étoiles au ciel... »

La jeunesse est passée. Marfa sert le poisson aigre, jaune et rance, avec un commencement de pourriture, le pain mouillé, encore dur, le fromage blanc. Le samovar fumant ronronne au milieu de la table. Bezroukikh mâche lentement et de temps à autre passe la main dans sa barbe.

– Comment va la vie ? lui demande Kirk.

– La vie ? dit Bezroukikh, évasivement, – regardez-la, vous la verrez.

– Comment va la pêche ? reprend Tchoude.

– La pêche ? Assez mal. Nous nous sommes collectivisés l'an dernier, on tire maintenant au sort son secteur ou c'est l'artel^[5] qui vous envoie. J'ai un mauvais coin, pour la navaga. On gagne vingt à cent roubles la saison, moi j'en ai perdu quinze. J'ai fait mars-mai sur un brise-glace ; juin-septembre sur la côte mourmane, la saison de la morue ; 100 roubles de déficit au retour. Et reparti pêcher la navaga au nord. Cette fois, bonne pêche. La coopérative nous prend le poisson à 5 roubles 20 le poud. L'artel retient 25 pour cent ; mes vivres décomptés, et mon voyage, restent net 20 roubles. Au bout de l'année 130 roubles de gains, au total. À payer : l'impôt, l'impôt volontaire qu'on a voté pour l'entretien de la route et de l'école, l'assurance sociale, la part de coopérateur, 100 roubles et plus ; les tissus reçus à crédit, 20 ; la ration de la famille pour l'année, 260. Total : perte 250. Heureusement que j'ai mon aîné à Vologda, dans une briqueterie ; il nous envoie des caisses de pain séché, parfois du presque blanc ; ils ont de la veine là-bas. Les deux filles travaillent à la journée. Nous avons eu un pensionnaire qui nous a bien payé : l'argent ne coûte rien aux gens de la ville. C'était un homme du parti, venu pour organiser la livraison du lait par contrat : il faudra que nous fournissions à la coopé 160 litres de lait par vache dans l'année, nous n'en aurons plus assez. J'ai conduit deux fois des voyageurs à Mézène avec un cheval, ça m'a rapporté cinquante roubles, plus que trois bons mois de pêche. Je peux vivre, mais il y en a qui sont tout à fait au bout de la corde. L'homme part en mer, sans pouvoir payer les rations de sa famille. Qu'est-ce qu'elle va devenir ? – « Il y a une caisse de secours mutuels ! » lui répond Galkine. Allez voir, à la caisse de secours mutuels, tout le monde lui doit, personne ne peut payer, la Commission est si endettée elle-même qu'elle n'ose rien dire. Ça finira par un procès exemplaire au club, mais où est l'argent ?

Kirk savait tout cela avant qu'on le lui dît. Problèmes aussi uniformes que les plaines, partout les mêmes. Il

mangeait en silence le poisson avarié et le pain noir grumeux.

– J’ai pitié de la mer, dit Bezroukikh. Les jeunes l’abandonnent. Ils ne savent plus l’aimer. Nous étions autres, nous. Les jeunes disent : « La mer ne nourrit pas et il y a des cinémas dans les villes. » La mer ne demande qu’à nourrir les hommes. Il faut la voir au printemps, quand le soleil ne se couche plus, il faut la voir en colère quand le vent souffle de l’ouest : le poisson lui-même en a peur, je vous dis, et c’est alors qu’on fait les bonnes pêches.

« Platochkine s’en va. Il s’est retiré de l’artel, pauvre comme les errants des routes. Il y était entré avec sa barque et ses outils estimés 800 roubles. On lui remboursera, d’après les statuts, la moitié à la fin de l’année, quand on fera les comptes. Il en doit déjà autant de tous côtés. Et s’il ne devait rien à personne, comme un vrai seigneur, qu’est-ce qu’il pourrait acheter avec son argent ? Qui lui vendra une barque ? C’est défendu. Et il n’y en a pas. Et tout le monde est organisé dans l’artel. Il pourrait boire, oui, mais il boit assez sans cela, les jours de tous les saints, et pour les fêtes de la révolution et pour s’oublier ; et l’on ne trouve pas toujours d’eau-de-vie. Il m’a dit : « Bezroukikh, adieu. Vous ne me reverrez plus. On paie mieux dans les chantiers, on y est libre comme le vent ; souffle et crache où tu veux. »

– Ça fait un homme de moins pour la côte.

*

Kirk et Tchoude dormirent cette nuit dans la Belle Chambre, ornée de vieux bois sculptés. Un placard en tons rouges y montrait, s’élevant au-dessus du Kremlin, d’énormes armatures métalliques, des gratte-ciel, des cheminées, une machinerie énigmatique et formidable. Une main géante laissait tomber, au-dessus, dans un ciel empourpré, ce chiffre des victoires industrielles de l’époque : 518. Des lettres noires cloutant le ciel, la terre ;

les bâtisses et les machines proclamaient : La Troisième Année décisive du Grand Plan. Kirk regarda plus longuement, sur le rebord de la fenêtre – au-delà le néant – un renne admirablement sculpté, plutôt ciselé dans l'os, fin travail d'artistes jaunes qui s'ignorent eux-mêmes. Patients comme les siècles, accroupis dans la fumée, sous des tentes coniques de feutre et de peau recouvertes de neige : taupinières blanches pour l'homme-taupe, que l'on découvrirait à mille kilomètres d'ici dans le néant polaire. – La ligne vivante de la bête était la même qu'il y a deux mille cinq cents ans sur les ornements d'or trouvés dans les tumulus sibériens ; – et cette ligne ressemblait à celle des artistes préhistoriques – six mille ans, dix mille ans ? – qui, vivant peut-être dans les mêmes yourtes, gravaient peut-être avec des mains identiques des profils de renne sur des os de mammoth. Autour d'eux, dans la même pénombre, la même puanteur de poisson. La race d'aujourd'hui est peut-être sur le seuil d'un nouveau destin. Les ondes sonores lui apportent parfois la promesse et l'exhortation des chefs du parti, les cours d'esperanto, les concerts du Grand-Théâtre, la bonne nouvelle de la crise mondiale.

Tchoude, heureux de se mettre nu dans la chaleur d'un abri civilisé, faisait craquer ses os. Il souffla le lumignon, et le néant, s'infiltrant soudainement par les fentes des volets, envahit la chambre.

– Kirk... Avez-vous peur de la mort ?

Kirk, encore debout au pied du lit, se redressa du talon aux épaules :

– Quoi ?... Non, j'ai encore trop de choses à faire. Et je voudrais bien voir comment va tourner toute cette histoire.

« Vous aimez, il me semble, les questions oiseuses... »

La voix indolente de Tchoude arriva de très loin :

– Moi ? Je m'en fous. On vit par habitude...

Le silence naquit du néant. Mais les vaches remuèrent
dans l'étable, faible bruit chaud.

III

Le cercle polaire coupe en deux ce pays qui n'a peut-être pas de fin et dont la septième étoile de la Petite Ourse marque au ciel le centre idéal. La Côte d'Hiver est boisée, marécageuse, semée de petits lacs mornes, pareils au milieu des bois à des diamants bleuâtres enchâssés dans du vieux bronze, vus de très haut, d'où personne ne les voit. D'en bas, cette eau morne a de tristes reflets d'acier. La toundra projette autour des étendues rocailleuses ses buissons sans sève, ses fleurettes claires, ses herbes qui concentrent avec un doux acharnement de la couleur et de la lumière. Le vol des grèbes traverse le ciel pâle. Au sud, se ferment des forêts qui sont là depuis la fin de la période glaciaire : des armées de bûcherons du Trust étatisé des Forêts du Nord en rongent plus bas les bords, vers Mézène et Onéga ; au printemps, les cadavres de vieux arbres abattus descendent toutes les rivières bleuissantes vers la mer : du bois pour l'Angleterre, des fortunes pour les hommes d'affaires d'Occident, de l'or pour nous, de l'or pour les machines, des machines pour l'avenir. Souvent cet or flottant, franchissant les barrages mal surveillés aux estuaires des fleuves, continue vers la mer, puis en pleine mer, par l'océan, des voyages perdus, au gré des courants marins. Les équipages des brise-glace qui rentrent, contemplent ce naufrage de la peine des hommes.

La Côte d'Hiver s'avance en pointe, entre dans le goulet de la mer Blanche – face à la côte arrondie de Terski, presque île de Kola, Laponie ; – se replie sur Koida, puis Dolgochtchélié, Longue-Crevasse, dix heures de traîneau par la plaine, descend vers l'estuaire de Mézène, s'allonge dans la profondeur des terres, à travers les forêts : colonies de transportés ; huttes et cagnas au bord des clairières, petites croix blanches, en

foule, toutes fraîches, et il s'en ajoute (dysenterie, typhoïde, typhus ; le bois flottant, le bois qui est de l'or, des fortunes pour les businessmen d'Occident, de l'or pour les machines, des machines pour l'avenir, le bois souvent perdu, souvent emporte son poids de chair). Franchi le Mézène, cessent les forêts, car la terre est trop pauvre : roches. Côte nue, toundra, désert de neige sept mois, désert à peine verdoyant l'été, beau désert inondé de lumière ; vingt heures de traîneau et Mgla – Ténèbres – ténèbres humaines dans la plaine du Nord, vingt maisons posées au bord de la mer, entre deux déserts ; plus haut, Ness, sur le chemin qui mène à la Petchora, par la terre de Kanine, peuplée d'oiseaux livrée à la mer, au ciel et aux chasseurs samoyèdes qui s'appellent eux-mêmes Nentsi. Si l'on suivait pendant quinze jours le chemin qui serpente à travers la plaine, on arriverait, rongé par la tristesse de vivre, au milieu de paysages sans limites, à Poustozersk – Désert des Lacs – sur la Petchora large comme un bras de mer.

Poustozersk, battu de tels vents que les ossements du cimetière y sont parfois emportés avec les sables. Pêcherie, coin rouge, portrait de Staline, éducation sociale assurée par un déporté à pince-nez qui vous dirait peut-être :

– C'est moi le plus vieil habitant de cette contrée. Vous me croyez quarante ans ? J'en ai peut-être trois cents. Sous Alexis Mikhaïlovitch, deuxième des Romanov, on exilait ici les Vieux Croyants qui s'obstinaient à faire le signe de la croix des deux doigts, selon l'ancien usage, et non des trois comme l'innovait l'Église prétendant avoir retrouvé une plus ancienne loi : On ne les condamnait pas d'ailleurs, pour l'erreur qui n'était que la foi d'hier, mais pour la désobéissance. Le protopope Avakoume vécut quatorze ans dans la cave d'une maison sans doute assez semblable à celle-ci, avant d'être brûlé en 1682. Le grand boïar Artamon Serguéévitch Matvéev, favori d'Alexis Mikhaïlovitch exilait ses ennemis à

Poustozersk ; il y arriva lui-même en 1675. Sous Anna Johannovna, il y a deux cents ans, la Chancellerie Secrète déportait ici des suspects ; cette chancellerie devait être une institution exemplaire, bien avancée pour son temps, car elle travaillait admirablement ; les déportés recevaient de nouveaux noms, leurs dossiers mêmes étaient détruits, ils disparaissaient... Sous Nicolas II, les hommes qui m'ont envoyé ici ont peut-être fait eux-mêmes ce chemin. Il est bien possible enfin que j'aie signé, moi aussi, des ordres d'exil pour ce pays, car l'individu ne peut pas grand-chose en présence des forces de l'histoire (mais ce que je peux, je le fais...). Ce désert des lacs blancs, avec ses vents acharnés, ses neiges, son grand fleuve triste, son passé plus tenace que ses vents, illimité comme la toundra, clair et désespérant comme les neiges, c'est la plus vieille Russie qui perce et continue à travers tout et fait plier jusqu'à la Révolution...

« ... Parce que la Révolution est incomplète. »

C'est un homme, nourri en science, au langage volontiers lyrique. Si vous lui demandiez !

– Et vous ?...

Il répondrait, avec le regard sévère qu'il a en redevenant théoricien :

– Il faudrait, voyez-vous, définir la dictature du prolétariat.

Mais n'engagez pas avec lui une discussion compromettante (pour vous seul). Laissez-le prendre son fusil et s'en aller, en méditant sur le déclin de l'Empire Britannique, chasser au bord de la Pétchora les canards sauvages. – Tchoude fait une fois l'an cent cinquante lieues pour l'aller voir : « Ça fait tellement de bien, dit-il, de s'asseoir en face d'un homme qui pense encore... Je ne sais pas s'il a tort ou raison, je m'en moque, je crois plutôt qu'il a tort comme tous ceux qui luttent ; car ce sont ceux qui survivent qui ont raison et survivent ceux

qui s'adaptent ; mais je vais le voir comme on tend les
mains à un feu pour se réchauffer. »

IV

Le printemps vient. Les oiseaux en pressentent l'approche. Le ciel a des tons d'éveil. Les Samoyèdes se hâtent, le long des pistes pour échanger dans les factoreries coopératives, les souples fourrures des renards blancs, gris, argentés, les peaux d'hermine, les petites peaux rousses, chaudes à la main, des écureuils contre les allumettes, de la poudre, des balles, du fil, de la laine, de l'alcool, de l'alcool. La bête ardente au museau pointu, aux yeux sagaces, qui filait sur la neige tout aussi blanche qu'elle, a saigné tout son sang ; sa fourrure quand on la jette sur le lot merveilleux offert au Syndicat des Pelleteries, retrouve encore des courbes vivantes ; la tête triangulaire se tend vers la queue opulente comme si la bête se roulait pour dormir. Quelle inconnue ravie mettra un jour sa joue sur ce velouté de neige tiédie ? Les univers sont clos ; Yéni le Sage n'a pas idée de ces femmes. Yéni boira. Ça vaut bien deux grandes bouteilles cette chasse-là, patiente et risquée, terminée par un clair de lune surnaturel. Yéni, la face impassible, rit dans son âme : car il porte sur sa ceinture la canine et la griffe de l'ours ; grâce à quoi ses chasses sont heureuses. La vente est finie. Le camarade Galkine, haut botté, se dresse au-dessus des fourrures, crie, rit, jure, gesticule : « Pas une peau sans défaut, toutes de seconde qualité ! » – « Pas vrai ! » fait Yéni le Sage, offensé de sentir qu'on le vole, admirant encore les bêtes mortes, méprisant l'homme russe qui ment toujours.

À quelques siècles et une civilisation près Galkine et Yéni se ressemblent : même face large aux narines de flaireurs, même profil écrasé au milieu du nez, mêmes petits yeux enfoncés sous le même front buté, mêmes mâchoires sans lourdeur, mais rudement fermées. Ils échangent des sourires rusés qui font rayonner les rides

autour de la bouche et des yeux. Galkine est blond, mais les mauvaises nourritures lui font un teint jaunâtre. Yéni le Sage tire sur le jaune, mais la barbe qu'il porte en collier est grise. Une moustache tombante, d'un blanc sale, ombrage sa bouche. Il a fini par acquérir l'expression futée des bêtes qu'il pourchasse depuis quarante-cinq ans entre le 40^e et le 90^e parallèle, la mer Blanche et l'Iénisséi. Son regard mobile est d'un renard[6], pris au piège. Que faire... L'acheteur est le plus fort.

« Tant de gens doivent vivre de tes fourrures... », pense Tchoude, et il dit :

« Yéni, tu fais une bonne affaire. Allons au club. » Les gens du village disent plus volontiers : « la maison à Karpov ». Le club occupait cette maison, l'avant-dernière au bout de la route, au recommencement de l'infini. Club du nom de... Le nom est tombé, personne ne le relèvera. Le silencieux Karpov, un rude bonhomme, habitait là avec ses deux fils, charrons tous les trois. Et tonneliers, charpentiers et tout. Trois familles en une seule, cinq adultes, sept enfants. L'histoire est compliquée ; leur avoir divisé : quatre chevaux, six vaches, ils eussent à peine été des « cultivateurs moyens ». Le Comité Exécutif du canton où ils avaient un ennemi, l'ancien prétendant évincé de l'une des brus à Karpov, les porta tous ensemble sur la liste des « cossus ». D'après la circulaire de janvier, c'est certain, ils avaient une vache de trop et, tenant compte de l'impôt, ils étaient bien des « cossus ». D'après l'instruction explicative de mai, non, vraiment, tout au plus pouvait-on les classer parmi les « moyens aisés » ; il leur manquait même un cheval pour cela. Vint la directive de mars, retardée : l'Exécutif du canton fit savoir qu'il fallait « liquider » au moins 2 pour cent de cossus dans le village. On se réunit, on chercha bien ; ce fut un beau tapage. Les Karpov pouvaient passer pour trois familles n'en faisant qu'une, il n'y avait pas à chercher plus loin, l'instructeur envoyé par

l'Exécutif le laissait nettement entendre. Toutes les femmes du village pleurèrent, tous les hommes burent, jurèrent (et se battirent après), quand on expropria Karpov « par ordre du centre, rien à faire ». La milice était venue du rayon. On dut coucher le vieux en joue pour qu'il laissât tomber sa hache ; on l'arracha de force à ses coffres. Les femmes hurlaient à fendre l'âme, les deux fils s'étaient couchés ivres-morts pour ne plus rien comprendre : on les emporta sur la paille d'une charrette, liés par précaution, et leurs moutards grelottants assis dessus... Bezroukikh criait dans la rue : « Nous n'avons pas fait la révolution pour ça ! J'irai voir Kalinine, il faudra bien qu'il me réponde... » On réussit à cacher dans la charrette de l'exproprié, sous les hommes ivres et les hardes, leur grand samovar en argent... C'est fini, n'en parlons plus. Vingt jours plus tard arrivait la mémorable circulaire du Comité du rayon qui prescrivait de cesser immédiatement les expropriations abusives. Le secrétaire de l'Exécutif du canton eut une belle peur. Il fut question de l'arrêter. Les gens pensèrent à faire rentrer Karpov : il venait de mourir aux coupes de bois. Ses fils ont écrit, d'une scierie de Vologda, qu'ils y restent, gagnant deux fois plus qu'auparavant. Le village n'a plus de charrons, voilà l'ennui. Galkine a mis sur la porte de l'une des chambres de la maison à Karpov un bel écriteau dessiné à l'encre rouge :

Première entreprise collective d'élevage de rennes

La Yourte rouge.

C'est là que, pour les payer, il fait entrer les chasseurs samoyèdes. Il leur explique longuement qu'il faut « se collectiviser », il leur tend un papier à signer, il leur offre « du brûlant », serre les mains avec effusion, inquiet seulement de savoir s'ils ont bien compris, s'ils vont bien revenir comme ils en prennent l'engagement, pour « s'organiser ». Les Samoyèdes sont polis, silencieux, rusés ; ils feignent souvent de ne pas comprendre. Le soir, éreinté, Galkine ouvre son cahier et calcule des

pourcentages : total des adhésions, nombre de rennes, nombre de familles... Il s'agit de dépasser les prévisions du Plan. Première variante de la Commission : collectivisation des nomades de l'Extrême-Nord en 1933, 17 pour cent. Seconde variante, 35 pour cent. Tous les chiffres sont donnés à l'avance, il n'y a plus qu'à les réaliser. Il y aura en 1933, dans cette contrée, 1 757 exploitations collectives d'élevage de rennes ; le cheptel passera en trois ans de 655 000 têtes à 781 000. Les exploitations nationalisées fourniront 62,5 pour cent de la viande, du cuir et des fourrures nécessaires à l'État, les exploitations collectivisées, 7,4 pour cent ; les exploitations individuelles qui en donnent encore 99 pour cent n'en livreront plus que 30 pour cent. Telle sera la marche victorieuse du socialisme dans la toundra arctique. Les siècles, le climat polaire, la pauvreté du sol, les espaces illimités, la sorcellerie des Shamans seront vaincus par ordre du Comité central. Galkine sera du Comité régional. La route de sa vie est droite, réserves faites sur la cassure qu'y peut faire la balle d'un éleveur samoyède dûment « collectivisé ».

La belle chambre de la maison à Karpov sert de club. Le mobilier y est resté. Il y avait le portrait verdâtre d'un camarade inconnu récemment nommé chef du gouvernement ; mais les journaux l'ayant dénoncé comme un fauteur de contre-révolution, Galkine a retourné le portrait contre le mur et collé dans ce cadre une bande de papier rose qui dit :

*L'Europe aiguisé ses couteaux,
Sans-Dieu, veillons sur nos frontières !*

Deux morceaux de calicot rouge rapprochent en face, deux fragments d'inscriptions de circonstance :

*Liquider l'analphabétisme.
Honneur au Guépéou.*

L'extraordinaire douceur de l'air annonce l'approche du dégel : un ciel bleu qui semble n'être que lumière,

repose de toutes parts sur les horizons blancs. Les yeux des hommes ne sont pas faits pour tant de clarté, ils souffrent. Les jeunes filles, dans les chambres, achèvent de se coiffer pour la veillée. Elles ont mis les sarafanes rouges à fleurs blanches ou bleues, bleus à fleurs rouges, roses et vertes, orange et framboise, elles sont tout entières habillées de couleurs, pour la joie des yeux ; les sarafanes légèrement serrés au-dessus des seins accusent des bustes sculpturaux ; on verra quand elles danseront tout à l'heure, se mouvoir, souples, de grandes fleurs humaines. Elles nouent les serre-tête éclatants, elles rient du plaisir de ce soir ; elles se rient l'une à l'autre et les voici qui s'en vont, par un crépuscule infiniment clair, vers la maison à Karpov. Un accordéon, tout à coup, commence son chant sautillant. Quatre voix aussi fraîches que les gorges des jeunes filles et les couleurs joyeuses qu'elles emportent s'élèvent en une seule voix qui rit :

*Anneau, mon anneau d'or
T'as roulé sur la table,
Ami, mon ami d'or,
Je t'aimais, je ne t'aime plus.*

Les quatre filles ont le grand rire perçant et doux de toutes les filles blanches du monde. L'accordéon fait penser à la joie chancelante d'un homme ivre. Une voix mâle qui tremble aussi de rire contenu, lance, moqueuse :

*Tes habits sont vieux,
Faut pas êtr' si triste
J'vais m'faire communiste,
On vivra bien mieux.*

La vieille petite église regarde de ses yeux éteints passer cette jeunesse chantante. – Un architecte inconnu a fait cette œuvre simple, ignorée en somme de ceux-là mêmes qui la voient. Mais la beauté du lys des champs a-t-elle besoin d'être contemplée ? L'église, à peine plus grande qu'une maison de pêcheur, est en planches

rabotées. Une tour hexagonale surmontée d'un clocher pointu et, tout en haut, d'un bulbe vert, domine le cimetière. Le constructeur s'est essayé à dresser, en bois, un gros grand bulbe qui ressemble maintenant à la carène trop pointue, retournée, d'une barque de pêche. Les lignes du vieux bois plient, vivantes, courbées comme tout ce qui est vivant dans ce pays, par une sorte de tristesse épuisée. Toutes les couleurs se sont effacées. (On avait fermé cette église à l'unanimité des sept votants sur quarante-six présents, pour en finir avec « l'opium du peuple ». Le diacre Nikone, ce vieux soûlaud plein de malice, s'était sauvé ; il a ses trucs et des amis qui le cachent dans les mauvais moments. Les gens se demandaient avec désolation : « Qu'est-ce que l'opium ? » Galkine envoyait au Canton un rapport du « noyau des sans-dieu », annonçant la « liquidation définitive de la superstition capitaliste, le 27, entre 2 et 4 heures de l'après-midi », – quand Nikone reparut, apportant un journal dans lequel le chef du parti lui-même blâmait les « r-révolutionnaires » – pourquoi plusieurs r ? Quel rapport entre ces r et « l'opium » ? – qui, imposant des fausses majorités, fermaient les églises... Tout le village, aux aguets derrière les fenêtres indifférentes, vit très bien, le soir même, Galkine ôter le cadenas de la porte, le fourrer dans sa poche et s'en aller d'un pas faussement dégagé... Les trois vieilles petites cloches sonnèrent le lendemain.)

Les voix chantantes s'éloignent, l'église est restée au bord de la vie.

V

La grande salle de la maison à Karpov accueille dans sa pénombre rousse les quatre rieuses qu'un brusque silence enveloppe. Des hommes, autour de la lampe et du samovar, causent. Tchoude les connaît bien. La petite blonde aux taches de rousseur, deux fois violée l'an dernier, dans une scierie (« vous savez, elles commencent presque toutes comme ça ») a fait deux avortements en six mois. « Voyez les jolies mains qu'elle a, solides et fines... » La plus grande, celle au mouchoir blanc brodé de rouge, oui, qui ressemble à une Kalmoucke, avec ce doux visage un peu lunaire, c'est une Syzrane en réalité ; tuberculose des os, mon ami : alcoolisme et scorbut dans la famille. Tassia, fossette comique au-dessus du menton en petite pomme ronde, petits yeux interrogateurs d'un brun changeant, pareil à celui de certaines fourrures lustrées, soigne chez elle un cancéreux : rien, rien à faire ; la misère est déjà fermée sur elle. Tchoude fait « bonjour » de la tête à Nina, blonde, qui semble se mouvoir tout entière dans un reflet de soleil décoloré, avec un sourire timide dans les yeux indiscernables et les lèvres faites au rouge, bien closes, car elle a les dents très abîmées. « Avouez que nos regards, quand ils se posent sur elle, sont chargés de ce peu de désir et d'envie, qu'il faut pour qu'un regard soit vraiment vivant. Elles sont plus près que nous des animaux, des plantes, de la vie élémentaire, de la vie qui s'oublie elle-même, voilà leur secret. Mais regardez : quatre jeunes filles en fête, ce soir, et je vois déjà sur leurs épaules des charges à faire plier plusieurs vies. La jeunesse porte allègrement le poids du pire avenir... »

« Savez-vous ce que c'est qu'un Titien, Kirk ? (L'autre fait oui, d'un demi-clignement des paupières, mais c'est peut-être qu'il s'en moque.) Voyez, Nina : les plus beaux

Titien n'ont pas ce teint légèrement doré, comme si une lumière transparaissait à travers la chair... C'est, en partie, un effet d'éclairage. Bien gentille, honnête, mais quel prodigieux vocabulaire d'injures, ça ne peut pas se dire ! On l'a ramassée dans une rue de Moscou, au cours d'une épuration à la veille d'un congrès international ; elle amenait le client dans l'entrée d'un grand magasin, entre deux hautes portes vitrées. Le veilleur de nuit qui avait là son banc, les enfermait pour un quart d'heure moyennant trois roubles ; – elle raconte même qu'une fois, étant ivre, il les a laissés là jusqu'au matin, et elle était, pour comble, avec un agent de la milice criminelle, brute infatigable qui ne payait jamais, naturellement... »

À la table des Karpov, des hommes boivent gravement, dans les soucoupes, en suçant de tout petits morceaux de sucre, une eau bouillante faiblement teintée de thé. Bezroukikh est en face de Yéni dont le chandail brun s'orne d'un col éclatant en drap bleu réhaussé de rouge, ce qui lui fait une allure de vieux barbare. Kirk, Tchoude et plusieurs têtes sérieuses modelées dans de la terre durcie avec des barbes d'algue sèche, écoutent ; Galkine dit, tourné vers Yéni, qui le regarde intensément aussi immobile qu'une idole :

– Les Américains ont, dans l'Alaska, un million de rennes, mille fois mille, dix mille fois cent rennes ! Ils nous en ont acheté à la fin du XIX^e siècle, mille trois cents ; et voilà ce qu'ils ont su faire avec un élevage rationnel. Leur cheptel s'accroît de 33 à 45 pour cent par an. La viande seule leur rapporte deux millions de dollars, quatre millions de roubles par an !

Galkine jette un regard aux têtes de terre séchée qui sont là : leurs arbres d'algues filamenteuses et de racines blanchies, l'obscur marque des mers arctiques et des vents salés dans les rides, la méfiance têtue qu'il y a derrière les fronts, et il répète :

– Deux millions de dollars !

Cette cataracte d'or tombe quelque part, inaperçue. Prokhor Kouzmine, qui a la main cassée, fait un gros bruit de lèvres en avalant son thé. Galkine cherche un appui chez Kirk, l'envoyé du centre, qui doit être un allié. Kirk a une drôle de moue boudeuse, un grand front dénudé, un brin de moustache hérissée, de vilains yeux froids. Kirk pense : « Des dollars ! des dollars ! » avec un mépris prêt à se muer en fureur, mais que l'ironie calme. Idéal : dollars dans l'Alaska, dollars sur la mer Blanche, dollars tout autour du pôle, neige et dollars, des rennes dans la toundra ne chiant pas du crottin, mais des dollars... Quand fera-t-on sauter toutes les banques fédérales ? Lénine a dit : « Bâtir des pissotières en or... »

Galkine continue :

– Nous avons deux millions cinq cent mille rennes entre la mer Blanche et le Kamtchatka. Dans dix ans, nous en aurons quinze millions !

Élevage rationnel, zootechnie, postes de vétérinaires chez les nomades, assurances, collectivisation de l'élevage, lutte de classes, application rigoureuse des directives, réalisation à 120 pour cent du plan, socialisme.

Yéni remercie poliment pour le thé chaud « aussi bon que le sang chaud du renne ». Yéni est peut-être un ennemi. Combien a-t-il de bêtes ? Demandez-le lui, jamais il n'aura l'air de vous comprendre. Il ne sait pas compter ; il doit être riche. Galkine parle volontiers des « petits capitalistes de la toundra ». Après l'avalanche de dollars, le mot socialisme est tombé sur cette table comme une insaisissable petite pièce blanche... Un homme dont l'œil droit est couvert d'une taie, demande :

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est la justice, dit Bezroukikh.

– C'est une façon de traiter les hommes, dit Tchoude. Une façon de faire qu'ils se sentent des hommes...

Galkine le regarde avec sévérité. Que viennent faire ici les hommes et la façon de les traiter ? À quoi rime cet humanisme petit-bourgeois ? S'il fallait ménager les hommes, où irions-nous ? Pourrait-on seulement appliquer une seule directive ? Et puis, quels hommes ? Que fais-tu des classes, citoyen ? Il n'y a pas d'hommes en dehors des classes. Tchoude comprend. « Le nombre de rennes fait l'homme, hein ? » Un rire irritant se tord au fond de lui, il voudrait boire.

Galkine dit :

– Le socialisme c'est le plan, l'industrialisation, la discipline de fer du parti ; cela c'est concret, les résultats viendront tout seuls...

– C'est le plan, la discipline, l'industrialisation, dit Kirk, et c'est aussi la justice, une façon d'être et de faire des hommes... Pourquoi vouloir toujours que la discipline soit de fer ? Les hommes ne sont pas des pièces de machines qu'on peut assembler avec du fer. La discipline de la révolution doit être vivante. Laissons le fer pour les chaînes et les boîtes.

Kirk parle parce qu'il faut parler, même aux sourds : un jour vient où quelqu'un entend et c'est ainsi qu'on trouve des hommes. Il voit très bien que personne ne le comprend. Il est seul. Et c'est bizarrement exaspérant : le voici près de douter lui-même de ce qu'il dit, puisqu'il est seul. Le désert, quoi ! Le désert dans la révolution ?

Prokhor Kouzmine fume dans des petits rectangles de la Pravda polaire des gros grains de tabac asphyxiant. Prokhor dit que les prix du poisson sont trop bas. Tchoude grogne, penché vers Kirk : « Oui, les hommes devraient au moins manger à leur faim. Vieux système que les nourrir de ciel ou d'avenir... » Évidemment. Si pourtant la république n'a rien à donner à ces gens ? S'il faut, au contraire, qu'ils périssent ou qu'il en périsse tant pour cent, de fatigue, de découragement, de scorbut,

perdus en mer ? Combien de fois la révolution a-t-elle exigé le sacrifice des meilleurs ?

C'est le gaspillage humain de toutes les guerres, mais on ne sort du cercle de la guerre que par cette guerre-là. Et pourtant, il faut que cela finisse. À quoi sert de vaincre s'il faut, chaque année, recommencer et si c'est toujours aussi dur ? Il est grand temps de faire la part des nécessités et des vices du système. La haine des bourgeoisies ne pèse pas seule sur la misère de l'Union, que faites-vous du poids des fautes et des abus ? L'industrialisation n'est pas la guerre... Le reste du débat se dévide tout seul, aussi mécaniquement que la prière des Tibétains dans leurs petits moulins en bois, une invention admirable. – Comment dis-tu, pas la guerre ? et le fusil scié qui guette à la lisière du bois l'organisateur des communes agricoles, le sabotage dans les Conseils Économiques, les incendies suspects dans les capitales, l'intelligence Service, Déterding[7], Poincaré ? Les titres des journaux vont éclater, des millions de prolétaires, dans les grandes usines réclament, à mains levées, la suprême mesure de défense sociale contre les traîtres de la Commission du Plan investis hier de la plus haute confiance, arrêtés cette nuit ; je vous dis que la guerre est là, tapie derrière les marais de Volhynie et les bois de Karélie, qui n'attend pour s'élancer que la fonte des neiges, les premiers chants des oiseaux. Le ciel éclairci annonce la guerre. Avez-vous lu le discours du camarade Saveliev (treize colonnes, corps 8, tout un demi-journal) ? Le pape lui-même prépare la guerre. Non ? Vous n'y croyez pas ? Mais qui es-tu donc, citoyen ? Attends que je t'arrache ton masque d'ennemi de classe ou de traître, toi aussi... – Assez, assez, connu, connu, déjà lu, voté, résolu : « condamnons le défaitisme et l'incroyance de la déviation droite-centre-gauche, devant le péril intérieur et extérieur sans cesse accru en dépit de nos immenses succès... ».

Kirk sent l'inutilité de répondre à Tchoude ou à Galkine, et même de se répondre une fois de plus à lui-même. Il hausse les épaules. Les filles et les gars se préparent à danser. Trois types bien distincts : le Grand-Russien, l'arcade sourcilière dure, le nez large que l'on croirait cassé, une puissante laideur heurtée, race de laboureurs tristes. Penza, Samara, Vologda, Riazan, villes vertes et plaines, pullulement de serfs, soumis depuis des siècles avec de formidables détenteurs périodiques : exaltation de sectes, jacquerie, littérature, rénovation... ; l'autre type : le Finnois, ce joueur d'harmonica blond, presque anglo-saxon, calme, taciturne, énergique, insensible, toute la mer blanche, tous les lacs glacés dans les yeux, beaux bataillons de guerre civile martelant le pas sur les terres conquises, cadres des Commissions Extraordinaires et du parti ; le troisième type, mongoloïde, accusé chez les femmes par des visages ronds aux traits mous, de petits yeux bruns foncés ; et la patience, le silence, la ruse, l'intelligence singulière des nomades qui croient aux talismans, qui ne savent pas faire un raisonnement abstrait, mais tendent aux bêtes de la forêt des pièges imperfectibles, dépistent l'ours, déjouent le renard, comprennent le renne et l'élan, lisent à livre ouvert le livre de la terre entre la mer Blanche et les îles Aléoutes...

Yéni le Sage dit qu'il faut manger le poisson cru pour absorber son esprit de vie ; ses gros doigts cuivrés font sur la table des gestes si précis, que l'on croit voir s'y débattre le poisson argenté : lui tenir la tête écrasée, sur le côté, broyant les ouïes (l'œil ébloui blanchit, tout rond), faire attention, car les poissons mordent, peser de la pointe du couteau sur le ventre brillant et bombé, le fendre, vider les viscères froides mais palpitantes et mordre aussitôt la pulpe blanche, voilà ce qui rend des forces à l'homme... La chair du renne aussi est meilleure crue. Prokhor Kouzmine, mal nourri de pain noir et de lait caillé, empoisonné d'alcool, endetté de cent trente

roubles, envie, lui qui a la bouche sale d'une vieille bête de somme, les dents carnassières du Samoyède.

C'est demain que l'on part pour le Cap. Les prix sont trop bas, on n'en sortira pas. Prokhor Kouzmine oublie Yéni. Les filles se mettent à danser, ce n'est, dans la pénombre, que tournoiement des robes, les mains battent en cadence, des cris virils claquent : « Héï-ï ! » Tourne, tourne, Maroussia, ah ! ce qu'elle danse glorieusement, et toi, Nina-rayon-de-soleil, lance-toi, c'est ton tour, mais chantez donc, vous autres.

*... Nous nous sommes tant embrassés
que les fleurs se sont ouvertes.*

– Héï-Héï !

*Si mon père se marie
Que deviendra ma mère ?*

Galkine, de contentement, sourit aux danseuses. On remplira la tâche c'est sûr, le plan sera exécuté à 100 %.

– Quelqu'un pense à lui fendre le crâne, d'un coup de manche de cognée, comme on l'a fait l'an dernier à l'instructeur du rayon. C'est dans une grande maison de pêcheur, au bord de la mer Blanche, par une nuit immobile et pure, éclaboussée d'étoiles en tous sens, la pensée des hommes à la veille des grandes chasses du printemps, l'an XIV de la révolution prolétarienne.

VI

Vingt heures de traîneau jusqu'au cap, d'où l'on embarque. Le long convoi serpente à travers les replis de la toundra. Le brouillard l'a couvert, on ne se voyait plus, mais l'odeur des bêtes et des hommes flottait. Un vent d'est a chassé le brouillard, la plaine est tout à coup apparue criblée par le soleil, de flèches éblouissantes. Une fumée toute droite monte enfin vers le ciel, au-dessus d'un point noir à l'horizon, vie saluée par tous les yeux. Le cap avance en pleine mer, ainsi qu'une proue. Les lointains étincellent. Des éclairs immobiles s'étendent au large. La plaine est déserte, caillouteuse, parcourue par les vents les plus âpres, glacée à l'infini. Cette splendeur blanche serait le néant même, s'il n'y avait, abritée des pires souffles du nord par un tertre de neige, une baraque de planches croulantes maintenues par des pierres. L'intérieur est d'un antre enfumé. Le feu rougeoit et gémit dans un foyer de pierres noircies. Le feu qui semble souffrir, parcimonieusement nourri, lèche et mord du granit. Deux êtres vivent de cette flamme basse. S'il y a jamais sur la terre rendue au froid un dernier feu, il sera pareil à celui-là, et le dernier couple sera pareil à ce couple. Ces deux êtres se connaissent si bien que, ne se parlant plus, ils ont oublié le langage. Ils connaissent chaque caillou de la lande, chaque nuance de l'horizon, le froid de tous les vents, la direction du vol des oiseaux, le mouvement des étoiles, l'immobilité du temps. Cet univers se reflète calmement dans leur gouttelette de vie trouble. S'ils pensent encore, c'est à l'eau-de-vie. Ils sont trapus, couverts de peaux sales qui sentent la bête et la fumée, à peu près pareils l'homme et la femme, Enna, Aléna, Léna, Hélène au front lisse, Niloy barbu jusqu'aux yeux, dont le nom vient de *gniloy*, pourri.

On sait encore dans certaines maisons du bord de la mer, à cent lieues d'ici, que Niloy, chrétien du Pomorié, homme de la côte, soldat de la guerre impérialiste, prit son mal en Arménie, à une Turque, à une Kurde, à une Arménienne, à une Grecque, à une Juive de Kars, d'Erivan ou de Trébizonde, trois fois violée, cent fois violée, ça se raconte et ça n'est peut-être pas vrai, – à une mince femme brune aux yeux de panthère que l'on pendit sous des orangers ? sous des cèdres ? sous des palmes ? parce qu'elle infectait trop d'hommes, parce que trop d'hommes en étaient fous, ça se raconte et ça n'est déjà plus qu'un conte. Mais au vrai, personne au monde ne voit plus longtemps que ces êtres le soleil qui ne se couche jamais. Le soleil de minuit, cette morne boule rouge tombée dans les brouillards gris de l'horizon, a laissé pour toujours dans leurs yeux bordés de chair à vif, un reflet de détresse.

Du seuil de leur abri, l'homme et la femme contemplèrent l'approche du convoi, mince trait sombre que la plaine absorba, mais qui reparut avec des formes précises de rennes et de chevaux. O-ho-ho-ho chantonna l'homme réchauffé à l'intérieur par l'attente de l'alcool. Enna alla mettre sa robe de fourrure ornée à la poitrine de triangles d'étoffe rouge, et au col, aux poignets, aux manches, de broderies géométriques, rouges, bleues, blanches, dans le goût des Lopari qui vivent de l'autre côté de la mer.

Les traîneaux repartirent, les équipes de chasseurs restèrent avec les canots. Des feux s'allumèrent, première joie des hommes, pas assez de feux toutefois pour trois cents hommes, mais que brûler ? Les feux constellèrent ce désert soudainement peuplé d'ombres. Enna et Niloy, réconfortés par l'eau-de-vie qui prolonge dans les entrailles une sensation de soleil, rappelle le monde, abolit le monde, exalte et endort, errèrent de feu en feu, lourdauds, avides, de plus en plus ivres, avant de venir tomber ivres-morts auprès de leur foyer. Galkine

accroupi là, maniant avec ses gros gants de laine un crayon à l'aniline, refaisait le compte des frais de départ, dépense de charroi, un vol d'outils. Ça n'allait pas, prévisions dépassées de 18 %. Il manquait soixante hommes sur ses listes : crise de main-d'œuvre, péril pour le plan.

La fin du jour abattit sur les feux un silence plombé. Le ciel flamba comme si l'univers s'allumait, plus vaste incendie que la révolution même. Des tramées violacées y devaient persister longtemps ensuite, s'imposant inexorablement sur les laves éteintes.

Galkine découvrit alors que la masure assombrie contenait une foules d'êtres singuliers, immobiles, mais qui suspendaient dans l'ombre des mouvements intenses. Des souches tronçonnées projetaient de souples silhouettes d'animaux dont les yeux avaient été attentivement dessinés avec une pointe de fer rougie au feu. Niloy faisait à toutes ses bêtes de longs yeux humains. D'une racine difforme se dégageait la forme svelte d'un élan maigre aux bois arborescents. L'élan posait ses deux pattes de devant sur un caillou, il semblait arrêté au bord d'un précipice ; sa croupe se confondait avec ses pattes d'arrière, ce qui le faisait émerger monstrueusement du sol. Niloy découpait aussi dans l'écorce de bouleau de grêles formes de rennes : les quatre pattes, la tête dressée, les bois chimériques et fiers. Seul avec lui-même et la femelle accroupie auprès du feu, ronronnant, les yeux mi-clos, Niloy disposait parfois dans la lueur rougeâtre du foyer ces bêtes nées de la fantaisie ; il leur parlait une langue inconnue ; il leur souriait ; il riait et, fatigué par quelque grand effort intérieur, il finissait par s'endormir, accroupi contre le mur noir. Ses paupières s'abaissaient sur la forme d'un élan jailli de terre, les bois prodigieux, cabré au sommet d'une falaise... Galkine laissa tomber son crayon. Galkine voyait dormir Niloy, la bouche ouverte, noire, le souffle rauque. Galkine voyait l'élan, sur une crête, immobile

mais prêt à bondir, et des rennes galopaient, fiers, la tête dressée. Galkine ferma les yeux. L'élan rouge s'élança...

VII

On nettoya les canots pleins de neige, avant de les retourner pour s'en faire des abris. On les couche dos au vent, on met du côté ouvert les caisses, les paniers, les ballots cimentés à l'extérieur avec de la neige tassée. Cela fait un abri bas, une tanière humaine où l'on entre sur les genoux. Les rames y sont étendues, couvertes de vêtements et la couche est faite. Huit hommes s'allongent là, pour la nuit, sur deux rangs, tout vêtus, bottés, coiffés, gantés, pieds contre pieds, les uns en poupe, les autres en arrière. Et l'on bouche l'entrée. Ne point bouger pour ne rien perdre de la précieuse chaleur du corps. Si le vent tourne, on se réveille couvert d'une poudre de neige, raide et glacé. Les vents s'acharnent sur ces coquilles de bois incrustées dans la neige. Un sommeil total apaise tout de suite la plupart des hommes ; quelques-uns, pourtant, causent, tête contre tête, avant de s'endormir, du poisson, de la peine de vivre, des maladies, de la collectivisation ; Prokhor Kouzmine affirme que le poisson, malin, s'en va vers les Amériques et le Japon, les Indes, quoi, qu'on faisait d'autres pêches autrefois, avant ces temps-ci. Bezroukikh l'écoute et tout à coup a un rire bas :

– Eh ! frère Prokhor, c'que t'es arriéré...

Prokhor ne s'en vexe pas. Il se fait tard. Prokhor se signe, trois fois, et puis, encore trois fois, et puis encore à tout petits gestes économes.

Tchoude et Kirk sont étendus à côté.

– La vie est nue, voilà pourquoi j'aime ce pays, dit Tchoude. Nous dormons sur la neige, le plein ciel sur la tête. Pas d'étages au-dessus, au-dessous, bourrés de misères, de mesquineries, de mensonges, de réchauds Primus pour la cuisine, des cartes de vivres, de journaux

pour l'esprit et le torche-cul, bourrés d'histoires : je te dénonce, tu me dénonces, il nous dénonce, nous vous dénonçons, vous nous dénoncez, ils se dénoncent eux-mêmes... Ces hommes sortiront demain de ces trous pour aller abattre des bêtes... Quand je pense que des gens respirent tous les jours de leur vie l'air poussiéreux des bureaux, s'écrasent dans les trams, font la queue devant les épiceries, j'aime le nord. La vie nue et l'alcool, mon ami. Écoutez : il n'y a rien autour de nous, l'espace se confond avec le temps, entre nous et les étoiles, rien. C'est magnifique.

Kirk, avant de s'endormir, avait coutume de penser au monde. Chacun de nous tourne dans un cercle, comme un cheval de cirque. Il y a des cirques plus ou moins entretenus, plus ou moins vastes, et des chevaux, gros ou maigres, plus ou moins bien dressés. Je suis un cheval rétif, tant pis pour moi et plus encore pour l'écuyer auquel il se peut que j'envoie un jour ou l'autre, une belle ruade dans la figure. Tournons, camarades. Il faut pourtant tâcher de résister à l'indiscernable imbécillité à laquelle les hommes, même assez intelligents, se résignent, la quarantaine passée, pourvu qu'on les nourrisse. S'astreindre à une hygiène de l'esprit qui n'est peut-être qu'une dépravation, et ne pas oublier le monde. Mais aussi, qu'a-t-on besoin d'un cerveau, dites ? L'homme-machine, producteur, soldat, agitateur à la parole infailible parce qu'il a un disque de gramophone dans une gorge nickelée, l'homme standard en acier, aux rouages incassables et bien graissés, ne vaudrait-il pas mieux que l'homme tout court ? Quels gouvernements ne seront pas de cet avis... Songer à tout ce qu'il y a, redécouvrir la réalité : ce n'est pas mon cirque et le tien, c'est bien autre chose, va. Quoi ? Tout. Les pays qui ont des noms magiques : Ceylan, Amazone, Singapour, Formose. Les eaux jaunes du Mississipi, Broadway, ses fourmilières aux pieds des gratte-ciel, ses lumières du soir. Un singe sautant allègrement de branche en branche entre des lianes transpercées de soleil. Des

insectes cuirassés de bleu doré poursuivant leurs travaux dans la jungle de l'herbe que tu contemples couché, grand comme un dieu. Tes frères morts dont l'image vivante s'efface et renaît en toi. Une glaneuse en sueur, debout dans les blés, se faisant de l'ombre sur les yeux ; et l'on voit son aisselle fauve qui fleure la chair chaude. Une passante qui se regarde dans une vitrine : où est-ce ? Comment est-elle ? Ferme bien les yeux. Une foule en marche, à Changhaï, à Séville. Des bouleaux grêles, tout argentés, mouchetés de noir, au bord d'une plaine de Russie, baignant dans la clarté du printemps. (Jamais, par principe, il ne pensait aux grands problèmes : pour ce que ça sert ! – rarement à l'avenir qui, fort heureusement, se moque presque toujours de ce qu'on a pensé et voulu ; il bannissait aussi l'image de la souffrance des hommes, car on la voit bien assez quand on n'est pas un muflé ; la remâcher encore ne servirait qu'à vous rendre enragé ou neurasthénique.) Tout ce que vous voudrez, cherchez, le monde est à vous aussi, inépuisable, le jeu n'a pas de fin. – Cela l'aidait, dans ses voyages, à travers les déserts et les steppes, à user des heures sans boire ; cela l'aidait dans les conférences de la Direction Centrale des Coopératives, à subir de longs rapports inutiles, pleins de chiffres truqués, d'explications fausses et de promesses menteuses qui ne trompaient personne. Il se donnait chaque jour quelques instants de rêve, il voyait maintenant des carlingues de métal léger survoler la terre. Tous les ciels, toutes les explosions de soleil et de nuit pour élément, des paysages pareils à des cartes, les villes géométriques comme les plans, une puissance sûre lancée à travers le vide vers son but, toute cette puissance et cette vision synthétique du monde ramassées entre quelques os délicatement soudés d'un crâne modelé par les millénaires... Et l'ironie tordait un peu dans le noir la grande bouche irrégulière de Kirk, car il songeait que l'homme, dans la carlingue aérienne, n'était le plus souvent qu'un être effacé, dressé, immatriculé, rempli à en déborder (lyriquement dans le

meilleur des cas) d'une pacotille d'idées, de sentiments et d'intérêts fabriquée en série comme les pièces de machines... « La vie est nue, disait Tchoude, j'aime ce pays... »

– Le vie est nue, répondit Kirk, – et la misère des hommes est nue. Mais nous sommes tous, quand même, partis pour un bien grand voyage. Partis sans retour. Je veux bien crever en route puisqu'il n'y a rien de mieux à faire. Je suis content.

VIII

Après le rude sommeil sous la barque, il semble que le sang se remette péniblement à circuler dans les membres gourds. Lourds pantins, ours maladroits, les hommes se démènent. Il fait gris. Les feux luttent mal avec un faible brouillard. Trop peu de feux, on se serre autour d'eux, debout pour manger le pain dur qui brûle plutôt que de mollir. Le thé bouillant fait rayonner du ventre, à travers la poitrine, une chaleur de soleil concentré. Les mains qui tiennent le pain gèlent. Brume perfide. La fumée irrite les yeux, il faut tirer son mouchoir pour les essuyer, et les mains qu'on vient de frotter regèlent. Le nez gèle. – Une fumée âcre emplît l'ancre chez Niloy, Enna cuit dans une vieille boîte de conserve, des graisses sans nom. Des odeurs de poisson avarié stagnent dans le froid, le grailon, la suie...

Hou-ou-ou-ou-ououou... La sirène du brise-glace mugit tout à coup. On dirait le hurlement d'une bête énorme au flanc déchiré, couchée là-bas dans le brouillard étouffant. Le cri précis des machines imite ainsi, pour porter plus loin, la voix d'une grande souffrance. On embarque, on embarque frérôts ! Le désespoir se dissipe comme la brume. Il faut mettre les canots en état, les changer, les équilibrer, les descendre de la côte abrupte par des talus glissants et cassants, où l'on enfonce, où la neige recouvre des arêtes de rocher... Huit hommes hâlent péniblement un canot à travers le champ de glace parsemé de blocs pareils à des rocs et fendillé de crevasses suspectes.

Des bandes d'eau aussi larges que des rivières sont à franchir. Il faut, quand le canot se met à flot, saisir le moment d'y sauter. La coque, heurtée par les glaçons flottants, résonne. Les hommes prennent l'aviron dont

ils se servent par moments comme d'une perche. Ce n'est, cette fois, qu'un étroit chenal, le canot ruisselant est de nouveau hâlé sur la glace, l'équipe se remet à tirer et pousser, a-han ! a-han ! L'*Auguste-Blanqui* est encore à sept cents mètres au moins, nom de...

*

La côte était dessinée à l'encre de Chine. Le brise-glace, pareil à un beau jouet mécanique, se détachait au loin, au milieu d'un vaste cirque de sombres falaises d'une grande pureté de dessin.

Tchoude, un peu ivre, le regard flou et la grimace moqueuse, rajustait obstinément un de ses gants qui s'était déchiré ; à voir les bords de la déchirure se rouvrir dès qu'il dépliait sa main, une contrariété enfantine lui tiraillait la lèvre inférieure. Il considéra Kirk d'un œil amusé.

– C'est curieux, dit-il enfin en lui serrant la main, vous n'êtes pas un imbécile... Ni une canaille... Et moi, j'avais cru d'abord...

– Il ne faut jamais « croire, d'abord », répondit Kirk. Il faut, d'abord, bien regarder l'homme... Où allez-vous maintenant ?

– Visiter les nomades du Kanine. Puis je prendrai le chemin de l'est avant le dégel. À quatre cents kilomètres d'ici, à Poustozerk-Désert-des-Lacs, je connais un homme vivant... Une sorte de toqué, naturellement...

– Adieu...

Les bottes enfonçaient dans la neige durcie qui craquait doucement. Les équipes cheminaient péniblement, poussant et halant les canots. Leurs longs souffles éreintés vibraient dans l'air cristallin. La respiration ahannante des hommes en peine était, dans le calme absolu, celle de l'univers même. Kirk se joignit à l'équipe la plus proche et donna son effort. Il se trouva derrière Prokhor Kouzmine dont le visage en sueur

touchait presque le bord du canot, tandis que tout le corps s'arc-boutait en avant. La force de Prokhor remontait du fond de sa fatigue, il poussait depuis l'éternité, il était prêt à pousser de son front de penseur vaincu. Kirk fut content de pousser avec lui.

*

Le ciel s'éclaircissait, le pâle soleil rougeoyant dans les brouillards lointains répandit une vague tiédeur vivifiante et dorée. Des phoques apparurent, couchés sur la glace. Auprès des femelles, les petits, encore duvetés, qui venaient de naître, traînaient après eux, dans des traces de sang, les filaments jaunâtres du cordon ombilical. Les bêtes étonnées regardèrent venir les hommes qui geignaient, courbés sur des câbles, en tirant leur charge fantastique. Les femelles retenues par l'instinct maternel ne plongeaient que lorsque les hommes étaient à quelques pas. Les petits, plaintifs, se traînaient sur la glace en lançant de faibles cris pointus.

La chasse sera bonne.

L'homme de vigie, à moitié gelé dans le tonneau suspendu au mât de *L'Auguste-Blanqui*, découvrira, au loin, de grands troupeaux paisibles. C'est le moment de l'année où recommence la vie de l'espèce. Les petits ne savent pas encore nager, ils se traînent, étourdis, dans la blancheur, ils têtent, le soleil des midis éblouissants rayonne sur eux. – *L'Auguste-Blanqui* s'arrête à bonne distance pour ne pas effaroucher les proies. Les tireurs descendent par l'échelle de corde et s'en vont. Ils approchent le plus possible du troupeau et ils ouvrent le feu, par secteurs, en éventail devant eux. Les détonations défoncent, déchirent, dévastent le silence qui se referme sans cesse sur elles, comme une eau sur des pierres. Les lourdes bêtes prestes s'affolent, les balles sont plus promptes qu'elles, l'œil de l'homme devance leur fuite, elles s'écroulent, touchées, le sang ruisselle sur leur poil huileux, elles ont dans la souffrance et l'agonie des

expressions humaines. Quand les tireurs ont massacré le troupeau, les écorcheurs arrivent. L'écorcheur assomme à coups de harpons les petits incapables de fuir, qui ne valent pas une balle. Il achève la bête blessée. Il l'éventre d'un coup de couteau professionnel ; ses mouvements sont calculés, car le phoque est lourd, la tâche rude, le travail se fait aux pièces, la marchandise vaut qu'on la ménage. Faut une longue expérience, l'œil et le muscle pour bien faire ce métier-là. Pas un métier de type à lorgnons ou de bonimenteur, non ! du vrai travail qu'on fait avec les reins, la nuque, les hanches, à force de poignets, le sale travail esquinçant, dangereux et mal payé naturellement, qu'on trouve au commencement de tout... On enlève la peau et la graisse. Il reste sur la blancheur d'informes paquets de viandes rouges et de viscères aux chaudes couleurs foncées ; des verts gras, des violets noirâtres, des gris tirant sur le jaune, des gris argentés, tout ça frais, couvert de sang et de sécrétions visqueuses. Le plus dur est souvent de traîner après soi, entre les glaçons anguleux, dans la neige, les lourdes dépouilles qui laissent après elles des traces rouges ; et l'on a du sang sur les gants, les bottes, jusqu'au ventre aussi, on est des hommes de sang, en sueur, mordus au visage par le gel, les membres de plus en plus lourds. On sent la fatigue quand on a fini les tas et qu'il n'y a plus qu'à attendre que le bateau vienne vous chercher. Les heures s'éternisent, c'est à se croire oublié dans l'Arctique. On pense à ceux qui sont morts ainsi dans des expéditions. On gèle. Si tu t'es blessé, ce qui arrive plus souvent qu'à ton tour, la blessure souffre doucement, tu sens le mal te ronger le doigt jusqu'à l'os, tu as beau savoir ce que c'est, tu as peur. La graisse de phoque cause des inflammations, voilà du plaisir assuré pour trois ou six mois. Et l'ankylose après. Si la neige se met à tourner, tout ce qu'il y avait disparaît, on est perdu dans l'espace, inconsistant et mobile, qui donne le vertige. Ne t'endors pas, camarade, ne t'endors pas, tu pourrais ne plus te réveiller.

*

Un soir immensément clair régna sur la banquise. Les chasseurs étaient rentrés. Le brise-glace ramassait le butin du jour. La machine, nourrie de houille luisante, fournissait sans lassitude son effort rythmique. Un énorme cœur métallique battait pesamment dans la carcasse du bateau. D'un mouvement inexorable et presque silencieux, *L'Auguste-Blanqui* fendait la glace. Sa proue arrondie se soulevait, glissait, s'imposait doucement avec la lourde et perfide habileté d'un monstre, pour peser ensuite de tout son poids sur la banquise transparente qui s'effondrait, fracassée, dans un éclatement d'émeraudes et de blancheurs retournées. Une eau presque noire apparaissait aux flancs du bateau, bouillonnait un moment, charriait furieusement des blocs de glace et s'apaisait à l'arrière, chenal tranquille, puis sillage de plus en plus mort qui commençait aussitôt creusé, à se refermer invisiblement, irrésistiblement.

Les dépouilles brunes des phoques s'amoncelaient en tas sanguinolents sur le pont.

Quelque part au loin, dans la plus grande paix qui soit, les troupeaux qu'on allait égorger respiraient au couchant ; plus loin encore, dans la direction du pôle, des ours blancs puissants et paisibles folâtraient sur des glaciers encore baignés d'une intense lumière bleuâtre.

... Kirk, alourdi du poids de sa journée, se trouva seul au mess de l'équipage. En haut, Galkine engueulait mornement un homme qu'il traitait tous les quatre mots de fainéant. Kirk accorda la longueur d'onde de Paris, indiquée sur une fiche de carton, et regarda par le hublot. La terre d'Europe, sur le point de disparaître, n'était plus qu'une opacité mauve à l'horizon. Des nuages, bas et plats, la couvraient d'une barre de fer. Le haut-parleur émit tout à coup une voix féminine très distincte, dont les inflexions nuancées pouvaient faire penser au chatolement d'une étoffe sombre et brillante.

Kirk, ignorant le français, ne sut pas que cette dame conférençait sur l'art de plaire. Il écouta la musique de cette voix. Un sourire de plaisir déforma son visage épais, rasé de huit jours, enlaidi par la contraction des masques intérieurs, marqué par la lassitude, le mépris, la révolte et le commandement. C'était bon, cette voix absurde, comme un filet d'eau de Cologne parfumée sur une peau pouilleuse sentant la sueur rance et la crasse... La peau de Prokhor Kouzmine, par exemple. Kirk écoutait, séduit, et son sourire changeait, – oui, verser cette jolie voix-là sur la vieille peau durcie de Prokhor, rentré tout à l'heure de l'écorchage, la bouche baveuse, avec des yeux de cheval fourbu... Kirk chercha d'une main maladroite à couper la communication et n'y réussissant pas tout de suite, souffla méchamment dans le haut-parleur qui continuait à déverser la voix suave :

– Veux-tu te taire, madame !

L'horizon s'assombrissait de plus en plus. Il n'y avait plus sur le continent que la barre de fer. – Penser ce soir :

1° Au bilan de la première chasse ; – moyens de réduire les frais généraux ; – rationaliser l'organisation des équipes ;

2° Aux ours blancs sur des glaciers étincelants. Ombres d'un bleu limpide. Souplesse et puissance de l'être, sommet de la vie.

Léningrad, septembre-octobre 1931.

L'IMPASSE SAINT-BARNABÉ

L'aide-comptable Tchelkine passait deux jours par semaine derrière un guichet vitré, à répondre aux gens qu'il n'y avait pas d'argent. Des moustaches tombantes, des joues molles, des paupières gonflées, un gros nez gris, l'ombre d'un regard morne errant derrière le vieux pince-nez le faisaient ressembler vaguement à un phoque. Les collègues affectaient de se tromper quelquefois en lui apportant des papiers : « Voici, camarade Phoque. » Il les considérait alors un petit moment, plus morne et plus phoque que jamais, et son regard, qu'on ne discernait guère mais qui était désagréable, donnait au mauvais plaisant une brusque envie de s'excuser – à laquelle on ne céda pas. Pas la peine, hein ? de faire des embarras, avec un bonhomme comme celui-là ? Le chef-comptable disait : « Tchelkine a l'œil. » Tchelkine appréciait instantanément le solliciteur ou l'encaisseur qu'il fallait selon le cas rembarquer, rassurer, ignorer ou – à l'extrême rigueur – payer.

Son flair admirable jugeait, à travers les physionomies indifférentes, aiguës, désolées, irritées, furieuses, exaspérées, des trusts, des institutions, des syndicats, de chantiers, puissances économiques occultes et matérielles capables de mettre en branle pour une erreur psychologique les téléphones, la presse, l'inspection Ouvrière, les Commissions, les Comités du parti : on faisait queue, patiemment, à son guichet. On attendait qu'il eût fini de recopier des nombres de six chiffres sur un bordereau. On lui tendait dans un silence d'exhortation des papiers qui tous réclamaient de l'argent dû, de l'argent, de l'argent, de l'argent ! Il répondait : « Le mercredi 16. Au suivant » et le suivant – *Le Tricot Rouge, Coopérative de Production des Invalides, de guerre civile, mille roubles, s'entendait*

répéter pour la septième fois d'une voix mécanique : « Pas d'argent. » La Banque d'État n'en donne pas, qu'et-ce que nous y pouvons ? L'homme du *Tricot Rouge*, résigné, se retirait devant l'ingénieur Bravkine, six cents roubles, mais une face congestionnée où les petits yeux paraissaient de braise. « Allez voir le chef », soufflait Tchelkine. Les *Chantiers Agricoles* exigeaient cinq mille roubles, paiement déjà retardé de huit jours. « Allez voir le Chef... » (Le flair du chef était du second degré. Le chef, supputant à l'instant la véhémence de l'ingénieur Bravkine, lui offrait, rien qu'à voir le geste décidé dont il jetait sa serviette dans un fauteuil, un virement de deux cents sur la Caisse d'Épargne, « impossible de faire plus, avant huit jours, je n'ai pas de disponibilités ». – Trois cents, réclamait l'ingénieur. – Bon. Ouf ! Les *Chantiers Agricoles* obtenaient 2 500 sur l'heure ; – car le Commissariat de l'Agriculture s'y intéresse et les journaux...) À quatre heures, Tchelkine fermait froidement son guichet, au nez des derniers encaisseurs suffoqués par son impassibilité. « Sale phoque ! » Il ne daignait pas lever les yeux de dessus l'état des paiements refusés.

Les autres jours Tchelkine revoyait entre neuf heures du matin et quatre heures de l'après-midi, sous un abat-jour en papier de journal, soixante colonnes de chiffres. Il fumait peu, sans discernement, les cigarettes les plus inqualifiables vendues au buffet, sous l'escalier, à côté de l'urinoir. C'était un employé modèle, bien que sans parti. C'est lui qui, dans les comptes du *Trust des fromages au lait de chèvre*, découvrit des virements excédant de trente mille roubles les dépôts et crédits ; lui qui trouva l'erreur de cent trente mille roubles dans le compte courant de la *Direction Régionale des Exploitations Agricoles Collectivisées*. Mais comme il ne réclamait jamais, on ne l'augmentait pas depuis deux ans.

À 4 h. 20, le phoque rangeait ses papiers, son porte-plume, ses crayons et se levait. Il remontait seul, à petits

pas, la rue pleine de sonneries de tramways, où les Ford fendaient sur la chaussée une foule inconsistante. Des fiacres trimballaient doucement des ivrognes dépoitraillés. Tchelkine allait, pareil à un sourd, à travers le jazz trépidant de la ville. Des attroupements, formant de longues queues, stagnaient de loin en loin devant les boulangeries et, ce jour-là, aux portes du Syndicat du Poisson. Les magasins vides du Syndicat du Lait étaient fermés comme de coutume. Les portraits des chefs du parti jaunissaient dans des vitrines, entre des masques de guerre, des fausses grenades, des coupes de tranchées, et des bouteilles de préparation insecticide. Les enseignes faisaient danser au-dessus des têtes leurs lettres blanches, noires ou dorées, sans que leur cri baroque et compliqué étonnât personne. *Chirpotree – Mostorg – Narpit Izoguiz – Khimtrest – Partizdat – Moskva Moskvochvei – Rayono – Kraikolkhoz-tzentr – Svinovodsoyiouz – Oblenergastroi – Consommation des Masses – Commerce – Ville – Alimentation Populaire – Édition d'Art – État – Trust – Chimie – Direction de l'instruction Publique du Rayon – Centre Régional des Exploitations Agricoles Collectives – Syndicat d'Élevage du Cochon – Direction Régionale des Constructions Énergétiques*, bureaux, bureaux, directives, circulaires, réglementation, refonte, réorganisation, enquête, vérification, contrôle (arrestation), révision, distribution, conférence, résolution, plan trimestriel, plan annuel, plan quinquennal, première variante, troisième variante, quatre ans, trois ans, échec, échec, enquête (arrestation), succès, victoire ! victoire ! l'Amérique dépassée, procès du Mosgort, cinq fusillés, ils volaient tous en bande dans ces magasins à peu près vides ; on donne de la margarine au magasin réservé des anciens partisans rouges ; le seul magasin réservé où l'on trouve des chemises est celui du Comité Central, je vous assure...

Fédor Fédorovitch, j'ai retenu votre place, une bonne place, vous êtes le 344, venez sans faute avant l'appel de minuit...

Tchelkine remercia le voisin. Une longue file d'hommes sentant la sueur rance et la terre remuée se collait aux murs sous cette porte cochère à côté d'un magasin du Syndicat des Vins et Spiritueux où l'on attendait, pour le lendemain matin, un camion chargé d'alcool. Les yeux du voisin, – Makar Jouravlev, charretier – luirent dans leur fente rousse, il caressa d'une main massive sa courte barbe en herbe brûlée.

– Fédor Fédorovitch, je crois que la vieille se prépare à rendre l'âme, c'est bien son heure ; – et, sais-tu ? la doctoresse guigne déjà la chambre, cette crapule. On va voir, on va voir, elle ne l'aura pas, frère, je vais te raconter ça...

Pas un soir, ici-bas, l'homme n'est sûr d'avoir la paix. Ce sera toute une histoire... – Tchelkine rentra chez lui d'un pas lourd, pour dormir quelques heures avant de venir prendre à minuit, sa place de 344^e dans la queue devant la boutique.

*

Le toit rapproche les hommes comme le malheur : sans les unir. La vieille Anissia occupait depuis des événements oubliés qui remontaient bien à cinq ou sept ans, c'est-à-dire au-delà de plusieurs époques révolues, la meilleure pièce de cet appartement. On avait même tenté de l'en déloger en l'accusant d'en être l'ancienne propriétaire ; mais elle avait alors sorti du tiroir plein de papiers jaunissants un ordre de réquisition daté de 1920, un certificat de propriété de mobilier payé 40 millions avant la réforme monétaire, un certificat de civisme attestant que son fils, combattant rouge... – et des papiers au nom du vrai propriétaire, négociant en grains, disparu en mars 1919. Un peu plus tard, quand la troisième loi sur les loyers restreignit à 9 mètres carrés la superficie d'habitation attribuée à tout citoyen et payée à proportion du salaire, l'excédent devant être payé au triple du prix fort, – le Président de la Coopérative de

Logement N° 1248, *La Victoire Prolétarienne*, avait essayé de faire passer la vieille Anissia dans une petite pièce humide du rez-de-chaussée. « Je connais la loi, dit la vieille, et tu ne me fais pas peur, citoyen ! Je payerai la surtaxe. Des êtres comme toi, j'en ai vu dans mon siècle, ce que j'en ai vu ! Je lis dans tes yeux, vaurien, je vois tout ce qui grouille de péchés dans ton âme, c'est comme des serpents dans une mare... » Sa voix cassée avait encore des éclats rauques, sa face ramassée toute en rides autour des deux lignes horizontales des yeux et de la bouche s'éclairait parfois, malgré une expression coutumière plutôt douceuse que douce, d'une intelligence aiguë presque méchante.

La vieille Anissia vivait de rien ; elle prenait son pain elle-même, bien que Groucha, la femme du tourneur Gouriev qui habitait une des chambres d'en face dans le corridor, lui eût plusieurs fois offert de le lui apporter. « Non, ma douce, tant que mes pieds me porteront, et ils me porteront bien jusqu'au cercueil, je prendrai mon pain moi-même, parce que le Seigneur l'a voulu ainsi... » Elle l'attendait parfois l'hiver, dans la neige et l'obscurité, de longues heures durant avec les gens. Une odeur fade de chair desséchée, prête à tomber en poussière, émanait d'elle. Elle portait de très vieilles hardes sans forme ni couleur ; et sales, mais de belles étoffes choisies dans des pillages autrefois (ou achetées sur les marchés à la bourgeoisie, car c'est bien « chacun son tour de porter les beaux tissus, selon l'Évangile »). Personne n'entrait dans sa chambre, dont un paravent, derrière la porte, cachait l'intérieur. On savait que cette chambre était tapissée d'images saintes, qu'il y en avait de belles et qui vaudraient de la valuta, oui, certes, dignes de l'exportation ! Anissia n'ouvrait jamais ses fenêtres. Les vitres en étaient couvertes d'une taie de poussière ; un air renfermé, semblable à celui qu'on respire l'hiver dans les églises, soufflait de chez elle chez les Jouravlev, quand elle entrait ou sortait.

Les Jouravlev vivaient dans l'ancienne salle à manger de l'appartement, pièce mal éclairée qui ne recevait le jour que d'une haute fenêtre étroite donnant sur la cour, et pour rentrer ou sortir il fallait qu'Anissia traversât leur logis. Makar Jouravlev tenait à ce désavantage qui lui réduisait le loyer de 33,3 %. Ses trois enfants dormaient la nuit sur des matelas déroulés à même le plancher et qu'on roulait le jour, dans un coin. La crasse, la vie primitive, les puanteurs de tanière d'une isba mal tenue régnaient derrière le rideau en grosse toile qui séparait les Jouravlev du corridor. Ils étaient pourtant à quelques égards les plus riches des habitants de ce logis ; ils avaient du bois pour tout un hiver, en bonnes bûches bien coupées, empilées jusqu'au plafond et couvertes de loques grises pour ne pas attirer l'attention ; et parmi ces bûches, il y avait aussi, cachées, quelques bouteilles de « l'eau amère » et vivifiante que des sauvages appellent, dit-on, l'eau de feu. Les cinq Jouravlev détestaient la vieille pour cinq motifs différents qui n'étaient sans doute que cinq aspects de cette haine infinie du prochain que la misère fait naître en l'homme, Makar haïssait la dame qu'elle n'avait jamais été ; Andréevna, la poitrine et les joues creuses, les mains gercées, Andréevna, dont la face anguleuse et les gestes saccadés exprimaient une fatigue de bête de somme, enviait la chambre d'Anissia, spacieuse, éclairée par deux fenêtres faites pour sauver deux enfants de la tuberculose ; Dounka, leur nièce, dont les petits seins étaient ronds et durs sous la chemisette et qui posait sur le plancher noir de grands pieds nus roses aux doigts bien détachés, craignait le mauvais regard de la vieille ; des deux petits morveux, six et neuf ans, le plus petit redoutait la créature étrangère qui traversait plusieurs fois par jour, en silence, leur gîte, et le plus grand, cherchant toujours à la faire trébucher comme par hasard, devinait en elle un être désarmé qu'on pouvait faire souffrir impunément – et quoi de plus tentant ? Il glissait des saletés sous la porte d'Anissia, il salissait le cadenas que la vieille ouvrirait en rentrant puis il feignait

de dormir dans son coin, surveillant en réalité les gestes de la vieille femme, et déçu de ne lui voir trahir ni étonnement ni colère.

Qu'on chantât, qu'on se battît, qu'on gueulât ici, à sa porte, que les mioches fissent leur vacarme coutumier, il ne venait jamais de chez Anissia qu'un grand silence coupé à des heures connues de rares murmures ; Anissia visitait, à ces moments que tout le monde connaissait pour l'avoir maintes fois épiée, ses images, Saint Glèbe, Saint Serge, Saint Nicolas, Sainte Eudoxie, martyre, Sainte Prascovie, trois fois martyre, Sainte Hélène, Saint Dimitri l'Assassiné, Saint Dimitri le Victorieux, Saint Georges le Chevalier, Saint Basile, Saint Grégoire le Pécheur, Sainte Marie, mère de Dieu, le Christ Sauveur, un petit Saint Serge habillé d'argent béni à la Laure, une Vierge rapportée de Kasan, une petite image miraculeuse de Saints Boris et Glèbe donnée par le père Jean de Cronstadt, tous les Saints, tous les martyrs, trente grandes images et soixante petites qui faisaient de sa chambre, sous les poussières et dans un terne jour gris, un oratoire tragiquement misérable et bizarrement riche. Elle dormait sur un grabat. Elle veillait dans un informe fauteuil bas, devant Saints Boris et Glèbe. De petites lampes rouges brûlaient nuit et jour sous certaines images. Deux fois par jour, une fois par nuit, elle faisait le tour de ses icônes en se signant ; elle plaquait sur presque toutes ses lèvres parcheminées, et sa voix étouffée répandait un long murmure mystérieux qui faisait ricaner Makar Jouravlev, ancien partisan rouge dans l'Oural. – « Vieille folle ! Diabliesse ! » – Il crachait, il avait soif. Et parfois y pensant, à demi-ivre, il levait des poings difformes et se mettait à dire aux copains, d'un air égaré, de grandes vérités accablantes : « Nous sommes enténébrés depuis des siècles de siècles je le sens, oui, camarades ! Que faire ? Que devenir ? Qu'est-ce que j'y peux, moi ? C'est l'âme qu'on nous a enchaînée, l'âme, comprenez donc ! » Quelqu'un prenait l'accordéon pour que la musique chassât le tourment. De l'autre côté de la

porte, la vieille Anissia pardonnait les offenses et priait, sans plus comprendre depuis des années le sens précis des mots qu'elle prononçait, pour les innocents mis à mort, pour les enfants sans pain, pour les pauvres prisonniers, pour les marins en mer, pour les morts, pour tant de morts qu'elle avait à nommer, qu'elle ne réussissait jamais à les nommer tous, – et les défaillances de sa mémoire lui arrachaient des soupirs. – Les jours de fête quand elle allait à l'église, Anissia partait de très bonne heure pour que l'on ne sût pas où elle allait ; pourquoi froisser les gens s'ils ne croient pas, – c'est-à-dire s'il ont une autre foi que la vôtre ? Et elle traversait hâtivement la chambre des Jouravlev, tellement silencieuse, tellement absente que les petites haines vigilantes assoupies autour de sa porte n'avaient pas le temps de s'émouvoir.

On l'entendit tousser, une nuit. Elle n'alla pas prendre son pain, le lendemain. Le soir, après une journée morne elle laissa entrer Groucha chez elle et demanda un peu d'eau chaude. Groucha sortie de la chambre aux icônes, appela d'un signe de tête Andréevna dans le corridor – et là, tout bas :

– Elle est très mal, elle va mourir. J'ai peur.

Les deux femmes se regardèrent dans la pénombre et pâlirent, les yeux agrandis.

– Ne le dites à personne, Groucha, Grouchetchka, je vous en prie ! – À personne...

*

La vieille va passer, gardons-le bien, ce secret, un secret de plus dans la ville et non moins âprement défendu que ceux de l'aviation et de la chimie rouges qui doivent nous rendre invulnérables aux attaques de l'impérialisme. Surtout, Groucha, que la doctoresse n'en sache rien ! Ni Adam Pfaff, ce faiseur, ce poseur aux relations dangereuses, et qui écrit dans les journaux ! Ni Babine, vous m'entendez, car vous savez où il travaille !

Vous avez vu les rations qu'il rapporte ! Un poulet par semaine, du savon, du sucre, du jambon. Qui est-ce qui reçoit du jambon, dites ? Il doit avoir là-bas un poste important et puis il a toujours son revolver, il paraît qu'on l'a vu descendre derrière le coin de la rue de l'auto noire, on m'a dit que c'est lui qui est allé arrêter l'ancien le vieux d'en face, chez lequel on a trouvé trente roubles en piécettes d'argent... Ils peuvent tout ceux-là, et ils ont des tas de gaillards à caser, – qu'il n'en sache rien, rien ! – La vieille va passer, – chut, silence, faites plutôt l'étonnée : « Comment elle n'est pas sortie aujourd'hui ? Mais si, voyons, je l'ai entrevue dans l'escalier... »

Vis-à-vis du grand rideau de toile semblable à la voile déteinte d'une felouque qui sépare du corridor l'intérieur des Jouravlev, s'ouvre une large porte à deux battants, autrefois blanche, économiquement transformée aujourd'hui en deux portes étroites. On a partagé cette pièce par le milieu au moyen d'une cloison en bois léger de sorte que tous les bruits, jusqu'au souffle profond qu'on a dans le sommeil, sont communs à ces deux chambres. Deux couples y savent l'un sur l'autre tout ce qu'on peut savoir... Groucha rentre chez elle et referme doucement la porte sur le secret. Il fait clair et propre ici, les coussins blancs s'empilent sur le lit bien tiré, le président de l'Exécutif sourit dans un chromo à des bonnes barbes patriarcales, car la République aime ses paysans. Aisance, il y a du beurre dans un pot en verre sur la fenêtre. Groucha est florissante, un peu forte, charnelle, les joues pleines ; elle fait penser à un fruit mûr. Large de croupe et les seins lourds, plantée sur le plancher comme dans un labour, les bras ballants. Que faire ? Cette Jouravlev pointue de coude et d'yeux, que va-t-elle faire du secret ? Oseront-ils, Makar peut oser, Makar osera, voilà l'ennemi. La porte crie, Gouriev entre. Sans dire bonjour. Il ne faut pas dire bonjour à sa femme pour qu'elle vous respecte davantage. Il pose sur la toile cirée de la table deux kilos de pommes vertes, ration des

travailleurs de choc distribuée au magasin réservé de l'usine.

– Et les conserves ?

– On peut se broser pour les conserves, c'est maintenant pour le personnel technique.

Aussi blond, grand et fort qu'elle, Gouriev se plante de même sur la grosse terre russe jusque dans cette chambre au cœur de la ville. Des narines de flaireur, une rude arcade sourcilière hérissée de sourcils fauves... Le secret monte aux lèvres de la femme tendue d'un brusque élan vers l'homme. De l'élan naît une tendresse, de la tendresse une faute :

– Mon chéri, écoute : la vieille Anissia va passer...

Le sang afflue instantanément au visage du mari, il se mord les lèvres, il a levé la main dans un grand mouvement de colère, comme pour frapper : « Sotte, triple sotte ! » Trop tard, la faute est irréparable. Ils écoutent, tendus, et ils entendent tourner lentement de l'autre côté de la cloison la page d'un livre. Ce léger bruit banal ne les trompe pas. Une seconde encore et Marléna, dans la chambre voisine, se met à chanter la *Marche des Jeunesses*... L'hypocrite a sûrement compris. Gouriev croit voir, à travers la feuille de bois blanc qui sépare les deux chambres, Marléna et Pilenko, échangeant des coups d'œil significatifs. « Nous l'avons le secret, ne faisons semblant de rien. Anissia claque, Anissia claque... »

Et Gouriev voit presque juste. Le secret est perdu. De l'autre côté de la cloison, Lisa Merléna devant la fenêtre suspend à une ficelle les bas de fil troués qu'elle vient de laver en cachette à la cuisine, sous l'écriteau au crayon : « Défense de lessiver. » « Anissia va passer... » La main de Lisa reste levée en suspens, la jeune femme s'est tournée tout entière vers son compagnon, couché derrière elle sur le lit défait, son *Traité de géométrie* à la main. Tous deux portent sur des corps musclés et

souples les mêmes tricotés sportifs de mince qualité rayés blanc et bleu, tous deux se ressemblent, différents par quelque chose d'élémentaire dans les mouvements. Lisa hausse les sourcils, Tolia fait la moue, arrondissant la bouche sur un « oh-oh » retenu. Et pour donner le change aux voisins, il tourne lentement la page du traité. Lisa chantonne :

Jamais, jamais les Communards...

La pièce est nue. Des brochures s'empilent par terre à côté des bottes, bien malades, de Pilenko. Des vêtements pareils d'un bataillon de l'Aviation-Chimie sont pendus sur la porte. Le pain noir est sur la fenêtre, avec la poêle, la théière en fer blanc, l'encrier, le dentifrice, la boîte à poudre qui contient les préservatifs. Ce qui tient le plus de place dans la chambre c'est une affiche éclatante où deux trains lancés à toute vapeur sur les rails étincelants de l'histoire luttent de vitesse. Le tram vert du capital mondial, conduit par un mécanicien à monocle et mâchoire de requin comme Tardieu, s'essouffle et l'abîme est devant lui ; le train rouge va le dépasser, surgir en pleine lumière parce que le Chef dont se profilent au-dessus, – au-dessus même du soleil –, le front bas, la courte moustache, et la pipe, a dit à la XVI^e conférence : « Rattraper et dépasser, voilà notre mot d'ordre. »

D'un mouvement des reins qui fait craquer le lit, Pilenko se redresse. Le voilà debout, câlin, prenant Lisa aux hanches.

– Lise, Lison, Lisette, le principal maintenant c'est que la vieille ne claque pas avant demain soir ; Kostrov ne rentre qu'après demain.

Kostrov c'est le secrétariat des J.C., le piston, la providence organisée. – Gouriev, de l'autre côté de la cloison, perçoit du bout des nerfs plutôt qu'il ne l'entend un remuement indistinct : ils s'embrassent. Gouriev la tête soudainement rentrée dans les épaules, regarde sa

femme, fière créature, large comme une cavale et fleurant aux aisselles le printemps...

*

Le monde se transforme, nous assistons à la naissance d'un monde nouveau. C'est dans tous les journaux, tous les jours, depuis bien longtemps. (Et les journaux ont beau mentir, c'est vrai.) Les vieilles petites églises des ruelles silencieuses s'effondrent sous la pioche des démolisseurs. Il pousse dans toute la ville d'énormes bâtisses rectangulaires en verre et ciment armé. Les réclames lumineuses annoncent l'Olympiade des Arts. De sourdes explosions retentissent au bord de la rivière et prolongent des roulements d'orage sur les boulevards. On achève de dynamiter l'ancienne cathédrale du Saint-Sauveur : un Palais de Travailleurs plus vaste que le Colisée et le Vatican de Rome, que le Capitole de Washington, que le nouveau Parlement de Canberra, que le Palais du Fils du Ciel à Pékin, que toutes les cathédrales du Kremlin et Saint Vassili le Bienheureux prises ensemble va s'élever à cet endroit pour les fêtes de l'avenir. Mais la femme de Makar Jouravlev, charretier, qu'on appelle familièrement Andréevna, fourmi dans cette fourmilière, que voit-elle, dites, de la transformation du monde ? C'est sans doute pourquoi M. Herbert Hall, vieux socialiste qui voyage depuis trente ans de palace en palace, dans les trains de luxe, a sur ces choses des idées beaucoup plus justes que les siennes. Elle en conviendrait volontiers : c'est un homme cultivé, ce monsieur, un bien grand écrivain et je ne suis, moi, qu'une pauvre femme ignorante. Je ne peux, moi, dire qu'une chose, citoyen ; que j'ai payé la livre de savon au marché quatre roubles et que ce savon ne mousse pas, mais brûle les mains, voyez comme elles sont rouges, mes mains, et ce savon abîme le linge ; j'ai compté plusieurs nouveaux trous à nos vieilles loques. Et on me demande quinze roubles pour ressemeler les chaussures de mon grand ; où voulez-vous que je les prenne ?

(Où prendre quinze roubles dans la transformation du monde ?)

... Andréevna mit le linge à sécher sur des cordes tendues en travers de la chambre, gava les deux gosses d'un macaroni noirâtre, noua un châle rouge autour de sa tête, un châle autour de son cou, écouta un moment l'oreille collée à la porte de la vieille le grand silence d'Anissia, couvrit d'une pelisse loqueteuse les deux petits êtres nus étendus, roses comme des anges ou comme des porcelets, sur un matelas luisant de crasse et s'en fut vers l'autre tâche de sa journée à travers la symphonie assourdissante de la ville. Il pouvait être cinq heures, l'air était doux après l'hiver, les tramways emportaient leurs charges de masse humaine comprimée, une manifestation de rayon, pour l'emprunt, contre la guerre ou pour le salut des nègres, condamnés à Scottsborough (U.S.A.) passa dans un gros bruit de cuivres. Andréevna n'envia pas les techniciens étrangers, vêtus de beaux tissus d'outre-mer ou plutôt d'outre-frontière, qui sortaient de leur magasin réservé où il y avait de tout : des conserves, de vrais harengs de Kerteh, du beurre à douze roubles ! Car c'étaient des hommes d'une autre race, orgueilleux et bien nourris, qu'on reconnaissait du premier coup d'œil, au port de tête, au mouvement assuré des épaules, à l'épaisseur des larges semelles ; Andréevna envia tristement une femme pareille à elle qui sortit d'un mystérieux magasin, réservé aussi – mais à qui ? Allez donc vous renseigner ! – en soupesant entre ses mains trois livres au moins de bœuf frais, une jolie ration vraiment ! L'habileté d'Andréevna et de Dounka consistait à retenir des places dans trois queues à dix minutes de marche l'une de l'autre, si bien qu'il leur fallait une demi-heure pour y faire acte de présence. Dounka veillait devant la boulangerie sans numérotage ; elle n'était que la centième à peu près, elle rentrerait pour sept heures. Andréevna attendit son sucre devant la coopé pendant trois heures, dans le crépuscule tranquille, au milieu de conversations résignées. Ce n'est

rien maintenant, voici bientôt l'été, on tient plus facilement dans la belle saison. Voyez comme il fait doux ! C'est presque un repos d'être ici à ne rien faire, dans la rue. Si seulement on pouvait s'asseoir... On devrait bien servir hors tour les femmes qui ont des varices, des hernies ou des bébés entre les bras, – mais n'essayez pas d'en parler, vous entendriez les gens crier ! Deux fois Andréevna s'éloigna pour aller voir à la boutique du Syndicat de Poisson. On s'organisait déjà là pour le lendemain, elle se trouva parmi les premières. Des femmes montraient leur poignet marqué au tampon à l'encre de gros chiffres : 82, 124, 840, leurs numéros dans des files cachées au fond des cours. Les propos étaient monotones dans les foules stagnantes, ainsi qu'une pluie d'automne, sous un ciel gris. Un haut-parleur désaccordé hurla tout à coup les dépêches du soir : Assassinats d'ouvriers en Allemagne, dix mille sacs de café brûlés à Sao-Paulo, nouvelle baisse désastreuse du prix du blé en France... Les brigades de choc du Donietz prennent l'engagement solennel... Thaelmann prononce un discours au Sport-Palast. La révolution allemande... On parlait bas ici, le haut-parleur qui détonnait comme un moteur, de la misère des campagnes, des prix fous du blé, 140 roubles le poud à Odessa, 100 dans la région de Nijni, des maladies, des épidémies, des crimes, des malheurs – et des bonnes rations qu'ils reçoivent à la fabrique de roues-à-billes...

Andréevna rentra tard, fourbue. Elle avait le sucre, il fallait penser au pétrole. Dounka irait vendre le sucre au marché pour acheter des pommes de terre ; un ami cheminot promettait à Makar du lard, volé sans doute dans des colis, contre de l'eau-de-vie, – mais comment empêcher Makar de boire lui-même l'eau perfide et précieuse, qui n'est pas de vie mais d'oubli et qu'on préfère à tout ? – Makar ronflait, ivre, le front mouillé, auprès des petits anges-porcelets roses ; l'électricité fit fuir en tous sens autour de leur chair rayonnante de grosses punaises repues. Dounia, dans l'autre angle,

geignait et parlait en rêve. Andréevna éteignit, enjamba le corps chaud de son mari et s'allongea contre le mur, près des enfants. Le silence là réveilla vers trois heures. C'était un silence inouï, de miracle ou de terreur. Les souffles bas des êtres endormis près d'elle, les reniflements de Makar qui ne ronflait plus, les battements précipités puis ralentis de son propre cœur s'y perdaient, comme si une immense cloche métallique se fût abaissée sur la maison, l'isolant de tous les bruits du monde ; – et ce silence venait d'à côté, c'est-à-dire de la mort et de l'abandon, de l'abandon dans la mort. C'était le pauvre dernier silence d'Anissia. Andréevna en fut transie. Il est terrible d'écouter, les yeux ouverts dans les ténèbres, le silence de l'univers où meurt une créature. Andréevna fut prise à la gorge d'un malaise gros de larmes. « Pauvre Anissia, abandonnée du monde, pauvre, pauvre. » Plus encore que de la vieille, elle eut inexplicablement pitié d'elle-même. Elle se leva en chemise. Ses pieds nus aspirèrent la fraîcheur du plancher. Un long moment, elle écouta le silence anéantissant. Et elle fut soulagée de voir un filet de lumière filtrer au fond du corridor sous la porte de la chambre habitée par la doctoresse Anna Tikhonovna Kourlova.

*

Le visage et les mains à peine moins blancs que son sarreau, la doctoresse Kourlova accueillait de 10 heures à midi une vingtaine de malades. Le règlement du dispensaire lui en assignait huit par heure, ce qui faisait moins de huit minutes par patient. Sept à huit minutes pour mesurer le mal caché dans l'être, le délabrement, l'usure, la lutte de l'organisme, la tare parfois indiscernable et répondre aux regards qui vous enveloppent d'une sorte d'imploration. « Allons, ça ne sera pas grand-chose, tout le monde l'a eue votre histoire, rhabillez-vous, – au suivant... » De ces huit minutes, elle en passait bien quatre à remplir la feuille de

statistique et la fiche individuelle, que les bureaux égarèrent ensuite deux fois sur quatre. Kourlova palpa, auscultait, jugeait avec des mouvements professionnels et des déclenchements d'idées presque automatisés, tous ces corps modelés pour la plupart par un pouce énorme et brutal. Le rachitisme déformait les os, les aliments lourds à faible teneur calcique faisaient ballonner les ventres, les avortements et les contagions lésaient les matrices, les chambres sans air flétrissaient les poumons, les dégénérescences alcooliques, syphilitiques – et faméliques et vermineuses apparaissaient dans des asymétries de visage, des déformations d'oreilles, des atrophies ou des hyperesthésies de réflexes. Des corps de saine apparence cachaient des blessures secrètes. Il arrivait que les petits yeux noirs de Kourlova s'allumassent subitement d'une flamme intense dont les malades étaient troublés. Ils y lisaient une compassion sévère et comme mêlée de colère. Derrière les chétives épaules de la petite employée courbée en deux sur sa chaise, ainsi qu'une suppliciée, Kourlova discernait l'aïeul alcoolique, la mère hystérique, la chambre aux sept mètres de superficie habitable, les soupes à têtes de poisson du restaurant du quartier à soixante-dix kopeks, la pharmacie vide. Le manque de médicaments posait pour chaque malade le problème des prescriptions : pas de codéine, pas de quinine, pas de bromure, pas de glycérine ; ni chloral, ni véronal, ni luminal, pas d'analgésiques ; le néo-salvarsan rare, le vaccin antidiphtérique rare, de la teinture d'iode et de l'aspirine par intermittence... « Et surtout du repos, du calme, une bonne alimentation, de l'air », – voilà ce qu'il eût fallu dire à l'ouvrier éreinté dont la gorge n'allait plus du tout, à l'apprentie-étudiante aux yeux bordés d'orgelets, à la jeune mère dévorée de furoncles, à la ménagère rhumatisante astreinte aux stations sans fin dans les rues, à...

Kourlova faisait ensuite six visites à domicile dans son quartier. Elle passait au Comité d'Entreprise où il était

sans cesse question de l'envoyer pour un an en Asie Centrale ou pour six mois dans le territoire autonome du Kara-Kalpaks. Quand elle arrivait au buffet, il n'y restait plus que du lait caillé et des sandwiches faits d'un petit rectangle de pain noir et d'une rondelle du saucisson surnommé par de mauvais esprits « La Colique de Maroussia ». Le nouveau sous-directeur lui faisait remettre une réprimande écrite pour un retard de vingt minutes à l'arrivée, le matin, – oubliant qu'elle avait fait près d'une heure de visites supplémentaires la veille, pour ne pas renvoyer des ouvrières d'une équipe de nuit ; il annonçait d'ailleurs que « tout relâchement de discipline du personnel médical entraînerait désormais des sanctions devenues indispensables... ». Kourlova blêmissait, dans l'escalier, les lèvres tremblantes, en lisant cet avertissement à la machine à écrire affiché près de la gazette murale. La gazette murale préconisait la prolétarianisation du dispensaire, dénonçait l'inexécution du plan du travail du semestre écoulé, reprochait à une vieille doctoresse de sommeiller aux réunions, à Kourlova de n'avoir pas assisté à une manifestation récente (« préférant sans doute le cinéma à l'accomplissement du devoir social »), au personnel médical de ne pas souscrire assez pour la construction d'un avion de chasse... « Animez votre gazette murale. Lutte pour assurer au dispensaire la première place dans le concours de souscription à l'Emprunt ! Cent pour cent ! » Kourlova se souvint de l'ouvrier qui l'interrogeait tout à l'heure, calme, la bouche grise : « Combien de chance de guérison, 50, 60, 70 % » – « 60 % », dit Kourlova, exagérant de moitié... – Le docteur Ignati, qui descendait en boitant, saluait Kourlova d'un vilain sourire sympathique et, se retournant tout à coup : « Ah, il faut que je vous dise, Anna Tikhonovna, ménagez la ouate, nous n'en recevons pas depuis dix jours...

» Elle prenait le tram avec les ouvriers d'un chantier qui lui passaient parfois leurs poux. Pour monter dans le wagon, bondé à cette heure, il fallait qu'elle se placât de

manière à être portée par la ruée des hommes vers le marchepied. Comprimée entre ces rudes musculatures à en perdre le souffle, Kourlova sentait une grappe humaine se nouer violemment derrière elle, au-dessus du vide. Le cheminement au travers du magma humain malaxé par le wagon rouge, dans un fracas de ferrailles grinçantes, de vitres secouées, de sonneries continues, de voix irritées, exigeait de tels efforts que tous les boutons de son paletot y restaient au bout d'une semaine (et ce n'était pas la moindre fatigue de la journée). Mais vers le milieu du trajet, à la hauteur des boulevards, quand se levaient à ses yeux des taches de verdure, Kourlova partait doucement pour un voyage inexprimable dans un pays de calmes jardins vert-doré. Un demi-sourire perdu éclairait alors son visage irrégulier ; des cercles brillants aux couleurs de coquillages tombaient sans bruit sur les gazons.

L'escalier noir et le corridor l'oppressaient pendant quelques minutes. La chambre la rassérénait, étroite, tapissée d'un papier couleur de rouille. L'humidité effaçait des fleurs imprimées. Il n'y avait là qu'un lit blanc, une petite table couverte d'un napperon rouge, des livres sur la table, des menus objets de toilette, tous passés de couleur, gagnés par la rouille. Mais toute la couleur du monde subsistait dans un paysage de Crimée. Aloupka, explosion de lilas au bord d'une route édénique ; pointe blanche d'un minaret dans un bleu splendide. Andréevna apportait le pain. S'il ne faisait pas trop froid, Kourlova se lavait, tout entière, lentement, avec le peu d'eau tiède qui pouvait tenir dans une cuvette ; et elle se parlait à mi-voix des choses de la journée, d'un cas singulier, des fiches de traitements de nouveau égarées par l'enregistrement, de la nouvelle réorganisation des services annoncée avant que la réorganisation en cours fût achevée, de ce mufle de directeur, ce sale mufle, – ah, mais s'ils s'imaginent que je vais me laisser envoyer à Kizil-Orda... Les vibrations de la journée s'éteignaient ainsi en elle. L'éponge, en

rafraîchissant sa peau jeune encore lui nettoyait imperceptiblement l'âme. À la fin du lavage, Koulova, tout à fait bien, mettait son chaud peignoir bleu et courait à la cuisine, éteindre le réchaud et prendre l'eau bouillante pour le thé. Puis, sous le petit abat-jour jaune, elle ouvrait un roman de Galsworthy, en anglais, langue qu'elle comprenait mal, – mais c'est mieux quand les images et les idées viennent à travers un brouillard. Des minutes passaient. Les rideaux de la fenêtre et le verrou de la porte séparaient cette chambre du monde. Et les portes des jardins dorés se rouvraient. – Que les fougères étaient grandes, quelles fleurs... Un homme sans nom ni visage, un homme qui n'était qu'une présence bienfaisante attendait au détour de l'allée...

– « C'est un rêve physiologique », pensait Kourlova, et elle s'étirait, elle soupirait, elle allait les yeux clos, ravie, vers cette présence, là, derrière le coude de l'allée...

La porte fut doucement grattée comme font les chats. Andréevna à cette heure ? – Entrez, Andréevna, qu'y a-t-il ? – Andréevna éblouie par la lampe, eut une mine de pauvre hésitante. Que faisait-elle, pourquoi ? Le grand silence la poussa ainsi que le vent une feuille sèche. « Asseyez-vous, Andréevna, oui, au bord du lit... » Non, elle ne s'asseyait pas, avec son jupon sale, sur la couverture blanche. Son visage roussâtre éclairé par en-dessous des pommettes, du regard en flèche... « Voyons, Andréevna, qu'est-il arrivé ? Il est ivre ? » – « Il est ivre, oui, mais ce n'est rien... » – « Les enfants ? » – « Non, pas les enfants... » C'était encore le moment de s'arrêter de garder le secret ; mais Andréevna, inondée de sueur froide de la nuque aux reins, ne dit qu'un nom et fut miraculeusement soulagée. – Anissia...

Le terrible silence cessa, tout devint naturel. La doctoresse avait son bon regard brun, le robinet gouttait distinctement dans le corridor, une voiture roula dans la rue...

– Je crois qu’Anissia va mourir. Anna Tikhonovna, venez...

« Mais ne dites rien à personne, vous m’entendez, Anna Tikhonovna, je vous en supplie. Makar veut la chambre pour les enfants, il a raison, n’est-ce pas ? Ils seront si bien avec deux fenêtres... Seulement, si on sait, tout le monde va s’en mêler ! nous ne l’aurons pas, la chambre, c’est sûr, on va encore écrire que je suis fille d’un diacre et ce n’est pas vrai, pas vrai... »

– Je ne dirai rien à personne, Andréevna, ma colombe, je suis muette comme la tombe...

La chambre d’Andréevna sentait la bête chaude, gîtant dans son trou. Chez Anissia régnait une odeur de choses mortes. La saleté même s’évanouissait en poussière. Un mince cierge d’église brûlait devant l’image de la Vierge, au milieu d’un brouillard gris. À ses pieds, dans la pénombre, Anissia était étendue, habillée d’une robe noire, sur une couche indiscernable. Andréevna prit le cierge. Le visage paisible de la vieille femme endormie se dégagea des ténèbres et du brouillard pareil au masque d’une morte. Mais elle respirait distinctement. La doctoresse scruta ce masque encore vivant, « De l’air, Andréevna, ouvrez donc la lucarne. »

La fraîcheur de la nuit entra avec un rayon d’étoile. Kourlova soupesait quelque part, au fond d’elle-même, dans une tension de tout son être, ce qui restait de vie sous ce masque cireux. Son regard concentré ressemblait, par l’immobilité, au regard des saints sur les images. « Ce n’est peut-être pas la fin », dit-elle très bas. – L’heure sonna à l’horloge de la tour du Sauveur. Des sons d’une étrange pureté musicale planèrent dans la nuit. Ils paraissaient venir, à travers de vastes espaces, pour s’éteindre ici, dans un silence tout à coup décanté de l’angoisse et devenu d’une simplicité infinie.

C'est un gros cadran noir et or, dressé dans la nuit bleue, en haut d'une tour pointue, en vieilles briques rouges, qui surmonte un portail éclatant de lumière. Une sobre dentelle gothique, en or, flambe au-dessus des créneaux. La place ne s'endort jamais. À ses deux bouts, la Porte du Sauveur et la Porte Saint-Nicolas ouvrent, vers une cité interdite, des tunnels d'une blancheur incandescente. Les factionnaires qui veillent à ces entrées paraissent sur le point de disparaître, happés par le gouffre lumineux. Des projecteurs plaquent, à travers la place, leur tranquille clarté sur la muraille du Kremlin, sur les tombes qui sont derrière un rideau d'arbres, sur le Mausolée bas, tout en luisantes pierres sombres, sur la bizarre broderie blanche, au ras du sol, des tribunes en pierre. Grand site féodal, ravi à la nuit par l'électricité, hérissé de tours italiennes qui portent à la pointe d'énormes aigles noirs à deux têtes. Un drapeau rouge éclairé par des lampes invisibles flotte au-dessus du dôme. Internationale, ô Commune du monde !... Forteresse du XV^e siècle, conçue par les Fioravanti et les Solario pour Ivan Vassiliévitch le Grand, le Rusé, le Lâche et le Silencieux. Lieu d'intrigues et de domination, cité de la peur despotique, lieu de fêtes, d'émeutes, de processions, de supplices, de triomphes, cité dans la cité isolant aujourd'hui le cœur de la révolution (un cœur en acier chromé aux ressorts incassables), temple et tombeau mêlant le plus vieux mensonge à la plus austère vérité, décor, mise en scène de l'histoire mais où fermentent sourdement, comme dans la terre au printemps, une force immense. Il y a une cave, sous la place, séparée du monde par des blocs de granit polis à la main, et dans cette cave des hommes veillent, appuyés sur leurs fusils, devant un corps embaumé qui a perdu l'épaisseur, le poids, la substance cérébrale – enlevée pour l'institut du Cerveau, – l'esprit, et se réduit à un visage décoloré, méconnaissable, mais prodigieusement reconnaissable et à des mains débiles telles que n'en ont ni les vivants ni les morts. Toutes les vieilles images

peintes de Palekh, de Novgorod, de Souzdal, de Vladimir, pâlisent devant cette image souterraine.

Cette place s'élève et règne en pleine nuit, du fond des siècles, crûment éclairés au milieu de la ville noire. Les projecteurs laissent suspendue dans les ténèbres au bord d'un abîme la vieille cathédrale de Saint-Vassili le Bienheureux, entassement d'ombres accroupies qu'on voudrait oublier.

... Babine longeait tous les soir » cette place. Il entendit sonner l'heure. Les sons purs l'arrêtèrent au bord d'un trottoir. Il comprenait la forteresse et le mausolée, il approuvait la tribune en granit pour parler aux masses ; il haïssait l'église. Il comparait la cathédrale noire à un monstre en léthargie, ramassé sur lui-même ! – Les briques sobres d'une caserne, bâtie de l'autre côté de la muraille crénelée, à l'emplacement de deux monastères et d'une église aux basses coupoles dorées, lui plaisaient comme la discipline bien entendue, l'ordre, l'hygiène, la théorie juste. Des milliardaires américains viennent, dit-on, acheter en Europe des vieilleries gothiques et autres, les font transporter pierre à pierre, dans des caisses numérotées, et reconstruire chez eux, en Californie. Qu'on leur vende donc ça, la République a besoin de valuta ! Qu'ils emportent les neuf autels étouffants, les douze bulles au bariolage barbare, les vieilles briques, les vieilles couleurs, les iconostases, bric à brac de la superstition – et dressons à cette place, pour concentrer sur des faisceaux de lumière électrique trente étages de ciment armé, de verre et de cristal.

« ... Je divague. Désastreuse la balance du fourrage et des blés. Aucune concession à la déviation de droite où tout fout le camp ! Freiner en douce. Si nous avons la guerre à la fin du mois, il faudra bien céder aux croquants. Sinon, le pigne, c'est le seul langage qu'ils entendent. Les fabriques de grains, voilà la vraie solution, pour briser leur immense grève perlée ; des machines, une bonne organisation centralisée, le travail

à la tâche, des salaires fixes. Motoculture intensive avec discipline militaire. Les exploitations collectives ? Je veux bien. Seulement ; dirigées par qui ? Par les paysans, ce seront des associations aussi intéressées, presque aussi incommodes, dès qu'elles auront appris à se défendre, que le villageois cossu auquel il a bien fallu casser les reins à la fin ; – par des ouvriers ? Où prendre ces ouvriers ? Comment empêcher leur assimilation ? L'expérience des 25 000 est concluante : pas fameux, les résultats. Rien n'est résolu. Faux, les chiffres de l'ensemencement d'automne (un grand procès pour l'exemple s'impose et ne pas se laisser attendrir, faire sauter quelques crânes où ça ne porte guère, on s'en moque ; avec les amnisties, chacun sait qu'une condamnation à dix ans... J'en parlerai au Comité. Le principal sera de bien choisir la région) – donc tous les plans de stockage du printemps faussés. Impossible d'y renoncer pourtant, ce serait tout mettre en question. Rien à donner aux campagnes, les chiffres de l'industrie légère si camouflés qu'ils soient, sont clairs. (Un grain de sabotage ici, certainement, et trois de bêtise ; il faudrait aussi un procès, mais ce n'est plus la ligne, dommage, – passons...) Force sera de prendre sur le blé laissé au paysan. Élargir le plan des réquisitions. Ça n'ira pas tout seul, – non. »

La face d'un camarade défiguré par une affreuse blessure à la base du nez flotte un moment dans le noir transparent de la rue. Il recueillait à la lueur d'une bougie, au fond d'une isba, les adhésions à l'exploitation collective. Une bouche invisible souffla la bougie, une voix inexorable cria : « Sauvez-vous ! » et il se trouva seul dans l'obscurité avant d'avoir compris. Il hésita une seconde devant la petite fenêtre bleue ouverte sur le guet-apens, – et sur un ciel limpide semé de pâles étoiles. Le canon d'un fusil de chasse cherchait sa tête à trois pas. Il reçut la grosse grenaille en plein visage, trop bas pour perdre la moitié du goût de vivre, car pas une femme désormais, ne voudra de lui.

Une autre face – soignée, celle-là, des joues bleuâtres d'acteur, des lunettes d'écaille, le large sourire d'une mâchoire en or, cet ensemble sous une superbe casquette de voyage qui doit venir en droite ligne de Berlin – lance : « Hé, bonsoir, Babine ! Faites connaissance... », – et c'est, après tout, une vraiment jolie petite femme, du type des girls du music-hall qu'Adam Pfaff, veinard ! promène à son bras. Adam Pfaff sort de la poche intérieure de son pardessus demi-saison qui vient, aussi, en droite ligne de Berlin, un paquet oblong qu'il élève victorieusement dans le bleu :

– Portwein !

Ils s'engagent dans l'escalier noir, gluant par endroits. Ils ressembleraient à des gens qui font la fête si Babine, sanglé dans son uniforme net, avec sa puissante carrure de cavalier et son assurance d'agent du Service des Opérations Secrètes, ne fermait pesamment la marche.

*

Adam Pfaff ouvre la porte et tourne le commutateur. Kourlova s'arrête surprise, au milieu du corridor, charmante dans sa robe de chambre, le cou mince, très blanc. Babine l'a rejointe en deux enjambées. « Ne vous sauvez pas, Anna Tikhonovna ! » Il lui prend le bras, comme s'ils sortaient ensemble. L'uniforme, la forte encolure, le cou puissant de Babine la dominant – et ce n'est pas désagréable, bien qu'il appartienne certainement au Service Spécial. Kourlova sourit distraitement. « Encore un sentiment physiologique... » Adam Pfaff, tout habillé d'étoffes allemandes, guide vers son réduit, au fond du corridor, entre la salle de bains et la cuisine, sa jolie visiteuse aux cheveux teints, qui se met trop de rouge. Il se retourne, en chemin, d'un mouvement de désossé pour brandir sa bouteille de portwein provenant – évidemment – du magasin le plus réservé des spécialistes étrangers... L'ombre timide de Kroll s'interpose un instant entre Kourlova et l'homme

qui l'entraîne sans violence. Babine occupe, à côté des Jouravlev, la chambre de Kroll. Tout le monde dit encore : « La chambre de Kroll » – et Babine, lui-même, n'en est point froissé – tant le souvenir d'un être silencieux, besogneux, à pince-nez, qu'on a senti vivre ici pendant des années est lent à s'évaporer. Kroll s'en est allé, une nuit, vers cette heure-ci, entre deux encolures comme celles de Babine. C'était au temps des affaires de sabotage, quand tous les techniciens y passaient. Personne ne s'en est étonné. Au bout de six mois, il a téléphoné d'une voix bizarrement jeune, pour qu'on lui envoyât à la prison ses aide-mémoires, sa règle à calculer, son rasoir de sûreté, son linge. « Le divan peut rester... » Paraît qu'il dirige maintenant l'exploitation d'une nouvelle mine, au bout d'une piste de trois cents kilomètres qui traverse des steppes et des forêts entre l'Iénisseï et l'Obi. À moins que ce ne soit l'autre Kroll celui de la troisième affaire de la Commission du Plan ; – car on ne sait pas lequel des deux est mort du typhus au cours du transfèrement. La chambre est restée sept mois sous scellés, puis Babine est venu enlever les cachets rouges... Il couche sur le divan de Kroll.

Le réduit de Pfaff, éclairé d'une ampoule de 200 bougies est un lieu singulier. Ça tient de la cabine de paquebot, très négligée, du repaire de pirate dans un studio de cinéma, d'une chambre de croupier dans un tripot exotique à Kharbine ou Macao. Des soies bigarrées du Caucase sont tendues sur les murs pour cacher les moisissures. Une chape d'archiprêtre en brocart lourdement brodée couvre la couchette, à demi-défaite, aux draps douteux. Il y a des magazines anglais avec des belles têtes d'amazones blondes et de chevaux, des revues étrangères, de l'encre Waterman, du savon Gibbs, des pipes, une pile de *Berliner Tageblatt* dans un coin, par terre, avec les vieilles chaussettes, les balayures du mois, des paquets de cigarettes – vides – Kamel, Capstain, Gitanes, Troika, comme si une séquelle de touristes décavés étaient venus vider ici le fond de leurs

poches. Et Pfaff est ainsi tout entier, un Créateur avare pourrait l'avoir fait de rognures d'hommes ramassées dans toutes les capitales des deux vieux mondes, – en lui accordant, tout juste autant d'âme qu'il reste de tabac dans les mégots, sous le canapé.

La gloire du publiciste le mieux payé du monde rejaillissant ce soir sur Adam Pfaff suspend à son bras une girl à cent quatre-vingts roubles par mois. « Avez-vous lu *La Gazette du Soir*, Babine ? Anna Tikhonovna, la voilà... » Voyez, en première page, sous le portait indistinct d'un vieux monsieur à barbe blanche, mon interview du grand homme. *En cas de guerre, Herbert Hall promet des révélations sensationnelles contre l'impérialisme*. « Les déclarations du grand écrivain ne laissent plus subsister le moindre doute sur son attachement à la classe ouvrière... Il voudrait vivre une vie entière parmi les héros du plan quinquennal... Il souhaite avec humour que le prolétariat triomphant débarrasse le roi d'Angleterre de sa couronne... »

Ouvrons une parenthèse sur la gloire. Adam Pfaff nous y invite. Écoutons-le raconter l'interview, tout autre quelle ne fut, naturellement. Atteignons, d'un coup d'ailes, ces sommets confortables d'où les réputations acquises jugent les choses de ce bas monde. Transportons-nous au Grand Hôtel. « Le grand homme m'a dit... » Pfaff ne se moque pas de lui-même, jamais il n'est plus sérieux que lorsqu'il ment. Il fait la roue devant la girl blonde aux cheveux teints, qui s'en irait tout de suite, tant elle se sent doucement écoeurée, sans raison, s'il ne lui avait promis un bon de tissus. Elle est bêtement prête à fondre en larmes et il ne faut pas qu'elle pleure, à cause de son maquillage. Elle a trop bu tout à l'heure, c'est certain, et pas assez mangé tous ces temps-ci. Le plan de New York, sur le mur, vis-à-vis, lui tire l'œil, c'est exaspérant. « Tuez le spleen, Lili », lui crie Pfaff, – « c'est une survivance du passé. Notre jeune génération... »

Babine verse le portwein dans deux verres à dentifrice filigranés Odentol et deux vieux gobelets du Daghestan en argent ciselé.

*

À raison de trois par jour, les dimanches compris, Herbert Hall a une production moyenne de mille quatre-vingt-quinze mots d'esprit par an, soit – au bas mot – en trente-cinq ans, trente-huit mille trois cent vingt-cinq mots... Il y a, grâce à Dieu, les trucs du métier. On refait les mêmes mots à quelques années de distance ; on en fait sans savoir, quand on croit parler sérieusement ; le public en fait pour vous et vous les prête puisqu'il faut prêter aux riches ; on a enfin les ressources insondables de la bêtise, la sienne propre et celle des autres. Et puis, quand on ramasse tant de dollars par mois, à titre de vieil humoriste, dites n'importe quoi, les gens rient. Ils paient pour rire, il y a toujours au moins, entre eux et vous, cette plaisanterie-là.

L'auteur classé de trente-huit mille trois cent vingt-cinq mots d'esprit au bas mot, a reçu M. Adam Pfaff avec une cordialité légèrement emphatique. Son nez charnu décelait peut-être un peu d'impatience : il remuait. « Ah, *La Gazette du Soir*. La plus intéressante de l'univers. » (Le petit effet suivant a maintes fois été réussi.) – « Après le Job de Cincinnati que nous rédigeons en 1885, trois farceurs et un voleur... »

Pfaff quand il ne comprend pas, surtout en anglais, passe outre d'un air entendu. Des sourires ruissellent le long de la barbe floconneuse du grand homme. « Maître, cher maître... »

– ... Eussiez-vous été heureux de vivre au pays des constructeurs du socialisme ?

Herbert Hall est célèbre par l'instantanéité de sa réplique. Un déclic intérieur joue et...

– ... toute ma vie depuis le biberon jusqu'à demain soir inclusivement, car... Mais je reviendrai, mon cher confrère, comme les hirondelles au printemps...

On doit toujours promettre de revenir dans les maisons où l'on dîne. Pfaff, très fort, assène maintenant sa question machiavélique, calculée pour brouiller l'illustre avec la couronne, le compromettre irrémédiablement aux yeux de la bourgeoisie internationale ou démasquer ses réticences d'intellectuel petit-bourgeois.

– Maître... que pensez-vous du roi ?

Nouveau déclic. Les phrases nasillées partent d'un seul jet mou.

– Que c'est le plus infortuné des républicains du royaume. La révolution universelle pourrait seule mettre un terme à son infortune. Faites-la au plus tôt ; mon jeune ami, avec vos compagnons d'enthousiasme, ne serait-ce que par compassion pour cet excellent homme... Il n'a qu'un défaut : il joue très mal au poker, mais comme tout le monde, sauf moi, lui dit qu'il joue très bien, il le croit...

Pfaff, inaccessible au doute, n'est qu'étourdi. Par bonheur ses questions sont préparées par écrit : « Que feriez-vous, Maître, en cas de guerre ? »

La barbe de neige pointe en avant donquichottesque. Les mains ouvertes de l'illustre humoriste expriment un emportement modéré. Son regard cherche sur la table le bouchon de la carafe.

« Je me battrai pour la paix, je ferai la guerre à la guerre, je révélerai certains dessous de l'autre grande guerre, je raconterai ce que Lord Gray m'a dit un jour à table, chez la marquise de Londonderry, je... »

Il en a vraiment trop à dire, il s'arrête net, parce qu'un tout petit moucheron vert s'est posé sur le bouchon de la carafe. C'est comme si l'on avait fermé subitement le

robinet à phrases. L'entretien, qui ne l'a diverti qu'un instant, commence à l'agacer. Mettez-vous bien en tête que l'auteur en vogue doit soigner sa publicité autant que sa digestion. Shakespeare constipé n'eût pas écrit *Le Songe d'une nuit d'été*. La nature entend que vous passiez dix petites minutes par jour au water-closet, chose agréable du reste, et même teintée de volupté, pourquoi ne pas en convenir ? La fonction publicitaire exige que l'écrivain connu sacrifie tous les jours de sa vie un quart d'heure à ces petits raseurs également odieux sous toutes les latitudes...

Mais qu'il s'en aille, celui-ci ! J'ai déjà vu ces lunettes d'écaille à New York, à Berlin, à Dublin, à Paris, à Varsovie, à la prison de Cleveland, à la maison de fous de West-Hill, au studio Ufa, chez le pédicure, dans tous les bureaux d'hôtels. Ce n'est peut-être pas la peine d'être à soixante-cinq ans l'écrivain le mieux payé de la planète et de venir contempler de près une révolution malodorante, qui manque de tout confort en vérité, pour accorder trente secondes de plus à cet arriviste minuscule, probablement idiot. Triste de retrouver ici cette engeance. L'espèce ne change guère. Affligeant. Non, amusant.

Bon vieux papa dur d'oreille – mais qu'il entendait bien ! – le grand homme bienveillant se fait épeler le nom d'Adam Pfaff pour lui dédicacer un portrait grand format. « À mon cher confrère Adam Pfaaff » – le nom est estropié à plaisir ; il eût été plaisant d'y mettre des a en série chantante Paaaaaaaf – « en lui souhaitant de devenir une vieille ficelle... ». Et le grand homme se lève, long, débile et vacillant, – finie la petite corvée. Allez au diable, mon garçon.

*

Le portwein a, dans les gobelets d'argent ciselé rapportés du Daghestan, une teinte presque noire de

sang épais ; il est trouble et roux dans les verres filigranés Odentol volés à un conducteur de wagons-lits.

– Babine, dit Kourlova du ton le plus neutre car il s'agit d'obligations, – c'est vous le locataire responsable, il faudra que vous téléphoniez au médecin de quartier ; la vieille Anissia est très bas. Je n'ai pas le droit de la soigner, je ne suis pas du rayon.

Anissia ? – Quoi ? Mais alors, sa chambre ? Pfaff ferme les yeux, pour dissimuler son éveil et, d'un ton neutre aussi :

– Vous croyez qu'elle va claquer, la vieille ?

Kourlova hausse les épaules. Qu'est-ce que j'en sais ? Babine vide son gobelet. La lumière tombe à plein sur sa tête large, à peu près carrée, d'homme sanguin, bien nourri, hâlé par le grand air.

– Si elle claque, Babine, je compte sur vous pour me réserver la chambre. J'en ai assez de ce trou-ci. Mes droits sont certains : écrivain et démobilisé... Je passe hors tour.

Le flegme professionnel de Babine n'est jamais en défaut. Son pas pesant dans un escalier fait penser à une arrestation, son calme massif – ainsi, les coudes sur la table, la tête levée, la bouche close, le regard aigu mais sans éclat – à un interrogatoire... Il tique imperceptiblement. Démobilisé, toi ? – ah, oui, tu t'es fait mobiliser pour un reportage en Extrême-Orient... Il fait hum ou brumm, signe d'acquiescement ou petite toux étouffée dans son gobelet. Comme voudra l'autre. Une gueule cassée, dont pas une femme ne veut, se lève devant lui, tandis qu'il louche vers Lily. – Si je te disais l'homme que c'est camarade Lily, camarade petite putain pas chère, coucherais-tu avec lui, malgré son bec de lièvre, sa gencive à nu, sa narine fendue, son œil mi-clos qui vous regarde comme un remords ? Si je te disais qu'il n'y a pas plus solide dans le parti, plus sûr pour la révolution, plus dévoué – dévoué à mort, nom de Dieu !

– que ce copain ? Si je te racontais le dixième de ce qu’il a fait dans sa vie... Si je te disais qu’il passe maintenant ses nuits sur une table dans les bureaux d’un trust, que la Commission de Contrôle enquête sur son travail dans les campagnes car il appliquait trop bien les directives et tout le bétail de l’endroit a été abattu et les directives ont changé... – Babine se fâche contre lui-même, ne dit rien, regarde Lily avec colère, reporte les yeux sur Kourlova, qui est pâle, pas jolie, mais... Et, massif comme à son bureau du Service Spécial, il dit :

– Je ne vous comprends pas, vous autres, médecins. Vous vous intéressez à des êtres dont la société n’a plus besoin, dont personne n’a plus besoin, qui n’ont pour ainsi dire plus besoin d’eux-mêmes. Vous ne pouvez pas aimer vos malades, vous les détestez quelquefois...

– ... quelquefois...

Kourlova se reprend plus fermement :

– Non. Jamais.

– Vous vous intéressez à l’homme au moment où il tombe au rebut. Si c’était seulement pour réparer la machine, vous seriez dans la logique de la production. Mais je parierais qu’en soignant un tourneur vous ne pensez pas à l’usine. (Kourlova sourit.) Alors qu’est-ce qui vous intéresse ? Je vous envierais si je ne craignais pas de rouler avec vous dans l’absurde. L’homme ? Le chef militaire connaît des soldats qu’il faut faire marcher : le soldat n’a jamais envie de se faire tuer, aucune idéologie, aucune propagande ne l’y obligerait, s’il n’y avait derrière les mots d’ordre, cette réalité patente : la peine de mort. Le chef d’industrie voit des ouvriers toujours enclins à tricher sur l’heure ou la pièce, qu’il faut faire travailler. Le secrétaire du parti voit des membres plus ou moins sincères, plus ou moins disciplinés, qu’il faut encadrer, diriger, surveiller, utiliser... Le Service Politique connaît des douteux, des suspects, des accusés, des ennemis, des espions, des

traîtres, des doubles-faces, – tout cela est précis, concret. Où est l'homme ? Vous jetez le même regard sur la blessure, que le blessé soit un traître, un déserteur, un grand spécialiste, un héros du travail... Vous soignez une vieille femme inutile comme vous soigneriez l'homme le plus nécessaire à l'État.

« Vous totalisez des fonctions sociales et des besoins pour en dégager l'entité "homme" Le riche est une réalité, le pauvre aussi, – le soldat, le condamné, l'ouvrier, le technicien sont des êtres de chair et d'os... Mais l'homme, montrez-le-moi ! »

Kourlova ne sait pas discuter. D'habitude, Babine est un silencieux. Elle s'étonne qu'il parle tant. Qu'il a l'air bien nourri ! Peut-être y a-t-il, sous son impassibilité apparente, une anxiété cachée, sous son affirmation un doute.

– Vous avez perdu l'homme – dit Kourlova –, vous n'êtes pas le seul. Il faudra le retrouver, ce ne sera pas facile.

Peut-être attendait-il, tout au fond de lui-même, une réponse ; elle voit bien que quelque chose s'éclaire en lui.

Domage qu'il ne puisse pas dire tout ce qu'il sait devant des sans-parti.

– Perdu l'homme, dites-vous ? Laissons cela... À votre santé !

– Nous avons trouvé les masses. Nous avançons parfois sous le feu de l'ennemi sans y répondre. Défense, sous peine de mort, de tirer une balle avant d'en avoir reçu l'ordre précis. Défense de donner cet ordre sans absolue nécessité, péril mortel. La guerre sans tuer. La force implacable, immense, qui se maîtrise, s'affirme, encercle des masses, les capture, les convainc. L'ordre et la propreté dans les villages occupés. Jamais les paysans jeunes n'avaient rien vu de pareil. Jamais encore des médecins, plus puissants que les magiciens, ne s'étaient

penchés sur leurs plaies ; les prisonniers ravitaillés avant nous autres, travaillés par des agitateurs, traités en frères égarés que l'on retrouve, interloqués, bouleversés, commençant à comprendre que l'ennemi ce n'est pas l'ennemi, ce sont les généraux, les propriétaires fonciers, les riches. Les cellules du parti foisonnaient dans les camps de concentration. Vous ne pouvez savoir ce que c'est que la naissance des masses, vous n'avez pas vu ce que j'ai vu : des milliers d'hommes du Khailar, vêtus des vieilles vareuses fourrées, de l'armée de Tchang-So-lin, lever la main pour voter nos révolutions anti-impérialistes et ces mains jaunes rester dressées comme si elles allaient durcir... Certains de ces hommes étaient des Invulnérables, car ils savaient conjurer les balles. Quelques-uns, et nous le savions, nous combattaient encore, en secret, par des envoûtements. L'embêtant ce fut de recevoir ce jour-là, au lieu de tracts chinois que nous attendions, une brochure sur la Commune de Paris. Expliquez donc Paris aux Invulnérables !

Nous marchions vers le socialisme. Mais cette pâle jeune femme au regard brun d'une chaleur reposante, à la bouche désirable et refusée, entrouverte sur un sourire indulgent (indulgent pour lui qui est fort, qui est du parti, qui sait si bien ce qu'il vaut ?), qu'est-ce qui la fait marcher dans la vie ? – « La conscience révolutionnaire », jette, par hasard, Pfaff épanoui devant le portrait d'une star dans un magazine. Kourlova rit, pas bien haut, ayant l'air toujours de s'excuser de rire. « On vient de nous augmenter de 9 %, dit-elle. En travaillant quarante jours sans manger ni payer mon loyer, je pourrais presque m'acheter une paire de souliers... » Cette réflexion déplaît à Babine.

– La politique des salaires ne peut être que ce qu'elle est. L'État, ne pouvant bien payer tout le monde, paie davantage ceux dont il a le plus besoin...

(Il rougit un peu de se sentir trop bien en chair, sanglé, Pfaff.)

*

Makar colla son oreille à la porte. La doctoresse disait, il entendit chaque syllabe : « Vous avez perdu l'homme... » Salope, salope ! Ce n'était pas assez pour elle de vouloir la chambre, elle voulait encore la perte de Makar, elle cherchait l'homme, le témoin évidemment, le témoin contre Makar, espèce de diablesse, museau d'intellectuelle – on vous connaît, vous autres ! – Saleté, saleté... Le témoin pour dire que Makar a servi dans une armée blanche avant de devenir partisan rouge dans l'Oural – mais vous ne l'aurez pas, le témoin, il n'y a plus de témoin –, et s'il y en avait un, je le... Makar ravala sa salive avec sa fureur. Il fallait être habile et silencieux. Il alla frapper tout doucement à la porte de Tchelkine.

Tchelkine s'était endormi, heureux après une calme fin de jour en tête à tête avec sa bouteille d'eau-de-vie de grains. Les volumes à tranche verte du grand dictionnaire Brockhaus-Efron fermaient son horizon. De gros livres de comptabilité s'empilaient des deux côtés du bureau. « Registres de ma vie. » Tchelkine les tenait ponctuellement à jour. « Recettes et dépenses », rôle social, vie privée... Rôle social : « Souscrit à l'emprunt... facilite le paiement d'un chèque de la Direction des Laiteries coopératives... manifeste de 9 à 5 heures... acheté un billet de la loterie de l'Automobile, pour contribuer au développement du réseau routier, 1 rouble (voir Vie Privée, folio 41). » Le même événement apparaissait dans l'autre registre sous un éclairage différent. « Enterrement du garçon de bureau Boulavine au cimetière de Vagankov. Constaté le mauvais état des chaussées de banlieue. Il faut encourager la construction des routes. Passer aux pertes les 3 roubles prêtés à Boulavine. » – « Cinéma Koloss : "les Ornières de la vie", histoire d'amour. Idéologiquement juste, mais ennuyeux. » La calligraphie était soignée. Un titre en demi-ronde précédait chaque pensée. (« La vie ressemble à un corridor noir. Qu'y a-t-il derrière la porte

de service ? ») Des passages elliptiques étaient pleins d'intentions secrètes : « Mal dormi quatre jours. La chair se révolte. Elle veut vivre, elle aussi. Me suis rappelé Rozanov, adorer des organes... Abject. 9 heures. Et nous sommes entrés dans une cour noire. Il tombait de grosses gouttes de pluie. Odeur de terre remuée. Un chien errait. Et il me sembla d'abord méchant puis pitoyable. Et nous, créatures humaines, pareilles aux chiens abandonnés. Et nous avons trouvé un coin sous un porche d'église en démolition. Il y avait la blancheur du plâtre, comme la blancheur d'un lit. Et le chien nous avait suivis, et il nous regardait. Et j'ai eu honte, j'ai voulu le chasser. Mais elle a dit : « Quelles bêtises ! En voilà des préjugés ! » Et j'ai eu honte autrement. Elle a ajouté : « Le chien est meilleur que l'homme. » Quand nous sommes partis, le chien n'était plus là. »

Les E du début des phrases étaient dessinés avec amour. « Pensée. Et il n'y a de joie en rien. Et l'homme assoiffé ne trouve à boire qu'une eau saumâtre. Et sa gorge devient amère. Et la femme n'est qu'un vase impur. »

Ces passages s'espaçaient. Une seule mention revenait sans cesse, remplissant peu à peu les pages.

Le 12. Bu.

Le 17. Bu. – Le 21. Bu. – Le 26. Bu.

Tchelkine en caleçons blancs, la moustache tombante, ouvrit sans mot dire à Makar. L'ampoule électrique s'alluma sur le bureau. L'abat-jour vert répandait dans la pièce une faible lumière de fond d'étang. Tchelkine, maussade, bâilla. Sa tête indifférente fut d'un monstre aquatique. Makar dit à voix basse :

– L'affaire est sérieuse, Fédor Fédorovitch. Assieds-toi, prends ta plume, écris.

Makar posa sur les registres d'une vie une bouteille d'un litre. Tchelkine fit claquer sa langue, son œil

s'alluma. Il y a tout de même des jours de chance. Il enfila son pantalon, car l'écriture lui imposait une tenue décente.

– C'est pour la chambre d'Anissia ?

Makar avait la barbe d'une couleur de feu sale. Ainsi brûlent des feuilles mortes. Et la fumée de sa bouche voilait son regard, faisait grisâtre sa face.

– La chambre, dit-il, personne ne l'aura que moi. Mais ils complotent déjà, crapauds, crapauds !... Tu vas écrire. Makar va leur servir une paire de petites dénonciations avec quoi j'en connais qui iront loin... Écris, frère !

Tchelkine déplia sur son buvard une feuille de papier à lettre de 1926 – vous n'en trouveriez plus de pareil dans tout Moscou si ce n'est chez les Commissaires du Peuple – trempa posément sa plume dans l'encrier et traça de sa plus belle demi-ronde, bien au milieu de la page un titre plus lourd que bien des Pensées...

DÉNONCIATION.

« C'que t'écris glorieusement ! », murmura Makar, exalté.

*

Le jour se leva, bleuisant, et fut tout à coup splendide, Anissia reposait dans son immobilité, au milieu du silence des images. Le voile de poussière qui couvrait les carreaux tamisait la lumière. Les Saints se desséchaient dans la tristesse. C'étaient des images peintes avec roideur. Les voisines vinrent voir la mourante. Groucha lui souleva la tête, pour qu'Andréevna lui versât dans la bouche un peu de lait tiède. Les mains charnues de Groucha posées sur les tempes jaunissantes de la vieille eurent une carnation éclatante. La vieille but. Une lueur aussi ténue qu'un fil de soi perça la brume qui recouvrait son regard comme la poussière les carreaux. Elle murmura « Dieu vous le rendra. » Groucha recoucha la tête sans force sur un

petit coussin noirâtre qui en gardait déjà l’empreinte. Ce crâne léger avait pourtant la dureté de la pierre, il modelait sa couche, il modèlerait bientôt la terre, car les cercueils d’aujourd’hui ne doivent pas durer bien longtemps, « Il faut laisser la lucarne ouverte », dit Andréevna.

Des bruits affaiblis de haches et de marteaux entraient par la lucarne. Le plein ciel les assourdissait. Des échafaudages, formant une sorte de vaste cage carrée autour d’une haute armature de ciment armé, couronnée de maçonneries, dominaient tout le quartier. Une sorte de tour rectangulaire, de quinze étages, jaillissait de terre, au-dessus des cours sordides, crevant d’une poussée victorieuse des entassements de petites maisons centenaires. Au sommet flottait un pavillon rouge, tout frais, tout guilleret, captant dans ses plis le rayonnement du soleil et du ciel, deux brigades de bâtisseurs rivalisaient d’élan là-haut. L’une était de maçons allemands, bons ouvriers pondérés, méthodiques, enviablement nourris et logés qui refusaient le cochon salé, réclamaient des pommes de terre, se plaignaient des courants d’air, enclins à mépriser les Russes et à admirer le Grand Plan comme une bataille de Tannenberg. L’autre, de jeunes communistes et de petits paysans de Kostroma qui voyaient la grande ville pour la première fois, dévoraient des pâtes de gruau, du pain aigre, des concombres salés, fumaient joyeusement du tabac en gros grains asphyxiants dans du papier de journal et rêvaient d’une distribution de bottes. Des plâtriers, des menuisiers, des stucateurs, des vitriers, des serruriers achevaient déjà, treize étages au-dessous, l’aménagement de bureaux compartimentés, cloisonnés, étiquetés, numérotés. On déchargeait quelque part, entre des briques et des tonneaux de ciment, sous les échafaudages mêmes, un vieux camion automobile, couvert de cicatrices de vingt accidents de rues. Des dactylos et des femmes de ménage, convoquées le jour du repos pour six heures de travail volontaire, transportaient à pleines

brassées des dossiers bleus, des rouleaux de plans, les brochures d'une bibliothèque volante, les pancartes de la dernière manifestation, les calicots rouges de la X^e Fête Internationale de Jeunes. Peu de femmes de ménage étaient venues, car elles avaient mieux à faire, songez-y, courir après le sucre ou le savon par exemple, et elles ne craignaient pas de perdre leur sale boulot à soixante dix roubles – soit six livres de beurre – par mois : de l'embauche, on en trouve partout, les patates sont plus rares. Les dactylos, plus tenues et plus timides, assumaient par force le plus gros du travail, en déplorant la journée fichue et l'usure des chaussures, calamité. De la base au faîte, la nouvelle bâtisse vivait ainsi. Tout en haut, sous le pavillon rouge, le maître-ouvrier Gottfried Muller, de Weeding, les cuisses prises dans une culotte de velours à côtes que lui enviait toute la brigade rivale, philosophait sur l'émulation socialiste. « *Wunderbar !* Admirable ! Ce qu'on peut tirer de l'homme ! » C'était au fond un social-démocrate, et pas content. Des pourcentages dansaient devant ses yeux au rythme des briques posées ici par les mains des compagnons – Gesellen – là par les Jeunes Communistes et les petits gars de Kostroma, bons diables de sauvages blonds, criblés de taches de rousseur. « 2 565 briques posées en 255 minutes par un homme, c'est la norme de 1930 triplée ; les Russes n'atteignent que 256 %... Sehr gut, je veux bien qu'on fasse trotter et baver les uns les autres, mais combien de temps que ça peut durer ? Et si l'on y allait toujours de ce train-là, combien de temps que durerait un homme, « *was denken Sie ?* ». Il parlait en l'air, il parlait tout seul, emballé et contrarié, aux prises avec un grand interlocuteur énigmatique qui était peut-être la révolution, la République, le Bolchevisme, *das Bolchevismus*, le Parti – ou simplement la dernière circulaire du Comité Central sur les Brigades de Choc, ou encore la ville déployée autour des échafaudages, à perte de vue. Regardez-la : inondée de soleil, aussi capricieusement colorée qu'un tapis de l'Azerbaïdjan ;

voyez ses explosions de verdure, sur les collines, ses ruelles, ses bulbes d'églises, bleus couverts d'étoiles d'or, gris, verts, roux, dorés, patinés, étincelants, – ses quarante fois quarante églises – ce qui ferait au moins huit mille tours, tourelles, bulbes, oignons, coupoles. Y a du pain sur la planche pour les démolisseurs ! On embauche. La ville en marche ici, en marche en bas, en marche sur ces planches mal jointes (bâclés comme le reste, ces échafaudages), en marche dans toutes ses ruelles, en marche dans toutes les âmes ; les créneaux blancs, de Kitaï-Gorod, les créneaux blancs du Kremlin, l'enceinte aux dix-neuf tours italiennes, fermée sur les cathédrales russes, le Trésor, le Palais aux Facettes, l'énorme cloche tombée, fêlée, qui ne sonna jamais, le gros vieux canon impuissant, le plus gros du monde en son temps, qui ne tira jamais – fiasco d'obèse, – la Maison des Bouffons, le Siège du gouvernement, les appartements des membres du Bureau Politique, leurs téléphones, leurs secrets, leurs décrets ; et les queues devant les coopé, ce matin ? Ça existe. Crise du ravitaillement, pénurie d'argent-papier, pénurie de billon, pénurie de matières premières, manque de main-d'œuvre, « on embauche ! on embauche ! », surpeuplement, la ville est bondée d'hommes à craquer, des multitudes stagnent sur ses marchés pouilleux (le typhus rôde), ses gares brassent des migrations de peuples, ce n'est pas une ville, c'est un monde qui est en marche ;

bulletins de victoires des usines, tableau rouge, honneur, tableau noir, blâme ; nouvel honneur du travail, tocsin d'alarme, échecs, le plan triomphe, le plan échoue, exhortez-vous les uns les autres à l'exploit, à la victoire, au socialisme, cette ville est une immense trirème dont nous sommes les rameurs, – chantez, rameurs, encore un effort, encore, le port approche (le fond est proche pour ceux qui crèvent, honneur à eux, oubli sur eux), ramez, ramons... Les rotatives multiplient la chanson, les ondes aériennes la diffusent, l'écran

l'imprime dans les cerveaux, l'affiche la crie, allons-y, camarades, en chœur ;

pas loin d'ici, voyez-vous, derrière cette orgueilleuse tour carrée de quinze étages toute neuve, c'est la Prison intérieure. Parlons des chantiers. On commence le métro. Haussmann était timide. Les usines sont réoutillées. Chiffres des progrès, 300 %, 600 %... De beaux jeunes nègres dont les blouses de cuir souple font penser à l'Amérique promèment sur les boulevards des blanches enamourées, fières de plaire à ces étrangers. Les futurs organisateurs des Soviets du Yang-Tsé-Kiang étudient les résolutions du plénum élargi de l'Exécutif de l'internationale Communiste. Des touristes étrangers, cousus de dollars, roulent de trusts en musées, d'églises en palaces, de statistiques en utopie, de décors en mirages, de mirages en prodiges vrais (mais c'est ce qu'ils voient le moins), dans les voitures Lincoln les mieux rembourrées, pour écrire ensuite des livres et des livres, aussi faux devant la vie de ce pays, la peine de ces hommes, l'exploit de ces hommes, la vérité poignante, implacable, intolérable, inhumaine et surprenante, et magnifique de ce temps-ci, – aussi faux qu'au temps de la grande guerre les proses de littérateurs de l'arrière devant la réalité du Feu.

Un tour d'horizon de deux cents kilomètres du haut de ces échafaudages. On voit s'élever d'un vol balancé, en dessus de l'aérodrome, de lourds oiseaux gris, on voit le bilan de l'époque s'inscrire sur la vieille terre en signes durables, – on peut aussi voir, en bas, au fond du puits sombre de l'impasse, se mouvoir des gens vraiment pareils à des cloportes, sortis pour un instant dans leur grisaille un demi-siècle d'indulgence. Des fenêtres ont la tristesse vide d'yeux éteints. Voici les deux fenêtres d'Anissia, la fenêtre de Tchelkine, la fenêtre de Kourlova. Au-dessous, au ras de terre, à trois mètres de la fosse d'aisance qu'on n'a pas curée cette année, un homme-cloporte sort de son trou humide, flaire la vie, voit le

joyeux petit pavillon rouge au faite du building en construction, l'oublie, oublie le soleil et le ciel sur sa tête et va, porté par une violence secrète et têtue, vers un autre trou, vis-à-vis.

*

C'est Vassiltchouk. Il gîte avec sa marmaille dans un ancien tout-à-l'égout dont il s'est fait une sorte de chambre. Des odeurs fétides s'échappent par les fentes de son plancher. L'humidité étale sur le plafond d'énormes floraisons verdâtres. La Commission Sanitaire du Rayon a deux fois constaté l'écœurante insalubrité de ce gîte. Mais où fourrer Vassiltchouk, ses trois morveux, ses pauvresses de femmes qui se relaient tous les trois mois, aucune ne pouvant en supporter davantage ? Il les recrute à la tourbière où il travaille pour ça. Pas buveur, ce qui séduit. Aimant ses mioches, dur à la tâche, taciturne, le front bas, l'œil caché, la mâchoire en avant, il dit tout à coup, un soir, à une femme éreintée : « T'effraie pas de ma tête, je n'suis pas mauvais. Les enfants attendent une mère. Essaie. » Quelque chose implore dans sa voix. Ses bras de gorille pendent. La femme essaie, – et c'est vrai qu'il n'est pas mauvais homme, Vassiltchouk, on finirait par s'habituer à lui, mais on ne peut pas vivre dans ce trou, non, plutôt de nouveau la tourbière, la baraque ouverte au vent, n'importe quoi.

Vassiltchouk a flairé qu'il y a du nouveau. La lucarne est ouverte chez la vieille Anissia, ce n'est pas banal. De bon matin Pfaff est passé au Bureau de la maison. Makar Jouravlev est venu un instant après. Puis Gouriev. Et Pilenko. Vassiltchouk va voir. Comme il est illettré, on ne se méfie pas de lui, les papiers traînent, or il lit très bien l'écriture la moins lisible, mais mieux vaut qu'on n'en sache rien. Lisons, Adam Pfaff fait valoir ses droits de démobilisé et d'écrivain placé dans des conditions de travail vraiment inadmissibles, pour réclamer, conformément à la loi du... à la circulaire explicative du...

et à l'arrêté du Soviet, la première chambre vacante dans la Coopérative de Logement. Makar Jouravlev écrit : « Moi, prolétaire authentique, fils de paysan pauvre, depuis vingt-cinq ans dans la production, sans parti mais dévoué jusqu'à la tombe à la cause de Lénine... J'habite avec ma famille, quatre personnes, une chambre obscure, sans porte, qui sert de passage... » Bon, bon que te faut-il, ivrogne ? La chambre d'Anissia, – c'est écrit en toutes lettres, Anissia va sortir les pieds devant. Gouriev lui, met en tête : Demande du travailleur de brigade de choc deux fois primé Gouriev... En cette qualité, il prétend être servi hors tour. Il vit avec sa femme dans une pièce, à peine grande pour un seul, de 8 mètres carrés... Pilenko, son voisin, invoque la même raison mais souligne aux yeux du Comité « la nécessité » d'encourager la formation des cadres prolétariens de la technique socialiste, conformément aux six points du camarade Staline. » Signé : Pilenko, étudiant à l'institut des Plans agronomiques, ouvrier, fils d'ouvriers, membres des J.C. « De qui es-tu fille, toi ? pour ne pas le dire ? », pensa Vassiltchouk devant cette signature.

Il retransverse la cour, songeur. Sa demande, à lui, est classée depuis longtemps. Si quelqu'un est fixé sur le Comité de la Maison, cette bande de coquins, c'est bien lui ; la chambre, on la vendra au plus offrant... Il s'arrête au milieu de la cour. Voici les fenêtres grises fermées sur l'agonie de la vieille Anissia. Mais son attention va le trahir. Vassiltchouk pivote lentement sur ses talons. Voilà l'étamine rouge en haut d'un échafaudage de la ville nouvelle. La brigade allemande prend de l'avance en haut, douze paires de mains bordant la tour au ras du ciel, se lèvent et s'abaissent rythmiquement au-dessus de la ville, sans hâte apparente. On pourrait croire quelles pétrissent du pain... Vassiltchouk se souvient d'une tanière de petits rongeurs qu'il trouva dans un bois. Les bêtes y étaient mieux, plus au chaud, plus à l'aise, que ses enfants au-dessus de la bouche d'égout. La tanière sentait le fauve, chez les enfants de l'homme monte la

pourriture du ventre de la ville. Vassiltchouk sent mûrir sa résolution. Bâissez, vous autres, là-haut ! Ceux qui bâtissent sont les frères de ceux qui prennent. Vassiltchouk prendra.

Le Service des Recherches Criminelles reçut ce matin même, contre Makar Jouravlev, « ancien bandit blanc », une dénonciation signée Gouriev : trafic clandestin d'alcool. La cachette, derrière les bûches, était décrite avec précision. Une enquête fut ordonnée. Le Service Politique reçut deux dénonciations calligraphiées, signées Makar Jouravlev. La première révélait que la doctoresse Anna Tikhonovna Kourlova, épouse divorcée d'un officier contre-révolutionnaire fusillé pour ses crimes contre la dictature du prolétariat se livrait, à l'hôpital, à une propagande nettement antisoviétique ; la seconde, que le journaliste Adam Pfaff revendait à des prix de spéculation des objets achetés à des touristes étrangers, à preuve une paire de guêtres jaunes vendues récemment par lui quatre-vingts roubles au citoyen N. demeurant... Le sous-chef de la Sous-Section du Classement-Répertoire se fit aussitôt communiquer la fiche Kourlova, Anna Tikhonovna. Divorcée d'un officier passé par les armes en Crimée avec d'autres prisonniers de guerre. Remariée à un communiste. Divorcée à nouveau. Objet d'une enquête à la suite d'une dénonciation pour propos contre-révolutionnaire, à l'hôpital. La note confidentielle d'un secrétaire de cellule faisait classer l'affaire. « À déclaré qu'elle trouve inadmissible d'interroger un accidenté avant de lui prêter les premiers soins ; a ajouté qu'elle ne se soucie pas des origines sociales d'un malade... L'infirmière M. qui la dénonce par jalousie, elle-même fille d'un paysan riche et femme divorcée d'un maquignon, a refusé de souscrire à l'emprunt coopératif. » Le sous-chef de la Sous-Section haussa les épaules, mais fit joindre, par principe, la nouvelle dénonciation à l'ancienne. Le papier concernant Adam Pfaff fut dirigé sur le Service des Indicateurs.

Le Comité des Jeunesses du rayon téléphona vers midi au Comité de la Maison, pour appuyer la demande de Pilenko. Adam Pfaff poussait de bureau en bureau le directeur adjoint d'une grande feuille officielle, homme influent dont la signature pouvait assurer une victoire. L'homme influent devait assister simultanément à trois séances : au Comité Extraordinaire du Papier, à la Commission de Réorganisation des Associations d'Écrivains Prolétariens, à la Direction Centrale de la Censure. De plus, on le disait convoqué à la Commission de contrôle et de fort mauvaise humeur. Pfaff se rabattit sur le Secrétaire du Bureau des Publicistes qui signait tout ce qu'on voulait parce que sa signature, son sceau, l'en-tête du Bureau, tout cela, au total, ne valait rien. À 5 heures, le Comité des Jeunesses du Rayon reçut une dénonciation anonyme fortement documentée contre Lisa Marléna, « élément petit-bourgeois à double face qui déshonore le drapeau des jeunes en persécutant une pauvre vieille femme dont elle veut la chambre, outrage le glorieux souvenir des guides du prolétariat mondial, Marx et Lénine, en traînant dans la boue de ses intrigues leurs noms intitulés Mar et Len ; ne s'appelle pas en réalité Marléna mais Troitskaya, étant la fille cadette d'un archidiacre du gouvernement de Simbirsk ; a feint de rompre avec son père en publiant avant de changer de nom l'annonce suivante, dans *La Gazette du soir* du 10 décembre 1929 :

Troitskaya, Lisa Alex, n'a plus « rien de commun avec son père, ecclésiastique et obscurantiste ». – mais n'a pas cessé, en réalité, d'envoyer chaque mois à cet ennemi de classe des colis de pain séché, de sel, et d'allumettes, soutenant ainsi hypocritement la contre-révolution religieuse dans une région où la collectivisation a rencontré de vives résistances... » Transmis aux fins d'enquête au Bureau de la cellule des J.C. de la Faculté de Statistique de l'E.S.E.

Gouriev entraîna vers 3 heures le gérant de la maison et le trésorier de la Coopé du logement à la brasserie voisine où ils eurent une longue conférence. Ils échangèrent à la fin de fortes poignées de mains, comme font les marchands, affaire faite. Vassiltchouk les observait de la rue, à travers la vitre.

Son plan était fait, il s'apprêtait à foncer à travers ces toiles d'araignées. Il portait dans sa poitrine un gros rire terrible. La chambre d'Anissia personne ne l'aurait, sauf lui, qu'on la vende et revende ! Il guettait, observant les allées et venues, les mines, les fenêtres. Une fière idée lui vint : d'envoyer son petit Pierre jouer avec les petits Jouravlev. « Tu me rapporteras tout ce que tu entendras... » Dès que la vieille ne serait plus, Dieu ait son âme, Vassiltchouk chargerait sa malle cerclée de fer blanc et poussant ses mioches devant lui, gravirait l'escalier gluant, montant vers la lumière d'une chambre à deux fenêtres où l'on peut vivre humainement (et que l'on peut revendre deux mille roubles). Il fallait y arriver d'une traite, y déposer la malle, s'asseoir dessus. « J'y suis ! » Et il attendrait en silence, respectueux de la mort, la consécration de son droit de premier occupant. Les enfants passeraient la nuit dans le corridor, il ne bougerait pas, lui, il ne broncherait pas. Quand la milice interviendrait, la loi serait pour lui, puisqu'il faut une décision de tribunal pour expulser l'occupant de fait, même illicite, d'un logement. Partie gagnée, car derrière lui un copain du chantier voisin dont la famille n'habitait, « nulle part » (« nous sommes comme les oiseaux du ciel citoyen... ») occuperait à la même heure l'étroit chenil moisi aux odeurs nauséabondes. Le cœur de Vassiltchouk battait à grands coups mesurés, car c'était un homme calme et têtue, venu des plaines fertiles du Zaporoujé où la race est virile.

... Qui comptera les cercles qu'une pierre fait naître dans l'eau ? Les gestes des hommes naissent ainsi les uns des autres. Autour des attentes suspendues au souffle

incertain de la vieille Anissia, se groupaient d'autres attentes. Si Jouravlev obtenait la chambre d'Anissia, qui prendrait celle de Jouravlev ? Tout un grouillement invisible d'intérêts, d'espérances et d'intrigues, entourait cette maison. Il partit même, par un bizarre ricochet, de l'autre bout de Moscou une lettre pour l'autre bout de l'Eurasie, Khabarovsk sur le fleuve Amour, à la frontière de la grande guerre d'Extrême-Orient qui peut éclater d'une heure à l'autre. Au-delà de Khabarovsk, dans un hameau de la Koura, peuplé de pêcheurs Goldes, une femme lirait des mots pleins de promesse : « Tu pourras revenir après la fonte des neiges, ma lumineuse, je crois que je vais avoir une chambre... »

*

Quatre réchauds Primus bourdonnaient méchamment dans l'étroite cuisine, entre le W.-C. qu'il eût fallu déboucher depuis deux jours (mais l'administrateur de la maison s'en moquait) et la salle de bains encombrée de bric-à-brac. Quatre femmes préparaient des nourritures auprès des quatre réchauds. Et elles s'identifiaient aux réchauds, et les sifflements, les chuintements, les flammes basses se confondaient avec leurs vies mêmes. Le réchaud de la doctoresse avait un petit souffle court et saccadé d'anémique. Le réchaud de Groucha émettait une flamme drue, très basse, dévorante, blanche de fureur, – et Groucha les joues pleines, les bras rouges, l'œil fauve, réprimait de bizarres mouvements de colère. Le réchaud d'Andréevna, le plus sale, le plus vieux, tordu sur pattes, couvert d'une couche de poussière si épaisse qu'on n'en voyait plus le cuivre, semblait ne maintenir que par une morne habitude sa flamme rougeâtre qui réussirait bien, à la longue, à cuire une noire bouillie de graines. Flambant neuf, mais déjà négligé, le réchaud nickelé de Lisa Marléna proclamait, avec des grondements de moteur et une flamme acide, des relations privilégiées dans les Comités de l'Aviation-Chimie, l'alachrité de vivre des Brigades d'Enthousiastes,

le plaisir qu'on éprouve à faire rôtir une carpe provenant de la ration spéciale – et secrète – des cadres des Jeunesses. Marléna, en jupe d'uniforme et chaussons de sport – « tout neufs ! Cette insolence de s'afficher ainsi, chaque mois, avec des chaussons neufs, depuis qu'on n'en trouve plus nulle part ! elle le fait exprès pour nous faire bisquer, mais on lui revaudra ça un jour ou l'autre... Et son poisson, dites, est-ce qu'ils ne devraient pas avoir honte, ça leur fait deux fois du poisson dans la semaine, quand mon mari, qui est de la meilleure brigade de choc de l'usine, n'a pas reçu de viande depuis un mois ! » Marléna réfléchissait, sifflotait, fumait et pelait ses pommes de terre. Elle s'arrêtait par moments, déposait son mégot sur le bord de la table, levait les yeux au plafond et paraissait répéter une prière mentale. Groucha se détournait ostensiblement alors, pour ne pas voir ces simagrées, ça lui donnait envie de gifler cette faiseuse d'embarras. Lisa cependant fermait les yeux pour mieux répéter les règles du calcul différentiel. Une voix rogue faisait tout à coup fuir les nombres exprimant des différences infiniment petites : « ... et moi je vous dis que c'est Lisa qui ne sait pas fermer le robinet, combien de fois qu'on le lui a dit, mais elle est toujours dans la lune. – Hé, Lisa, l'évier va déborder, c'est à vous de le nettoyer, ma fille ». Groucha lançait joyeusement l'attaque sûre de son fait, infaillible et prête à se battre, oui, pour que l'évier fût nettoyé tout de suite, car elle ne pouvait pas attendre, elle n'était pas censée faire des études, elle devait laver sa vaisselle, elle. L'évier béait, glougloutant, pareil à une bouche d'égout. Groucha y eût volontiers plongé le museau frais de Lisa, prise par sa nuque mince et dorée... « Cou de serpent ! » À cette idée, Groucha dépliait et refermait au-dessus de ses galettes en pommes de terre des doigts boudinés d'étrangleuse.

Andréevna savait pleurer sans qu'on le vît, au fond d'elle-même. Elle pleurait. Elle devinait pourquoi, ce matin, le réchaud d'Anna Tikhonovna avait failli éclater tandis qu'une haute flamme en éventail frôlait

soudainement le visage de la doctoresse... Andréevna humait encore dans l'air une persistante odeur de cheveux roussis. Et c'était le jour de Kourlova pour le balayage du corridor, et Makar avait défendu à sa femme de balayer, comme de coutume, à la place de « cette canaille pâle que je finirai par prendre aux cheveux, tu verras... » La milice était venue se renseigner sur eux chez le portier. Makar couvait une fureur épaisse, il rentrerait ivre. Elle n'osait pas lui désobéir, bien qu'elle eût son idée sur Anna Tikhonovna. À chacun sa peine n'en parlons plus. Andréevna entendait maintenant la doctoresse balayer le long du corridor. Le balai heurtait la boiserie, le pas traînant de Kourlova se rapprochait. Andréevna n'oserait plus la regarder en face après s'être ainsi conduite, – et Groucha l'observait, comprenant quelque chose, Groucha odieuse, la poitrine mûre, le cou large, Groucha florissante comme une génisse. « Ce sont les Gouriev qui nous ont dénoncés », pensait Andréevna, guidée par l'infailible instinct des victimes. Elle n'en éprouvait aucun ressentiment, elle avait plutôt honte. Ses savates informes, ses pieds nus, pas lavés depuis quinze jours, ses frusques tirant sur le haillon, sa maigreur pointue, le pli amer de sa bouche délaissée, tout en elle, elle le sentait, donnait raison à Groucha dont les bas de soie l'insultaient de plein droit. Et elle avait honte pour son Makar, poilu jusqu'aux yeux, qui traînait après lui, dans la violence de ses gestes, des odeurs de crottin, de sueur chevaline, de sueur humaine et d'alcool. Gouriev, rasé chaque semaine, le considérait de haut avec raison, en ouvrier d'usine, possesseur de la carte des brigades de choc et qu'on invitait à entrer dans le parti.

... Anissia n'avait pris depuis deux jours qu'un peu de lait tiède. Mais quand les deux femmes l'allèrent voir, la vieille remua faiblement puis ouvrit les yeux. Ces yeux d'argent sale brillèrent avec intensité. Ils virent certainement tout dans la chambre, ils comprirent énormément de choses. Chaque fois qu'elles franchissaient le seuil de cette chambre, Groucha et

Andréevna se sentaient rapprochées par une commune anxiété, née chez la florissante de l'horreur de la mort et chez l'usée d'une piété désespérée. Il leur semble voir reparaître sur le visage desséché de la vieille femme une expression banale comme la continuation de la vie. Une nouvelle appréhension, inavouable celle-là et déjà mêlée de dépit, les troubla. Si elle se remettait à vivre, la sacrée vieille, – personne n'aurait la chambre ! – Le même contentement rageur fit qu'elles n'osèrent pas se regarder.

*

Anissia se leva, se rhabilla, fit ses dévotions, ralluma la petite lampe éteinte devant l'image de la Vierge. L'instant fut profond quand, ouvrant sans bruit la porte, elle se montra pareille à elle-même, sur le seuil des Jouravlev. Elle passait de coutume sans rien dire, avare de son souffle. Tous les yeux l'attendaient cette fois. Makar, les deux enfants effarés qui la croyaient « presque morte », Dounka intimidée. Andréevna radieuse, comprimant à deux mains sa poitrine plate, serrant les lèvres pour ne pas laisser rayonner son allégresse, voilant jusqu'à son regard pour celer la joie interdite. Tout son être criait : la mort s'éloigne, la mort s'en va, vis, Anissia, vis, vis ! Anissia, cependant, comme pour s'excuser de vivre, dit : « Je vais chercher mon pain » et laissa même voir la carte rose qu'elle tenait dans son poing d'enfant.

Ce fut à ce moment que sonna l'homme à la gueule cassée. Groucha comprit tout de suite, à le voir si droit dans son uniforme, le revolver à la taille, qu'il venait pour la chambre, évinçant toute concurrence, muni du sceau et des signatures du Service Politique. – « C'est bien ici, demandait-il, qu'habitait une vieille, nommée... » – « Elle y habite encore », répondit narquoisement Groucha. – « Bon, j'attendrai... » – « Eh bien, camarade (à ces hommes en uniformes, il vaut

mieux dire camarade que citoyen), vous attendrez longtemps, car la voilà... »

On trouve plus souvent un mort en cherchant un vivant, qu'une vivante en venant pour prendre possession de la chambre d'une morte. L'homme à la gueule cassée eut, devant cette suprême déveine, un bon sourire épouvantable. Son visage paraissait avoir été déchiré, en tout sens, par une griffe monstrueuse. Le sourire en déviait tout un côté difforme, tandis que l'autre gardait une rigidité de masque. « Vivez de longs jours ! », dit-il à la vieille Anissia qui passait devant lui en feignant de ne pas le voir. Au fond du corridor obscur d'où venait le crépitement coléreux des réchauds, des visages de femmes apparaissaient, curieux. Deux marmots noirs, presque nus, la morve au nez, regardaient, collés au mur par leurs chemises couleur de muraille... De son œil unique mais terriblement aigu l'homme embrassa le corridor, les visages, les coffres près des portes. L'un chargé de vaisselle grasse, un tas de vieilles choses poussiéreuses au fond, où se dressait en l'air une roue de bicyclette. L'air jamais renouvelé stagnait dans cette taupinière humaine et ce n'était pas l'air de la ville, c'était un air vicié, chaud, tenant le milieu entre celui qu'on respire dans les ménageries et celui des mauvais endroits dans les tourbières... Sale coin. Il y en a d'aussi marécageux, sombres, perfides dans la jungle du Lenkoran. Le sentier s'y perd, les roseaux cachent le soleil. On se sent happé par la brousse, guetté par l'enlissement, les moustiques, la fièvre, les insectes venimeux, les serpents ; le feuillage humide, l'air lourd, la lumière verte, l'âcreté des décompositions végétales qui monte d'un sol gonflé d'eau vous assoupiraient doucement avant de vous étouffer... Il s'y fût mieux trouvé qu'ici.

Dans la cour, l'homme à la gueule cassée leva son œil unique vers l'échafaudage voisin, surmonté en plein ciel d'un joyeux petit pavillon rouge. Joie quand, sorti de la

jungle, vous apercevez tout à coup la montagne. Le sang même se réveille dans nos veines. Bien conçu l'échafaudage, carrée la bâtisse, quinze étages au moins ; Saint Barnabé, décapité de ses petits oignons bleus, ses grilles arrachées, sa porte béante, doit s'être écroulé tout seul, à côté. Vassiltchouk regardait aussi, un sourire ironique peint sur sa figure ramassée. Se méprenant sur cette expression, l'homme à la gueule cassée s'exclama d'un ton cordial :

– Nous bâtissons !

et passa. La journée s'annonçait aussi mauvaise qu'un trajet dans la jungle. Comparaitre devant la Commission, s'entendre encore reprocher « des déviations de gauche qui sont en réalité de droite », répondre inutilement qu'on avait deux fois averti de la destruction certaine du bétail en cas d'application des directives de février... Passer chez le chef pour dire que l'affaire n'est pas encore terminée, affronter son regard évasif de lâcheur, solliciter une avance de cent roubles, découvrir dans toutes les vitrines l'emplâtre noir qu'on a sur le nez, surprendre aux femmes qui se détournent vite des expressions de dégoût et d'effroi... Et quoi encore ? Ça va, ça va. Nous sommes le fumier de l'histoire. Soyons-le consciemment.

Il s'en alla du pas décidé d'un homme qui n'a plus à perdre qu'un œil et le reste. Et le tout ensemble ne pèse pas bien lourd. Faut pas s'en faire.

Moscou-Léningrad, septembre 1932.

NOTES

[1] Laurette Séjourné (1911 - 2003) épouse de Victor Serge (Note du Scanner).

[2] Jeannine Kibaltchich Roussakova. Fille de Victor Serge et de Liouba Alexandrovna Roussakova (N.d.S.).

[3] Nicolas Stépanovitch Goumilev (1886-1921) Poète acméiste, mari d'Anna Akhmatova, fusillé en 1921 (N.d.S.).

[4] Il s'agit d'Adelbert von Chamisso (1781-1838) auteur de *L'étrange histoire de Peter Schlemihl ou l'homme qui a vendu son ombre* (N.d.S.).

[5] L'Association.

[6] Peut-être parce qu'il sent, comme le renard.

[7] Sans doute Henri Wilhelm August Deterding (1866-1939) un des fondateurs de la Royal Dutch Petroleum Company (N.d.S.).